

L'ÉDUCATEUR PROLETARIEN

L'Imprimerie à l'École
Le Cinéma - La Radio
■ Les techniques nouvelles ■
d'éducation populaire

.....
REVUE MENSUELLE

7

1933 - AVRIL

Editions de « L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE ». - SAINT-PAUL (Alpes-Maritimes)

L'ÉDUCATEUR PROLÉTARIEN

C. FREINET - ST-PAUL (A.-M.)

C.-C. P. Marseille 115-03

SOMMAIRE

Pour l'Idéal, par la Vérité	C. FREINET.
L'Affaire Freinet	
Les Amis de l'Ecole Nouvelle	<i>Les Imprimeurs du Nord</i>
Avec l'enfant, pour l'enfant	LINA DARCHÉ.
Esperanto.....	BOURGIGNON. LEHMANN-WENDEL
Cinéma	BOYAU.
T.S.F. ou Phono	R. LALLEMAND.
Documentation internationale ;	
Techniques éducatives ;	
Journaux, Livres et Revues.	

L'ÉDUCATEUR PROLÉTARIEN

REVUE PÉDAGOGIQUE MENSUELLE

France : 25 fr. — Etranger : 34 francs.

Abonnements combinés :

Educateur Prolétarien - Infantines - Gerbes

France : 34 fr. — Etranger : 50 francs.

Infantines et Gerbe

9 50

Le PHONOGRAPHE C.E.L.



Splendide coffret portable, très grand modèle, gainage façon crocodile. Pochette à disques à l'intérieur du couvercle. Poignée extensible. Serrures de sûreté ; coins, garnitures, charnière piano. Arrêt automatique. Caisse de résonance renforcée sous planchette bois des îles verni au tampon. Sésille à aiguilles nickelée.

Moteur THORENS à vis sans fin, régulier et parfaitement silencieux ; joue entièrement sans remontage une face de disque de 30 cm. Peut se remonter en marche. Plateau nickelé recouvert de velours de soie. Diaphragme MIRAPHONIC, « le meilleur du monde » ; bras en S ; acoustique parfait, puissance remarquable, pas de vibration.

Un PHONOGRAPHE qui donnera satisfaction à tous, même aux plus exigeants, c'est le

Phonographe C. E. L.

Il est garanti... Son acoustique inégalé...

Son moteur à toute épreuve... Sa présentation luxueuse...

Nous le CEDONS, franco port et emballage : **500 francs.** uniquement pour vulgariser le *Phonographe à l'Ecole*, face à toutes les firmes exploitant l'art et l'éducation.

Nos accessoires C. E. L.

BICHON garni velours : 7 francs. — AIGUILLES (sourdi-ne, moyennes, fortes) : 4 fr. la boîte de 200. — ALBUM reliure riche pour douze disques de 25 cm. : 30 francs. — ALBUM même genre, mais pour disques de 30 cm. : 40 francs. — Et notre MALETTE A DISQUES, belle fibrite, serrure clé : 50 francs.

— Nous livrons tous DISQUES de toutes marques, avec d'importantes remises.

— Achetez un PHONO C.E.L. !

— Adhérez à la DISCOTHEQUE !

Seule la « Coopérative de l'Enseignement laïc » est au service de l'école populaire et de ses éducateurs.

— JOIGNEZ-VOUS A NOUS !

Etes-vous
abonné à

LA GERBE

?

A Partir d'octobre, les
Extraits de la Gerbe
— deviennent —

ENFANTINES

ABONNEZ-VOUS ! _____
ACHETEZ LES NUMEROS PARUS !

Abonnement d'un an	5 »
Abonnement combiné : <i>Gerbe et Infantines</i>	9 50
Le Numéro	0 50
L'exemplaire de luxe	1 »

C. FREINET, A SAINT-PAUL (ALPES-MARITIMES)
C.-C. MARSEILLE 115.03

N. 4883. P 9/39

Une puissante Coopérative d'Instituteurs
à votre service

La Coopérative de l'Enseignement Laïc

R.C. Bordeaux 4.430 B.

SERVICES COOPERATIFS

Administrateur délégué : GORCE, à Margaux-Médoc (Gironde).

Secrétariat et Renseignements : Mlle BOUSCARRUT, à Pessac (Toucoucau) par Cestas (Gironde).

Trésorerie générale : Y. CAPS, à Villenave-d'Ornon (Gironde). — C.-C. Bordeaux 339-49.

Phonos, Disques, Discothèque : PAGES, à Saint-Nazaire (Pyrénées-Orientales). — C. C. Postal Toulouse 260-54.

Administration Imprimerie à l'École, matériel et éditions : C. FREINET, à St-Paul (Alpes-Mar.). — C.-C. Marseille 115-03.

Administration Cinéma : BOYAU, à Camblanes (Gironde). — C.-C. Bordeaux : 65-67.

Administration Radio : FRAGNAUD, à Saint-Mandé par Aulnay-de-Saintonge (Charen.-Inf.). — C.-C. Bordeaux 432-10.

LES EXTRAITS DE LA GERBE

1. Histoire d'un petit garçon dans la montagne.
2. Les deux petits rétameurs.
3. Récréations (poèmes d'enfants).
4. La mine et les mineurs.
5. Il était une fois...
6. Histoires de bêtes.
7. La si grande fête.
8. Au Pays de la soierie.
9. Au coin du feu.
10. François, le petit berger.
11. Les Charbonniers.
12. Les aventures de quatre gars.
13. A travers mon enfance.
14. A la pointe de Trévignon.
15. Contes du soir.
16. A l'Institution Moderne.
17. Le journal du malade.
18. La mort de Toby.
19. Gais compagnons.
20. La peine des enfants.
21. Yves, le petit mousse.
22. Emigrants.
23. Les petits pécheurs.
24. Quenouilles et fuseaux.
25. Le petit chat qui ne veut pas mourir.
26. .. Malin et demi.
27. Métayers.
28. Bibi, l'oise pèrigourdine.
29. La bête aux sept têtes.
30. Au pays de l'Antimoine.
31. Maria Sabatier.
32. Que sais-tu ?
33. En forêt.
34. L'oiseau qui fut trouvé mort.
35. Diables.
36. Le Tienne.

37. Corbeaux.
38. Notre Coopérative.
39. Barbe-Rousse.
40. Chômage.
41. Pétonle.
42. Pierre-la-Chique.
43. Le mariage de Niko.
44. Histoire du Chanvre.
45. La Farce du Paysan.
46. La Famille Loiseau-Loiseau.
47. Misère.
48. Les Contrebandiers.

Le fascicule : 0 fr. 50.

L'abonnement d'un an : 5 francs.

Matériel minimum d'Imprimerie à l'école

1 presse à volet tout métal.....	100 »
15 composteurs	30 »
6 porte-composteurs	3 »
1 paquet interlignes bois	3 »
1 police spéciale	70 »
1 Blancs assortis	20 »
1 casse	25 »
1 plaque à encreur	3 »
1 rouleau encreur	15 »
1 tube encre noire	6 »
1 ornements	3 »
	<hr/>
	278 »
Emballage et port environ	35 »
Première tranche d'action coopérative	25 »
1 Abonn. Bulletin et Extraits	20 »
	<hr/>
	358 »



Photo extraite de la brochure n° 4 de la

Bibliothèque de Travail

Dans les Alpes

superbe album de 16 belles photos prises dans les Alpes de St-Nicolas-la-Chapelle (Savoie) par notre ami Rossat-Mignod.

L'une 2 50

Abonnez-vous à la collection de 10 N. 20 "

Livraison immédiate des 4 premiers

Numéros

1. Chariots et Carrosses 2 50

2. Diligences et Malles-Postes 2 50

3. Derniers Progrès 2 50

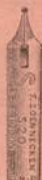
Chaque volume de 24 pages sous couverture très forte, abondamment illustré : 2,50.

Pour la nouvelle
Ecriture

PLUMES A ÉCRIRE
SOENNECKEN



S 21



S 20



S 4



S 14

F. SOENNECKEN - BONN

SERVICE RADIO

Occasion
à saisir de suite

— Stock de PIÈCES DÉTACHÉES entièrement neuves, cédées au dessous du prix de gros.

— CONDENSATEURS VARIABLES, TRANSFOS, B.F., CAPABLE et ANTENNE, JACKS, DÉMONTAGE, etc...

Ecrire à FRAGNAUD, St-Manche, par Aulnay-de-Saintonge (Ch.-Inf.)



Tarif juin 1932

GELINE C. E. L.

APPAREILS

N° 1. - Format 15 × 21	35	»
N° 2. - Format 18 × 26	50	»
N° 3. - Format 23 × 29	70	»
N° 4. - Format 26 × 36	85	»
N° 5. - Format 36 × 46	125	»

Toutes dimensions spéciales sur commande.

RECHARGE

En boîte de 1 k. 200 net, le k. net, 34 francs ;

La *Géline* est la matière polycopiante la plus légère qui existe.

Une boîte de 1 g. 200 net permet de recharger 1 appareil n° 4, ou 1 appareil n° 3 et 1 appareil n° 1 ou 2 appareils n° 2.

ENCRE A POLYCOPIER

« *Géline* »

Violet, noir, rouge, bleu, vert.

Le flacon 6 »

Remise 20 p. cent, port à notre charge.

Annonces Coopératives

— Désire recevoir **COMPTINES** et chants anciens toutes régions, particulièrement variétés des compt. publiées par la Gerbe. Remercier pour cartes postales Beauce et Cathédrale de Chartres ».

G. VOVELLE, inst., Gallardon (Eure-et-L.).

P.S. — « Prix et Profits », réalisé en standard pour une plus grande perfection, sera livré sous peu en Pathé-Baby si les souscripteurs répondent à notre appel inséré d'autre part.

— Le camarade Maurice Wullens, 41, rue de l'Arbalète, Paris (v°) afin de pouvoir donner un correspondant à chacun des élèves de son cours moyen (première année) — ils sont 45 !.. — désirerait en plus de ses correspondants habituels et fidèles, recevoir quelques nouveaux journaux bi-mensuels en échange (si possible de Suisse ou de Belgique et en français). Merci d'avance !

Cahiers du Contre Enseignement prolétarien

Abonnements : ordinaires 10 fr. ; de soutien, 15 fr. ; pour 10 numéros, à adresser à J. Boyer, chèque postal 496, Clermont-Ferrand.

Connaissez-vous...

Nos 100 VUES GEANTES 24 × 30 ;
Nos 300 VUES PANORAMIQUES
25 × 60 en 12 couleurs ?

Sinon, envoyez 10 fr. à Baylet, à Marsaneix (Dordogne). C.-C. 74-0⁸ Bordeaux, vous recevrez franco 5 vu géantes et 5 vues panoramiques. Catalogue détaillé gratuit.

Voulez-vous baser votre enseignement du calcul
— sur une expérience concrète de l'enfant —

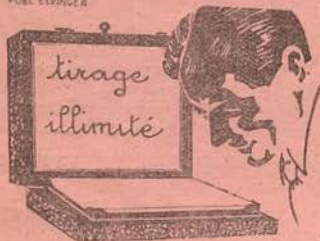
ACHETEZ

L'Initiateur Mathématique CAMESCASSE

600 cubes blancs, 600 cubes rouges, 144 règles
avec notice, dans une jolie cassettes 60 francs
franco 65 francs

C. FREINET, SAINT-PAUL (Alpes-Maritimes).

PUBLI-REVUE



LE NARDIGRAPHE

La polycopie ne donne qu'un tirage limité. Avec le Nardigraphe, vous imprimerez, à un grand nombre d'exemplaires, textes et dessins divers :

Format utile: 24 x 33 cm.....	fr. 475
id. 35 x 45 cm.....	fr. 650
id. 46 x 57 cm.....	fr. 980
Nardigraphe Expert 24 x 33	fr. 325

appareils livrés complets.

Ristourne : 10 %, port à notre charge.

Pierre Humide à reproduire

PRIX DES APPAREILS
COMPLETS

N° 00 (15x21) : 32 fr. — N° T (18x26) :
45 fr. — N° Q° (23x29) : 63 fr. — N° 1 (26-
36) : 77 fr. — N° 2 (36x46) : 115 fr. — Coq.
(45x55) : 165 fr. — N° 3 (55x80) : 300 fr. —
N° 4 (80x100) : 520 francs.

Formats spéciaux livrables sous huitaine.

FOURNITURES GENERALES
A LA P. H.

Encre polycopiste extra-fluide « Au Cygne » :
(Violet, noir, carmin, vermillon, vert, bleu.

jaune, bistre), en flacon inversable d'en-
viron 15 gr. : La douzaine : 44 fr. ; le
flacon : 4 francs. — Cette encre de qua-
lité incomparable convient aussi bien à la
plume qu'au tire-ligne ou à l'aquarelle.

Crayons polycopistes. (Violet, rouge, bleu,
vert, jaune, lilas). Pièce, 1 fr. 50 ; la dou-
zaine, 16 fr. 50.

Papier surglacé mi-transparent, recomman-
dé pour la composition de l'original, ne
buvant pas l'encre.

Les 100 feuilles 20x27, 7 fr. 25
Les 100 feuilles 20x33, 9 fr. 50
Les 50 feuilles 44x56, 14 fr.

Commandez à la Coopérative !

Remise : 10 p. cent

PORT A NOTRE CHARGE.

L'IMPRIMERIE A L'ECOLE



Pour l'IDÉAL par la vérité

La leçon de la réaction allemande

Nous avions, dans un précédent article, fait appel aux partisans de l'Éducation renouvelée en général et plus particulièrement aux membres de la Ligue Internationale pour l'Éducation Nouvelle. Nous leur disions : Les événements récents prouvent que l'éducation ne saurait, sans se condamner elle-même, s'isoler artificiellement de l'évolution sociale et politique qui la conditionne et la détermine. Vous devez choisir.

Nous n'avions pas encore sous les yeux alors le navrant spectacle de la réaction allemande. Hitler et ses bandes sont venus au pouvoir, hissés et soutenus par un capitalisme aux abois prônant le pire des nationalismes, l'extermination du marxisme, la destruction de son œuvre.

Comment des éducateurs pourraient-ils parler encore à leurs enfants de libre-arbitre et de self-gouvernement, d'amour de la liberté et d'expression individuelle quand les matraques oppriment bestialement tous ceux qui ne sont pas servilement conformistes. Nos camarades n'ont d'ailleurs pas le choix pour ou contre l'éducation nouvelle : les écoles prolétariennes sont supprimées, toutes les initiatives hardies qui étaient une des gloires de l'Allemagne sont désormais dans l'impossibilité de se développer dans leur atmosphère normale, et reviennent dans les écoles, les chants guerriers insultant à l'internationalisme naturel des éducateurs par leur exaltation de l'esprit raciste, leur haine de l'étranger, préludes des futurs cataclysmes sociaux. Cet incontestable retour en arrière s'accompagne inévi-

tablement du rétablissement des châtements corporels sous la griffe dangereuse du cléricisme triomphant.

Nous ne pouvions pas prévoir de justification plus éclatante, hélas ! du raisonnement que nous formulions.

Il suffit aujourd'hui de regarder les faits :

La démocratie, là où elle persiste encore, est l'état politique par excellence des déclarations hypocrites et des gestes symboliques. Nous avons montré comment, en paroles, nos maîtres sont contraints de se dire partisans de l'éducation nouvelle qu'ils combattent énergiquement en réalité : par l'inertie administrative qu'ils favorisent, par la misère des écoles, par les brimades aux maîtres capables de vouloir donner corps à leur idéal.

Mais à mesure que, dans les pays, la réaction prend force et audace, elle s'attaque ouvertement et sans détours à l'éducation nouvelle qu'elle considère comme une des puissances les plus dangereuses pour leurs desseins d'asservissement du peuple.

Que cette réaction triomphe : tous les espoirs éducatifs seront délibérément anéantis ; on ne tolèrera même plus vos écrits hardis. Tous les éducateurs devront ou se taire ou mettre leur dévouement et leur génie au service des puissances « d'ordre » et d'argent, s'abaisser à former des soldats et des valets là où ils voulaient parfaire les fortes personnalités qui libéreraient l'humanité.

Il n'y a plus de doute possible : l'Éducation Nouvelle a son sort intimement lié à celui de la démocratie — je ne dis pas de la démagogie — et de la Révolution.

Mais les pédagogues sont trop profondément déformés par la tradition intéressée qui veut que l'éducation soit jalousement soustraite aux influences déterminantes de la société et de la vie. Quelle que soit leur doctrine, ils rechignent à descendre des som-

mets intellectuels où les mots sont souverains ; ils ont peur de la réalité qui bouscule impitoyablement leurs théories ; ils espèrent candidement en le triomphe de l'esprit...

Ils hésitent... ***

La Ligue Internationale pour l'Éducation Nouvelle a fait depuis la guerre, avec l'appui — j'allais dire la complicité — des gouvernements, de très grands progrès. Elle a eu une influence certaine. Mais cette influence s'est manifestée exclusivement dans le cadre des nécessités capitalistes. Sitôt qu'un régime a senti la contradiction fondamentale entre les principes nouveaux et ses propres conditions d'existence, il a, sans pudeur, mis un terme aux expériences généreuses des pionniers.

L'Italie a certes adapté à l'école fasciste quelques principes de l'école nouvelle. Mais quel démarquage ! Il ne s'agit plus là de former le citoyen du monde mais seulement le *ballito*, l'avant-gardiste, le fasciste qui, sous l'égide de l'Église, servira le régime. Mme Montessori elle-même ne s'est-elle pas déshonorée en mettant ses idées pédagogiques au service du fascisme et en justifiant habilement l'abaissement religieux introduit dans ses *Case dei Bambini* ?

Qu'a fait la ligue contre cette dangereuse déformation fasciste ? Elle s'est tue et a continué d'accueillir dans ses congrès comme une de ses représentantes éminentes la *Dottressa Montessori*.

L'Allemagne !

La lutte sociale et politique y a longtemps fait fureur et il n'était guère possible aux pédagogues de rester égoïstement dans leur tour d'ivoire. Aussi bien les représentants de ce pays furent-ils les seuls, ou à peu près, à soutenir sans cesse à Nice les thèses pédagogiques qui montrent la subordination inévitable de l'école nouvelle aux conditions sociales et politiques des pays respectifs..

Que pense faire la Ligue pour défendre l'école nouvelle en Allemagne ?

L'Autriche est sur le point d'imiter l'exemple allemand.

Longtemps les réalisations pédagogiques autrichiennes furent citées en

exemple dans le monde. Le livre de J. Dupertuis qui vient de paraître dans la Collection Education nous le rappelle justement. Mais on oublie toujours de marquer que l'esprit nouveau qui caractérise cette pédagogie, que les réalisations matérielles qui ont fait passer cet esprit dans la pratique sont nées de l'effort de libération d'un peuple, sont filles de la révolution socialiste et qu'elles rétrogradent lentement à mesure que monte la réaction. Elles disparaîtront inévitablement le jour peut-être prochain où le fascisme aura définitivement vaincu la Social-Démocratie. Ce jour-là, l'école nouvelle autrichienne aura terminé sa regrettable évolution. Que fera la Ligue pour la sauver ?

Un très grave problème se pose aux éducateurs d'avant-garde.

Après la guerre, dans l'élan généreux et presque universel vers la paix et la rénovation internationale, on a cru qu'une sage action progressiste était possible au sein des gouvernements capitalistes ; les pédagogues ont espéré voir se réaliser leurs rêves, pensant qu'il leur suffirait de montrer la voie, de préciser les avantages individuels et sociaux d'une éducation renouée pour que s'opère lentement mais sûrement, dans les esprits, dans les mœurs, dans les méthodes économiques, la transformation graduelle qui fait monter l'humanité vers l'idéal convoité.

Les gouvernements intéressés ont, pendant de longues années, entretenu cette illusion. Ils disent non ! maintenant avec décision et brutalité.

Devant ce fait nouveau incontestable, il est, croyons-nous, honnête, logique et urgent de réviser nos conceptions pédagogiques dans leurs rapports avec les réalités sociales et politiques. Il est nécessaire notamment que la Ligue adapte son action internationale aux conditions nouvelles qui lui sont imposées. Pour elle aussi, le moment est venu de lutter ou de périr.

Cette nécessité, nous ne sommes pas les seuls à en avoir conscience, mais, hélas ! peut-être nous laissera-t-on seuls à la dévoiler.

Ad. Ferrière nous écrit :

« J'admets une partie de vos critiques sur l'attitude des membres de la Ligue... mais je suis certain que prendre parti signifierait pour elle disparaître instantanément ou être réduite à une poignée sans influence. Or, agir (et être écouté) chez nos adversaires — et cela par la rigueur de la méthode scientifique et l'objectivité de celle-ci (rendement) c'est conserver en mains une force permanente qui entraînera les transformations nécessaires. Rien ne prévaut à la longue contre la vérité ».

Rappelons d'abord, pour qu'il n'y ait pas de malentendu, qu'il ne s'agit pas, pour l'instant, de « prendre parti ». Nous n'avons jamais demandé aux éducateurs et encore moins à la Ligue de souscrire une profession de foi socialiste ou communiste. Nous leur demandons seulement de reconnaître la vérité où qu'elle se trouve et de s'incliner devant l'enseignement indubitable des faits, dùt l'expansion de la Ligue en souffrir. Partisans d'une éducation intégralement humaine, donc nécessairement internationale, les pionniers de la pédagogie nouvelle doivent oser affirmer leurs convictions sociales face aux nationalismes déchainés.

La Ligue serait alors une poignée sans influence ! Mais cette poignée existe-t-elle encore en Italie et en Allemagne ? Et où donc survivra, et comment se survivra cette Ligue le jour où le fascisme aura encore élargi sa tache lugubre sur le monde ?

La rigueur de la méthode scientifique ? Il y a longtemps, hélas ! qu'elle a fait faillite devant les exigences des coffres-forts. Et qu'importe le rendement à des régimes qui gaspillent leurs forces vives alors que des millions de chômeurs, sont sans pain, à des industries qui calculent de détruire les machines trop perfectionnées pour retourner à l'antique économie ? Et Ferrière sait bien d'ailleurs que le rendement intellectuel que nous préconisons est totalement déprécié par le capitalisme ; pis, il est suspect parce qu'il risque de dresser contre leurs exploités les esclaves modernes, et que là est la tare grave qu'on ne sau-

rait pardonner à l'éducation nouvelle.

Par quels artifices, par quelles concessions dangereuses les pédagogues conserveront-ils les bonnes grâces d'un régime aux abois ? Tant qu'il aura besoin de vous pour duper les masses et les faire croire aux vertus d'une caricature d'éducation, le capitalisme vous tolérera. Mais le jour où vos prônes se révéleront impuissants, il vous jettera sans façon par-dessus bord et appellera, à votre place, l'armée et les prêtres.

Et ce jour-là, si vous avez failli à la vérité, si, pour de mesquines raisons temporelles, vous avez participé au grand mensonge social, l'éducation nouvelle que vous préconisiez sera honnie de toutes parts parce qu'elle aura révélé son impuissance et sa duplicité.

Rien ne prévaut à la longue contre la vérité ! Et c'est pourquoi nous vous demandons de rester face à face avec la vérité.

Ne considérez pas si la Ligue disparaîtrait ou serait réduite à une poignée. Vous savez bien, Ferrière, l'importance sociale de ces personnalités impitoyablement sincères, voyant loin et parlant haut, comme vous l'avez fait en pédagogie, comme le fait encore chaque jour notre grand Romain Rolland. Il n'y a rien de plus dangereux qu'une masse trompée par de mauvais bergers, timides et lâches, dévouée d'abance à ses corrupteurs.

Non pas que nous ignorions certaines nécessités pour le combat qui est engagé avec nos « adversaires », comme le dit Ferrière lui-même. Nous ne pensons pas qu'on doive inconsidérément afficher en toutes occasions des idées « avancées ». Mais il est nécessaire que les grandes associations internationales aient une ligne de conduite irréprochable, basée sur des principes absolument justes — renversibles au besoin comme il est indispensable que militent dans ces associations des personnalités puissantes pour qui ne comptent que la recherche et le triomphe de la vérité. L'adaptation aux conditions sociales n'est que trop la tendance naturelle du commun des adhérents.

Nous disons donc : La Ligue Inter-

nationale pour l'Éducation Nouvelle vit aujourd'hui sur des principes manifestement erronés. Ces principes doivent être révisés à la lumière des récents événements si l'on veut que se continue l'action généreuse de tous ceux qu'anime notre idéal éducatif.

Que la Ligue dise ce qu'elle croit être la vérité, quelles qu'en soient les conséquences sociales ou politiques. Si par crainte de desservir un régime ou une classe elle s'y refuse, elle est vouée à la dégénérescence ou à la disparition sous la réprobation des éducateurs trompés dans leur idéalisme.

Ah ! nous savons : la vérité est une des grandes et dangereuses forces révolutionnaires et quiconque ne se plie pas au conformisme mensonger est bientôt rejeté par une société qu'ébranlent les forces jeunes et saines. Qu'y pouvons-nous ?

Nous taire alors ?

Educateurs, faiseurs de lumière, allez-vous vous taire et faillir tragiquement à votre mission.

Un spectacle pourtant nous reconforte et nous guide : la rénovation scolaire en Russie soviétique. Là-bas un peuple libéré s'éduque et s'instruit avec une hardiesse et un libéralisme sans précédent.

Ils sont là-bas les vrais réalisateurs de l'école nouvelle, les authentiques continuateurs des théoriciens qui au cours du dernier quart de siècle, ont préparé et montré la voie. Là-bas, une génération se sacrifie et s'efface généreusement devant la jeunesse dont on attend l'affermissement du pouvoir prolétarien. On fait pour l'enfant, pour sa santé physique et son évolution intellectuelle ce qui n'existait jusqu'à ce jour que dans les rêves les plus hardis des pédagogues. Nous nous étonnons seulement que les pionniers d'occident hésitent à reconnaître à quel point cet admirable effort s'intègre dans le mouvement international d'éducation nouvelle auquel il fait faire un prodigieux bond en avant.

Nous connaissons l'objection de ceux qui rechignent à louer l'œuvre scolaire soviétique de crainte de paraître approuver le régime politique qui l'a suscitée. Ils nous disent : Mais en Russie aussi les pédagogues visent

à inculquer le communisme comme les Italiens enseignent le fascisme, les Nazis le nationalisme et les Français la pseudo-démocratie... Toutes les régimes tentent, par tous moyens, de se survivre...

Cela est indiscutable. Il faut aux États, comme aux individus, un but, une ligne directrice, une idéologie éducative. Mais qu'est cette idéologie en U.R.S.S. et dans les vieux pays capitalistes ?

Le triomphe du socialisme, l'avènement de la société communiste, la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme, l'asservissement de la nature pour le bien-être et le développement maximum des individus quels qu'ils soient, à quelque nation qu'ils appartiennent, n'est-ce pas là l'idéal que les pédagogues poursuivent depuis toujours ? Qui oserait critiquer un programme aussi humainement généreux ?

Pour la première fois dans l'Histoire des Peuples, un régime s'instaure qui se donne comme but social celui-là même que les pédagogues nous offraient dans leurs constructions théoriques. Par timidité, par conformisme, allez-vous maintenant désavouer votre idéal, rapetisser vos aspirations parce que ce régime est violemment attaqué par toutes les forces obscurantistes, les mêmes d'ailleurs qui s'acharnent contre vous, vous trompent et vous usent ?

Mais, objecte-t-on encore, ce n'est pas tout à fait cet idéal qui anime les écoles de l'U.R.S.S. On y enseigne aussi le communisme militant, le bolchevisme ; on bourre le crâne pour créer une sympathie qui s'apparente à celles que vous dénoncez.

Cela est possible. Tout régime a ses faiblesses et nous savons combien il est difficile de réaliser pratiquement un idéal.

Nous n'ignorons pas qu'il existe en U.R.S.S. des éducateurs qui auraient tendance à mécaniser un endoctrinement communiste des jeunes générations, à donner une éducation de mots, à « bourrer les crânes ». Ces éducateurs sont toujours désavoués par les responsables de l'éducation soviétique qui connaissent la fragilité de

tout ce qui est construit sur le mensonge, en dehors des réalités prolétariennes, en dehors de la vie. Aussi s'opposent-ils toujours hardiment à tout enseignement dogmatique susceptible de former des citoyens diminués, inaptes à la puissante vie constructive qui les attend.

Ils veulent qu'on prépare les enfants de l'U.R.S.S. à la construction socialiste ; mais cela non pas par des démonstrations théoriques ou des prêches scolastiques. C'est en vivant au milieu des ouvriers, c'est en participant à leur travail, en faisant pratiquement l'expérience des réalités sociales, que les enfants doivent apprendre le communisme ; c'est dans les usines, dans les kolkoz qu'ils s'initient au travail communautaire, dans les manifestations diverses auxquelles ils participent qu'ils prennent conscience de leurs tâches à venir.

L'éducation anti-religieuse elle-même ne doit jamais affecter cette forme superficielle et verbale qui caractérise notre anti-cléricisme. C'est en examinant les réalités naturelles, en pénétrant de bonne heure le sens humain des mystères, en se familiarisant avec les créations nouvelles que l'enfant doit s'imprégner de la caducité de l'enseignement religieux.

Le verbalisme scolastique est toujours un travail de surface dont les conséquences sont parfois décevantes ; les dirigeants soviétiques veulent, partout, les constructions profondes, qui s'incorporent à l'être et assureront l'avenir.

Mais ne nous faisons cependant pas d'illusion exagérée. Ce travail est aussi le plus difficile et le plus délicat, celui qui bouleverse le plus les habitudes des éducateurs. Ceux-ci, en Russie comme ailleurs — moins qu'ailleurs pourtant — préféreraient souvent le retour clandestin aux pratiques scolastiques, à l'enseignement verbal et livresque, qui se donne doctoralement, dans un cadre restreint et défini, favorisant la routine et la paresse, alors que la vie est si riche certes, mais aussi si mobile et si capricieuse souvent.

Cela étant, et sans nous arrêter aux faiblesses humaines de l'édifice, ne devons-nous pas nous enthousiasmer

au spectacle d'un pouvoir qui, pour la première fois au monde, répudiant les pratiques scolastiques qui « forment » les serviteurs d'un régime, vise la préparation loyale et intégrale, l'élevation maximum des citoyens de la libre République des Soviets ?

Comparer l'école russe à l'école dogmatique des régimes fascistes ou même démocratiques, c'est faire preuve d'un regrettable parti-pris, c'est prendre l'accident pour la norme afin de masquer la grandeur de l'œuvre entreprise.

Lorsque, loyalement, on voit la situation qui est faite à l'école nouvelle dans les pays démocratiques, lorsqu'on assiste au spectacle décevant des dictatures fascistes qui s'acharrent sur l'école libérale ; lorsqu'on examine d'autre part l'essor méthodique et incessant de l'école soviétique, on doit loyalement conclure comme nous le faisons déjà dans notre précédent numéro :

La réaction, où qu'elle soit, est la mort de l'école nouvelle ; la révolution en est l'épanouissement et le triomphe.

Tous les éducateurs, quelles que soient d'autre part leurs idées politiques, doivent naturellement et loyalement s'unir contre les forces de réaction, pour le progrès des forces de révolution qui sont les forces de vie et d'avenir.

C. FREINET.

Dernière heure. — Au moment de mettre sous presse, de graves événements viennent de se produire à St-Paul au moment de la rentrée des classes.

De ce fait le numéro paraît avec quelque retard, mais il a l'avantage de contenir une relation fidèle de la journée du 24 avril.

A nos camarades d'agir !

L'Affaire FREINET

A TOUS NOS AMIS

Les ordres du jour d'organisations diverses, ou de personnalités de France et de l'étranger continuent de nous apporter l'écho de sympathies qui nous sont particulièrement précieuses dans les circonstances actuelles.

Dans l'impossibilité où nous sommes de répondre à tous nos correspondants, nous tenons à leur dire du moins que leur solidarité active et agissante nous permet non seulement de tenir tête à la meute, mais de continuer notre action coopérative qui a montré sa puissante efficacité.

Nous sommes particulièrement sensibles à l'unanimité avec laquelle tous les adhérents, quelle que soit leur tendance politique ou syndicale, se sont serrés autour de l'œuvre menacée.

Preuve certaine que les travailleurs — qu'ils soient manuels et intellectuels — sont capables de s'unir et de lutter pour les causes généreuses, en dehors de tout sectarisme, par la chaude conjonction des aspirations et des besoins individuels et sociaux.

En complet accord avec le C.A. nous continuerons hardiment dans cette voie, quels que soient les obstacles qui se dresseront sur notre route.

EST-CE la réaction ! oui ou non !

L'origine cléricalo-réactionnaire de l'attaque menée contre Freinet et l'imprimerie à l'École ne fait aucun doute pour nos lecteurs. Nous donnons cependant ce dernier document qui, avec l'interpellation Taittinger, éclairera définitivement nos amis.

L'administration et la Préfecture n'ont jamais voulu avouer que les incidents de St-Paul ont été fomentés par la réaction contre l'école laïque.

On a ergoté, tergiversé, essayé de démontrer qu'il y avait, à l'origine de l'affaire, mécontentement de la part des parents d'élèves contre l'enseignement donné par Freinet.

Aujourd'hui par l'entrefilet ci-con-

tre l'Éclaireur de Nice, du 28 mars, met les choses au point.

L'AFFAIRE FREINET

On nous communique le document suivant :

« Les habitants de St-Paul, écœurés des attaques dont a été l'objet M. Demargne, maire de la commune, se réjouissent du jugement du Tribunal correctionnel de Grasse.

Ils sont unanimes pour adresser au Maire leurs félicitations pour son courage civique, son dévouement constant à la commune et s'unissent pour l'assurer qu'ils sont à ses côtés DANS LA BESOIN D'ÉPURATION NATIONALE QU'IL A ENTREPRISE (c'est nous qui soulignons).

Ils sont unanimes pour adresser aux avocats, M. Viel et M. Perreaud, leurs félicitations et leurs remerciements pour leur talent et l'ardeur déployée à la défense de la bonne cause. Ils sont unanimes pour remercier tous les bons Français patriotes : « Croix de Feu », « Action Française », « Jeunesses Patriotes » ainsi que les journaux : l'Éclaireur de Nice, l'Action Française, etc... qui leur ont témoigné leur sympathie et les ont soutenus dans cette affaire. Ils sont unanimes pour associer l'imprimeur M. Jean Parzy aux félicitations et remerciements ci-dessus ; à tous ils donnent rendez-vous aux assises. Dans le calme et la légalité ils resteront unis pour atteindre le but qu'ils se sont assignés : LE DÉPART DE L'INSTITUTEUR FREINET.

Les Saint-Paulois ne sauraient admettre que l'école laïque, qui doit être un foyer d'honneur et d'honnêteté, devienne une cellule d'idées bolchevistes et immorales.

Saint Paul le 21 mars 1933.

Pour le Conseil d'administration,

L'Adjoint : LAUTIER.

Pour les parents d'élèves,

Leur délégué : Illisible.

Naturellement la population unanime compte les parents de 13 élèves, dont deux, d'ailleurs, avaient signé la pétition en faveur de Freinet. Quant à leur délégué, il s'empresse de signer illisible.

Et maintenant nous le déclarons nettement au Préfet et à l'Inspecteur d'Académie des Alpes-Maritimes. Feront-ils le jeu des « Croix de Feu », de l'Action Française et des « Jeunes Patriotes » que les lauriers d'Hitler ou de Mussolini empêchent de dormir.

Livrera-t-on l'école publique aux excitations des fascistes locaux ? Cèdera-t-on aux provocations de quelques énergumènes derrière lesquels se profile l'ombre des ensoutanés et la matraque des Camelots du Roy ?

Sous la laïque III^e République et sous un ministère de Gauche, ce serait vraiment une gageure. Nous sommes en droit d'attendre des pouvoirs publics autre chose qu'un silence approuvateur.

A Saint Paul, une minuscule coterie à la traîne du Maire, continue ses provocations, profère sous le manteau toutes sortes de menaces et se prépare à créer des incidents irréparables. Le Préfet est au courant certainement.

Nous l'en prévenons en tous cas.

Si notre camarade Freinet, dont le calme et l'attitude sont exemplaires, était l'objet de sévices, nous en rendrions responsable le préfet des Alpes-Maritimes.

L'affaire de St-Paul se lie à toutes les tentatives de fascisme dont le corps enseignant et ses organisations d'avant-garde sont l'objet.

L'affaire Freinet est l'œuvre de la clique cléricalo-fasciste qui a tenté de nuire à notre camarade Alessandri ; c'est elle qui nous insulte quotidiennement dans *l'Eclaireur* ou *l'Action Patriotique*.

Il importe de ne pas mépriser de telles tentatives. Si les menaces fascistes sont encore en France sur le plan des menaces verbales, en Allemagne, elles en sont à la destruction physique par le revolver, le poignard ou la matraque de tous ceux qui luttent pour l'amélioration du sort des travailleurs.

Attendrons-nous d'en être là pour nous grouper, pour nous défendre et pour attaquer ?

*Le Syndicat de l'Enseignement
des Alpes-Maritimes.*

... DERNIERE HEURE ...

Une journée fasciste à Saint-Paul

**FREINET doit défendre ses 14 élèves
à main armée**

Il est inutile, pensons-nous, de résumer ici l'Affaire Freinet, ni les événements de Saint-Paul. Nous nous contenterons de rappeler que, depuis cinq mois, il n'existe plus à St-Paul aucune légalité, que tous les règlements, scolaires et autres, y sont foulés aux pieds, que le Préfet ne répond jamais aux plaintes les mieux fondées qui lui ont été adressées par Freinet, et que le Maire, encouragé par cette totale impunité, se croit absolument tout permis.

Freinet, dont le dévouement, la conduite et la tenue morale sont exemplaires, avait peu à peu reconquis la majorité saine de la population. Mais, par les procédés scandaleux de pression et de corruption que nous avons dénoncés, le Maire a réussi à mobiliser un groupe de 15 à 20 personnes qui lui sont dévouées, qui répondent à ses appels et qui, excitées par un savant bourrage de crâne et aussi par la boisson, sont capables des pires besognes.

Malgré les mensonges, les calomnies, les intimidations, les menaces, Freinet a toujours gardé l'avantage : 15 élèves sur 28 ont toujours fréquenté sa classe. Mais la situation qui durait depuis le 19 décembre — 13 grévistes — ne pouvait durer plus longtemps.

A plusieurs reprises une partie au moins de ces grévistes, sinon tous, ont manifesté leur lassitude et leur désir de rentrer. On les a fait patienter en leur promettant toujours le prochain départ de Freinet. Ce devait être pour le premier janvier d'abord, puis fin janvier, puis à Pâques. Avant les vacances, la réponse de M. de Monzie à

l'interpellateur royaliste Taittinger, avait retardé encore la décision espérée.

Les dirigeants du mouvement, tous gens sans enfants, sinon à mœurs et à moralité douteuses, ont cependant continué d'exciter les parents ; les journaux aussi ont poursuivi leur dangereuse besogne. *L'Action Française* n'invitait-elle pas les parents à parer aux défaillances de l'administration impuissante ? Et *l'Action Patriotique*, feuille ultra-réactionnaire et cléricalle, ne disait-elle pas crûment : « Il faut prendre la bête puante à la gorge et l'étouffer ou la forcer à s'enfuir ».

Aussi, depuis longtemps, le bruit courait dans St-Paul qu'il y aurait du sang après Pâques si Freinet n'était pas parti. A mesure que l'échéance approchait, les menaces se faisaient de plus en plus précises : on devait écorcher Freinet, le sortir en morceaux... De toutes parts, les partisans de Freinet venaient l'avertir de ce qui se traitait.

Depuis plusieurs jours, le Conseil de Guerre occulte se tenait chez le royaliste A... Là se réunissaient : A..., Mme L., la bourgeoise qui envoie ses enfants à l'école privée de Vence, et « La Blonde », demi-mondaine, tenancière de maisons closes, indignée de l'attaque menée par le journal communiste *La Barricade* contre une maison buche de rendez-vous qui a comme pensionnaires des jeunes gens spécialistes des mœurs anormales — maison que le Maire, qui parle pourtant d'épuration nationale, tolère sur le territoire de la commune.

Le Conseil de Guerre élargi se tient à l'Hôtel de l'Oranger Fleury où, pendant deux jours, se poursuivent les libations.

Les troupes et le plan d'attaque étaient prêts pour le lundi matin 24 avril.

Freinet — qui a lui aussi sa Guépou, naturellement — connaissait ces projets. Ils étaient terrifiants :

Les manifestants devaient franchir ou enfoncer la grille, tout casser dans

la classe, se saisir de Freinet et lui faire un mauvais parti, ou du moins le sortir définitivement du local scolaire.

Le dimanche au soir, M. Beltrando, seul conseiller municipal, protestataire, venait avertir Freinet — et il en témoignera volontiers si on le lui demande — que la manifestation était organisée par la Municipalité, que le Maire viendrait en tête, suivi de son Conseil Municipal, qu'il devait se saisir des clefs des locaux, que les petits grévistes devaient entrer dans la classe, et là, tout casser, mêlant leur agitation à celle de l'extérieur — le tout devait mettre Freinet dans l'impossibilité de faire classe.

Freinet avait pris des mesures en conséquence : les parents d'élèves qui le soutiennent avait été convoqués. Ils devaient venir lundi matin à sept heures trente, avec leurs enfants, et garder le portail pour empêcher toute intrusion dans les locaux où nul ne devait pénétrer. Pour le reste, Freinet avait recommandé à ses partisans de garder leur plus grand calme, de se défendre certes au besoin, mais de ne pas attaquer, de rester dignes comme ils l'ont été tout au cours de l'affaire. Pour ceux qui essaieraient malgré tout de pénétrer dans l'école, Freinet se chargeait d'eux.

La Préfecture avait été avisée par le Syndicat de l'Enseignement, par un père d'élève, M. Wuffray ; le vendredi, Freinet lui-même avait adressé au Préfet la lettre suivante :

« J'ai eu l'honneur de vous signaler à diverses reprises les manquements graves à la loi dont se sont rendus coupables à St-Paul, les magistrats municipaux.

L'impunité qui semble les encourager, ainsi que les excitations ouvertement proférées par les journaux réactionnaires — *l'Action Française* et *l'Action Patriotique*, en particulier — sont cause que des menaces graves sont faites contre moi dans le village.

J'ai l'honneur de vous informer que je suis disposé à me défendre et que, me considérant en état de légitime défense, j'userai de tous moyens

pour empêcher que des individus étrangers à l'école pénètrent dans les locaux scolaires dont j'ai la charge.

Veuillez agréer... »

Tout le village était sur pied. On sentait que des événements graves allaient se produire.

Vers 7 h. 30, les groupes arrivent : les parents « pour » se pressent auprès du portail ; les parents « contre » se tiennent un peu plus loin, devant l'église. Les petits grévistes sont habillés de neuf ; ils n'ont pas de cartable ; on sent qu'il ne s'agit point d'une rentrée.

Des habitants débouchent devant l'Eglise et se massent devant la Mairie. Deux gendarmes de Vence s'y rendent aussi, mais se gardent bien de se mettre en rapport avec Freinet, sans même venir l'avertir de l'imminence d'une démonstration dont ils connaissent les détails. Il leur suffit de discuter longuement et amicalement avec l'adjoint — un ancien gendarme — et avec les manifestants. Ils feront pire, comme on va le voir.

Huit heures moins dix...

Selon le plan de défense dressé, Freinet ouvre le portail. Quatorze élèves — la moitié de l'effectif exactement — entrent dans la cour, fiers et crânes, et, détail caractéristique, se précipitent aussitôt vers le hûcher pour se saisir de bûches en guise de gourdins. « Qu'ils y viennent ! ».

Pendant ce temps, de chaque côté de la grille, les parents d'élèves font la police, poings fermés. Mais personne ne bouge... M. le Maire n'est pas encore arrivé... Il faut l'appui de l'autorité pour donner du cran à ces manifestants...

Heureusement, le Maire est en retard. Il est huit heures... Freinet déclare la rentrée effectuée et ferme le portail à clef. Les enfants entrent en classe et commencent aussitôt le travail. Mais on n'y allait pas de grand cœur, car on attendait les événements.

8 heures 5. Devant la mairie, la manifestation s'organise... On essaie de se mettre en rang. Dix fois de suite, on rassemble les enfants qui s'éparpil-

lent. Mme Larcher donne les ultimes conseils. Tout est prêt ! Le maire passe en tête et dit : en avant !

Les enfants ouvrent la marche et, se bouchant les oreilles, soufflent comme des sourds dans les sifflets qu'on leur a distribués. Les femmes, nerveuses et vindicatives, viennent au second rang, et les hommes en dernier renfort.

La manifestation approche de la grille ; les sifflets roulent plus que jamais, puis les cris dominent le tout.

— A Moscou ! communiste ! bandit ! salaud ! sortez-le !...

Freinet continue sa classe :

— Quand ils auront fini de siffler et de crier, ils s'arrêteront bien, dit-il au enfants éternés et apeurés.

Sur le balcon, bras croisés, regard fier, Mme Freinet domine la foule déchainée. Les insultes montent vers elle sans troubler en rien sa placidité. Alors, en bas, les femmes donnent de la voix ; les cris redoublent... Le Maire, debout contre le portail, excite la foule par son impuissance à pénétrer plus avant.

Tout à coup, dans sa classe, Freinet devine un danger. Une fenêtre donne sur la ruelle où sont massés les manifestants. Freinet, méfiant, l'a bien fermée, certes. Mais des mains hargneuses secouent les volets, font sauter le crochet... Il n'y a plus que les vitres. Le danger se précise. La foule va envahir la classe par la fenêtre. L'instant est tragique. Freinet est bien décidé à défendre ses élèves. Il croit cependant nécessaire de faire une dernière sommation.

Il sort hâtivement devant le portail, à un mètre des gueules exorbitées et vociférantes. Et là, sans parvenir totalement à dominer le silence, il crie :

— Je tiens à prévenir les manifestants. J'ai là sous ma garde quatorze enfants. Je les défendrai coûte que coûte. Et si quelqu'un pénètre dans les locaux, voilà !...

Et Freinet sort de sa poche un revolver et le montre à la foule.

Il retourne dans sa classe, juste à temps pour voir Mme Cauvin, qui n'a

pas d'enfants à l'école, enfoncer une vitre d'un coup de tête et essayer de sauter dans la classe en criant :

— Il faut qu'on entre... Laissez-moi passer, et, toute seule, je le mets en morceaux.

L'adjoint, ancien gendarme, l'arrache de la fenêtre en lui disant, effrayé :

— Malheureuse ! Qu'allez-vous faire ?

Les vitres volent en éclat, atteignant les enfants qui étaient installés à la table d'imprimerie à un mètre de la fenêtre. Ils se sauvent tous vers la porte. Calmement, Freinet les conduit dans sa cuisine et ferme toutes les portes pour rendre plus difficile l'invasion qui se prépare. Les enfants sont en sûreté.

Sur le balcon, Mme Freinet, impassible, continue à observer et à surveiller la manifestation.

Il est 8 h. 15. Les deux gendarmes arrivent enfin devant le portail.

Par quel hasard, ou quelle complicité ne se sont-ils point trouvés à l'endroit vulnérable, alors qu'ils avaient assisté, *d'accord avec le Maire*, au départ de la manifestation ? Avaient-ils ordre de laisser faire, espérant que les secrets désirs de la Préfecture s'accomplissent.

Toujours est-il que les gendarmes sont délibérément arrivés après la bataille, et que, sans l'énergie de Freinet, des événements irréparables auraient pu se produire *dans une salle de classe occupée par la moitié de l'effectif scolaire, et envahie par ordre du maire, avec la complicité de la Préfecture et de la force publique.*

Mais où étaient donc les gendarmes ?

Le brigadier nous a expliqué :

— Nous sommes partis de devant la Mairie en même temps que la manifestation. Mais nous n'avons pas voulu la suivre pour ne pas avoir l'air de la guider. Alors nous sommes allés faire le tour de l'église et du pâté de maisons et nous sommes arrivés juste à temps pour arracher Mme Gauvin de la fenêtre.

Ce ne sera d'ailleurs pas le seul fait surprenant de cette journée.

Les gendarmes avaient été avisés par la préfecture qu'ils devaient se

rendre à St-Paul en raison de cette manifestation.

Leur devoir était de défendre l'école, les enfants qui voulaient la fréquenter et qui étaient bien aussi intéressants que les 14 grévistes, de permettre enfin à Freinet, *instituteur*, de continuer son travail. Les gendarmes se sont dirigés vers la Mairie, sans même regarder du côté de l'école, et Freinet a dû faire sa police — aidé des parents qui le soutiennent — aux moments les plus dangereux.

Chose plus grave encore : alors que les cris de mort : « Tuez-le ! Allons l'arracher ! On lui arrache les bras ! On vous le met en bouillie ! Demain, il est en morceaux !... » l'après-midi même, lorsque, comme nous le verrons, quelques énergumènes étaient prêts à faire un mauvais parti à l'inspecteur d'Académie et que G..., rauque et aviné, hurlait : « Je vous en donne ma parole : si vous ne l'enlevez pas, le sang coulera ce soir dans St-Paul ; nous le sortirons en morceaux !... », jamais, *à aucun moment*, les gendarmes n'ont essayé de disperser la foule et de faire taire les manifestants.

Les cris continuent : n'osant plus toucher la grille ni la fenêtre on essaye de prendre d'assaut la maison d'école par un autre côté, et c'est à ce moment-là, sans doute que, ayant vu Freinet fermer la fenêtre de la cuisine pour protéger les enfants contre les jets de pierre on a fait courir le bruit absurde, complaisamment exploité par la presse, que Freinet avait essayé de s'enfuir en descendant par une corde.

Une mère de famille, Mme G..., énergique et digne, garde le portail, pour protéger son fils qui est dans l'école. Le Maire la tire brutalement :

— Partez de là ! votre place n'est pas ici... vous n'êtes pas Française !...

Et un gendarme, toujours prêt à appuyer le Maire, ajoute :

— Vous êtes étrangère... Ah ! si c'est vrai, retirez-vous !...

— Eh bien ! je m'y mets, moi, crie un père de famille, et je suis Français. Que quelqu'un m'arrache de là !...

Une bousculade s'ensuit, Mme G...

tombe, projetée au sol par Mme C..., celle-là même qui venait d'enfoncer les vitres de la classe. Mme G... ramasse un caillou et le jette en pleine figure de l'assaillante qui va se faire soigner au médecin.

Et le Maire, détenteur de pouvoirs de police, chargé d'assurer l'ordre ?

Ce n'est certes pas lui qui sera capable de calmer cette foule qu'il a déchainée. A un moment, il semble un peu effrayé de son œuvre et prononce quelques paroles de découragement. Les deux pères de famille les plus excités le prennent violemment à partie :

— Alors, vous nous lâchez ! Vous nous avez dit : Patientez jusqu'à Noël ! Patientez jusqu'à Pâques ! Voilà cinq mois que nous patientons ! Nous en avons assez !

9 heures 45. Récréation !

Les élèves descendent dans la cour sous la conduite de Freinet qui, crânement et calmement, fait les cent pas devant la grille.

Les hurlements redoublent.

Le petits grévistes, soigneusement stylés, donnent un triste spectacle. Ces enfants qui, au début de l'affaire s'étaient rapprochés encore de leur maître, profèrent maintenant les injures les plus ordurières à son adresse, sous le commandement du Maire, qui, de temps en temps, leur commande : Criez : communiste ! ou criez : A Moscou !

Les sifflets ne suffisant plus, les femmes vont chercher des casseroles pour leurs enfants, de vieilles ferrailles, un clairon bosselé. Le curé — qui sortait de dire une messe de mort mais y a-t-il quelqu'un de plus basement sacrilège que le curé de St-Paul ? — le curé prête aux enfants les crécelles sacrées qui, le vendredi-saint, sonnent si mélancoliquement la passion de celui qu'une même foule inconsciente et criminelle mena au calvaire.

Et, jusqu'à midi, ce triste spectacle se poursuit, au grand ahurissement des visiteurs.

Étrange coïncidence : Mme Ley, collaboratrice du Docteur Decroly, énergique et tenace, insiste au portail.

Elle connaît l'œuvre de Freinet, elle admire son effort ; elle est venue à St-Paul pour rendre visite au créateur de l'Imprimerie à l'École. Le Maire — de quel droit ? — lui interdit l'entrée.

Quelques peintres, des écrivains, hôtes de marque de St-Paul, assistant, écœurés, à cette coalition de la bêtise contre un effort émancipateur. Hélas ! ils sont étrangers... ils ne peuvent que serrer les poings.

Freinet, enfin débloqué, pouvait envoyer un commissionnaire pour avertir l'Académie, la Préfecture, les syndicats ouvriers, les organisations politiques. Il n'avait pas été le seul d'ailleurs à donner l'alerte.

L'adjoint avait conseillé aux manifestants de se disperser en leur donnant rendez-vous pour le lendemain matin. Les partisans de Freinet s'en sont paisiblement retournés à leur ferme et quelques-uns d'entre eux seulement, accidentellement, se trouveront là au cours des événements de l'après-midi.

Vers midi, le commissaire de police de Cannes avec un de ses collaborateurs vient interroger Freinet. Il ne lui cache pas l'exaltation indescriptible de la foule et le danger mortel qu'il court.

Puis un adjudant de gendarmerie vient lui aussi parlementer, examiner les dégâts, demandant à Freinet de se montrer le moins possible à la foule pour ne pas l'exciter.

A une heure, rentrée identique : *Quatorze présents*. Qu'on vienne dire que les partisans de Freinet n'ont pas de cran. Ils sont là d'ailleurs encore à surveiller, puis s'en retournent.

Les enfants essayent de reprendre leur travail en classe lorsque, vers une heure dix un nouveau rassemblement se prépare.

Ce ne sont plus des hommes, maintenant, ce sont des brutes qu'on a abreuvées dans les cafés du village et qui voient rouge, hurlant comme des sauvages :

— Nous aurons sa peau... Le sang coulera !...

G. pleure de rage en criant de sa voix rauque et C..., l'entrepreneur de la Mairie, prépare ses deux revolvers.. La police ferme complaisamment les yeux.

Les commissaires spéciaux sont là, apparemment impuissants... L'Inspecteur primaire arrive, puis l'Inspecteur d'Académie...

Ils s'installent sous le préau, et parlementent avec Freinet pendant que la foule hurle à la mort. Ils voudraient arracher à Freinet sa demande de changement. On lui donnerait toutes facilités... Il aurait le poste qui lui conviendrait, dans lequel, on lui en donne l'assurance, on lui réserverait toutes les facilités pour son travail pédagogique.

Freinet, calmement, faisant abstraction de lui-même, pense seulement à la cause dont il devient le symbole. Ah ! s'il ne s'agissait que de sauver sa peau et d'organiser une paisible retraite, l'heureuse transaction qu'on pourrait trouver là. Mais il s'agit de quelque chose de supérieur. Abdiquer n'est pas possible.

Ce ne sera pas abdiquer, protestent les Inspecteurs. L'Imprimerie à l'Ecole notamment ne saurait être mise en cause... Je collaborerai même avec vous dans la mesure du possible et des règlements, affirme l'Inspecteur d'Académie.

Terrible dilemme, certes...

— Parlez-en à Mme Freinet, dit l'Inspecteur d'Académie. Nous allons tâcher de voir le Maire.

La foule le prend à la sortie de la grille :

— Alors, lui crie-t-on, qu'allons-nous faire de nos enfants ?

— Vous n'avez qu'à les envoyer en classe, déclare énergiquement l'Inspecteur d'Académie.

Dis mains se lèvent sur lui ; les voix deviennent plus rauques encore...

— Ecoutez-le... il est encore contre nous !... Mais nous vous le sortirons,

mort ou vivant Demain, il ne sera plus en vie et ce sera tant pis pour vous...

Mme G... est prête à frapper l'Inspecteur d'Académie, et les cris continuent, entremêlés d'explications fantaisistes sur les griefs qu'on fait à Freinet.

En rappelant ce pénible moment, l'Inspecteur d'Académie lui-même dira tout à l'heure :

— Ils étaient tous sur moi... Il a fallu que je me redresse et que je leur dise : Que me voulez-vous ?... Vous savez, vous ne me faites pas peur !

L'arrivée du sous-Préfet de Grasse, quelques instants après est accueillie avec la même bordée de protestations.

Les enfants, effrayés, se sont à nouveau réfugiés dans la cuisine de Freinet, et Freinet confère avec sa femme...

Tenir, il faut tenir... cela ne fait pas de doute.. Freinet ne peut pas abandonner la lutte !

Freinet tiendra.

Et pourtant... Il connaît ses partisans qui sont là aussi, tout près du portail, prêt à la lutte. Il n'a jamais excité ces gens, leur prêchant sans cesse le calme. Il est toujours resté dans la stricte légalité, protestant — en vain, hélas ! — contre l'action presque toujours délictueuse de ses adversaires.

Ah ! s'il ne s'agissait que de lui ou de sa famille. Ils sont là, eh bien ! ils se défendraient jusqu'au bout et par tous moyens.

Mais maintenant, mais ce soir, il y aurait certainement bataille dans la rue, des blessés certainement, des morts peut-être. Freinet ne va pas en

porter la tragique responsabilité. Il signera une trêve, en attendant l'intervention de toutes les forces démocratiques qui, peut-être, feront un jour respecter les lois à St-Paul.

Depuis cinq mois, Freinet tient dans des conditions incroyables, ayant contre lui l'administration, la Préfecture, le Maire, et les forces de police. Il vient de montrer qu'il est prêt à se défendre sans s'attaquer cependant aux jouets inconscients des véritables coupables. Il sait qu'il a pour lui la force de la vérité, du bon droit, de la loyauté, et la chaude sympathie des ouvriers, des fonctionnaires, l'appui sans réserve de ses centaines d'amis qui le défendront jusqu'au bout.

En toute conscience, il pèse le problème. Il demandera un congé de trois mois, afin d'attendre la rentrée d'octobre qui sera décisive. En attendant, les petits grévistes pourront rentrer sans que l'amour-propre des parents soit grièvement blessé.

Les Inspecteurs arrivent, émus... Ils sentent que l'heure sera grave s'ils ressortent sans porter à cette populace un apaisement.

Freinet leur annonce sa décision : congé de trois mois... Les Inspecteurs essaient bien encore de parler de changement, mais ils s'estiment heureux de la solution provisoire qui leur permettra de calmer la foule et de repartir.

Vers seize heures, la foule se disperse. M. le Caré invite les manifestants à boire pour les récompenser sans doute. On invite même les gendarmes, pour les remercier aussi, de leur

complicité. Ils refusent... On boit le soir chez les divers meneurs, et même au domicile de la « blonde » tenancière de maisons closes.

Dès le lendemain, l'Inspecteur primaire venait installer le jeune remplaçant de Freinet pendant qu'un groupe de pères et mères de famille « pour » se rendaient à nouveau à Nice en audience auprès de l'Inspecteur d'Académie. Deux élèves sont candidats aux bourses, 2^e série qui ont lieu dans 15 jours ; un élève est candidat aux bourses 1^{re} série, 4 sont candidats au certificat d'études. Les parents venaient demander à l'Inspecteur d'Académie que le remplaçant de Freinet ne puisse pas être circonvenu par les adversaires, qu'il travaille en plein accord avec Freinet, que celui-ci surveille directement la préparation des élèves qu'il devait mener aux examens. A défaut de quoi, ils prendraient à leur tour des mesures énergiques.

Après de longues et parfois délicates négociations, les parents obtenaient entière satisfaction.

Dès lors, la présence même du piquet de gendarmerie qui, depuis trois jours et trois nuits, patrouille aux abords de l'école, devenait superflue. La rentrée s'est effectuée sans incident : 21 présents sur 28 élèves — six élèves de plus qu'en période de grève ! — plusieurs manifestants ayant jugé bon de ne pas envoyer leurs enfants à l'école — comme par le passé d'ailleurs — ce qui donne une nouvelle preuve de la sincérité des soi-disant réclamations de parents.

Trêve, disions-nous. Il ne s'agit pas d'autre chose, et on le sent bien dans

le village où des menaces de mort continuent à être proférées. De nouveaux témoignages sont chaque jour recueillis et, mercredi matin, une heure avant la rentrée, deux partisans de Freinet ont été menacés, par Asquier, qui n'a pas d'enfants, et qui, devant la porte, fourbissait ostensiblement deux revolvers en disant :

— On voulait faire de nous des saucissons, mais nous allons ce matin en faire des boudins !

La population, clique du Maire mise à part, est écœurée. Et allez parler de St-Paul dans les environs : vous verrez ce qu'on vous en dira.

C'EST LE FASCISME !

Les événements de St-Paul sont caractéristiques de l'action fasciste qu'il faut tuer dans l'œuf si on ne veut pas encoirager tous les émules français de Mussolini et de Hitler : abrogation pratique de toute légalité, tous appels des victimes à la justice, à l'autorité préfectorale, aux Ministères restant sans réponse et sans effet — nécessité pour les adversaires de s'armer et de préparer la lutte violente, et, hélas ! sanglante.

Les fascistes ?

Le royaliste n'ose pas affirmer ses convictions politiques qu'il sait sans influence sur la masse ; le Maire sait son prestige annihilé ; le curé lui-même, déconsidéré, doit chercher de nouvelles voies. En attaquant Freinet de la façon la plus souterraine et la plus perfide, en sortant nettement de son rôle habituel pour s'acharner

contre un homme qui le dépasse de cent coudées, le curé de St-Paul, soutenu et conseillé sans doute par l'Évêché, s'est fait haïr par toute la population saine de St-Paul. Les partisans de Freinet ne vont plus à la messe, prennent le curé à partie en toutes occasions, n'envoient plus leurs enfants au catéchisme, et le soir de la manifestation, une mère de famille naguère catholique très pratiquante criait :

— Je jure que ni mon mari, ni mes enfants, ni moi ne mettrons plus les pieds à l'église tant qu'il y aura ce salaud de curé.

Les gardiens ordinaires de l'ordre bourgeois voient donc s'en aller leur pouvoir sur la masse paysanne du village. Alors, par ce qui leur reste d'influence économique et politique, ils préparent et mobilisent une troupe de partisans prêts à tout faire : les propriétaires menacent leurs fermiers, les entrepreneurs renvoient leurs ouvriers, les services de la Mairie, et les ressources de la caisse sont fermés aux amis de Freinet. On ne craint pas de faire boire pendant tout le jour qui précède la manifestation ceux qu'il faut chauffer à blanc pour qu'ils ne s'avisent pas, devant la besogne qu'on leur demande, de se mettre à côté de leurs frères contre leurs maîtres.

On vit alors les autorités elle-mêmes chargées du respect de l'ordre et des lois — maire, adjoint, gendarmes — organiser avec l'appui des pouvoirs publics les manifestations contre l'école, les menaces directes contre la moitié de l'effectif scolaire qui, confor-

mément à la loi voulait continuer à bénéficier de l'instruction d'un maître estimé.

.....

Il n'y a plus à discuter. Seul un rapport de forces entre en jeu.

Ou bien le Préfet fasciste, qui a permis et favorisé de tels procédés et de semblables manifestations contre l'école est déplacé et remplacé par un gardien de l'ordre qui fera respecter la loi à St-Paul — ou bien la lutte continuera, s'envenimant chaque jour jusqu'au triomphe brutal et sanglant de l'un des partis.

Voilà, hélas ! le problème tel qu'il se pose aujourd'hui.

.....

Sans jamais répondre à aucune provocation, par une action sage et mesurée, Freinet s'est attiré à Saint-Paul la sympathie de tous ceux que n'aveugle pas la haine et le parti-pris. Ses partisans se serrent autour de lui, le défendent et se défendent.

On les dit communistes ! Quelques-uns d'entre eux, la plupart d'entre eux, auraient repoussé naguère cette appellation comme une injure. Ils se disent maintenant que si les communistes sont ceux qui se dressent pour le maintien de l'honneur, de la loyauté, de la raison contre tous ceux qui voudraient aplatiser les travailleurs à leurs pieds pour continuer à les exploiter et les berner, eh bien ! alors, ils sont communistes et ils s'en glorifient.

.....

Quant à Freinet, il a fait le maximum pour la défense d'un idéal. Il

reste sur la brèche, continuant sa tâche et prêt à se défendre et à attaquer s'il le faut. Mais il ne provoquera pas.

Il dit et nous l'approuvons : sa tâche est terminée. Nous lui demandons seulement de tenir. A nous, à toutes les organisations antifascistes d'aviser à tous moyens pour donner à cette affaire les conclusions qui s'imposent.

LE SYNDICAT DE L'ENSEIGNEMENT DES ALPES-MARITIMES.

Enseignement de la Botanique. — Le matériel global nécessaire par les herbiers, préparés par Buasso, La Bollène-Vésubie (A.-M.) : herbiers généraux, pl. médicinales, plantes alpines, essences forestières, flore des prairies, des montagnes.

Livrables en octobre. — Ne pouvant préparer que 50 herbiers par an, passer commande d'ores et déjà.

Prix réduits au strict minimum, et 60 p. cent meilleur marché que dans le commerce.

SOUSCRIVEZ A L'ÉDITION EN 9 mm. 5 DE NOTRE FILM « PRIX ET PROFITS ». — Le prix initial de 700 francs sera diminué, au moins de moitié, si le nombre de souscriptions atteint la centaine. Intéressez à cette souscription les organisations ouvrières et coopératives, les œuvres post-scolaires et les filiales auxquelles vous adhérez. N'attendez pas pour souscrire que l'édition soit commandée, car nous ne ferons qu'un tirage strictement limité aux exemplaires sous-crits.

N'OUBLIEZ PAS LE CONCOURS DE SCENARIO. Et rectifiez les coquilles contenues à ce sujet dans le numéro d'octobre.

Censure !

Un oubli involontaire nous a fait retarder jusqu'à ce jour la publication du document officiel que nous avons reçu le 6 février dernier. Des étrangers nous demandent parfois ce qu'est, effectivement, cette censure : peine certes légère puisque sans aucune sanction pratique, elle a été cependant un gage donné à la réaction, qui n'a pas manqué de s'en servir d'ailleurs pour réclamer les mesures ultérieures qu'on n'a pas, à ce jour, osé prendre.

Nous rappelons que cette peine a été infligée comme sanction de trois textes montés en scandale par mes diffamateurs et cela sans qu'on m'ait inspecté et sans qu'on ait replacé ces textes dans leur milieu normal de la classe et de l'œuvre générale en reprise.

Ajoutons que c'est le ministre lui-même sans doute pour des nécessités d'équilibre politique, qui, après avoir brutalement déplacé et rétrogradé l'inspecteur d'académie, a demandé la censure et refusé d'examiner tout recours.

ARRETE

Le Conseil Départemental,

Après avoir entendu le rapport écrit du Directeur de l'École Normale sur les faits reprochés à M. Freinet, instituteur public à St-Paul ;

Considérant que l'initiative et la liberté laissées à l'instituteur doivent se concilier avec la nécessité d'éviter les déviations fâcheuses des méthodes telles qu'elles sont définies par les règlements et les instructions en vigueur.

Considérant que M. Freinet a accueilli, laissé écrire et imprimer des textes de réactions libres qu'il aurait dû écarter pour les soustraire à l'attention des élèves ;

Constatant en outre que, par la publicité qui leur a été donnée, ces textes ont provoqué une émotion préjudiciable à l'école ;

Pour ces motifs et après avoir délibéré, est d'avis qu'il y a lieu d'appliquer à M. Freinet la peine de la censure ».

Un conseiller général, membre du Conseil départemental, vieux défenseur de l'école accusé par nous d'avoir failli à son renom et à son passé, nous écrivait quelques jours après :

« Votre personnalité n'a pas été mise en cause le 28 janvier et c'est sur l'assurance que la censure n'était qu'un simple avertissement qu'elle a été votée ».

Si nous ajoutons que le Directeur de l'École Normale qui, en conclusion de son rapport, a demandé la censure, est l'homme qui quinze jours auparavant frémissait d'une sainte indignation à l'idée qu'on me poursuivrait pour des péciadilles où il n'y avait pas même de quoi fouetter un chat, qui parlait de se rendre à Paris lui-même pour rétablir la vérité devant le Ministre, on aura une idée de la pression politique qui a eu raison, hélas ! de l'honnêteté, de la conscience, de la traditionnelle droiture de ceux qui n'auraient pas dû faillir.

Cette décision n'atteint heureusement en rien notre technique qui sort intacte de la lutte et trouvera toujours auprès des éducateurs une plus grande sympathie.

C. F.

A LA CHAMBRE !

Nous donnons ci-dessous le compte-rendu in-extenso de l'interpellation Taittinger et de la réponse du Ministre :

M. TAITTINGER. — M. Freinet est dans une situation particulière. C'est cet instituteur de Saint-Paul de Vence, au sujet duquel un certain nombre de campagnes ont été entreprises pour cause de salubrité publique, comme celle de l'« Illustration » et du vaillant journal « L'Eclair de Nice ».

M. Freinet fait du bolchevisme en action. Estimant que les pères ne sont pas mûrs encore pour pouvoir s'adapter à ses idées, il pense que l'on pourrait y préparer l'enfance. Considérant les écoliers qu'on lui confie comme de véritables cobayes, il fait sur eux certaines expériences.

Ces expériences ont soulevé l'opinion unanime, non seulement des pères de famille, mais également du maire de Saint-Paul et, finalement, des autorités académiques.

M. Freinet a été, le 28 janvier 1933, censuré, après une enquête faite par ses pairs, auxquels il a pu fournir des explications. A l'heure actuelle, M. Freinet est toujours à son poste, il continue sa besogne, il continue à faire du bolchevisme, mettant ses élèves en rapport avec de jeunes Russes appartenant à des organisations bolcheviques, pour compléter leur éducation. L'Inspection académique, pendant longtemps, a ignoré cet état de choses ; elle couvrirait même de fleurs cet instituteur qui met la psychanalyse au service du communisme le plus ardent.

C'est un scandale qui ne peut se prolonger plus longtemps. Les manifestations se multiplient dans le département des Alpes-Maritimes. Elles sont, en grande partie, provoquées par ce fait qu'aucune sanction efficace n'a été prise contre cet agitateur.

Il y a là-bas des gens qui nous observent. Ces faits se passent à deux pas de l'Italie, à deux pas de la surexcitation fasciste, du bouillonnement que vous connaissez. Cette propagande fait le plus grand mal à notre pays. Elle semble permettre de penser que la décomposition chez nous serait en effet telle qu'on veut la dépendre dans certains organes étrangers. Il semble, au dire de certains, que nous soyons mûrs pour porter sur nos épaules les chaînes de la servitude. Ce n'est pas vrai.

Je ne voudrais pas qu'on portât sur notre corps enseignant des jugements erronés. Je suis ancien élève de l'Université. J'ai fait toutes mes études dans des établissements de l'Etat. J'y ai eu des professeurs admirables, dont beaucoup, pendant la guerre, ont fait magnifiquement leur devoir.

Je ne voudrais pas que, pour quelques brebis galeuses, le corps enseignant tout entier fut discrédité. — (Applaudissements au centre et à droite).

Vous avez, monsieur le Ministre de l'Éducation nationale, le moyen de vérifier ces faits et de vous renseigner par des enquêtes. Si tous les faits qui sont relatés sont, comme j'ai tout lieu de le croire, entièrement exacts, il vous appartient de prendre des sanctions.

Vous êtes le chef de l'Université, vous devez en être le défenseur. Laisser continuer de pareils errements, ce serait jeter sur elle un opprobre immérité. Je suis persuadé que, mieux informé et considérant les nécessités de la situation, répondant à l'appel angoissé de tous ceux que la bochevisation de l'enseignement révolte, vous saurez faire votre devoir. — (Applaudissements au centre et à droite).

M. LE MINISTRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE. — Vous avez parlé, Monsieur Taittinger, des incidents qui se sont produits dans le département des Alpes-Maritimes et vous avez dressé la liste, incomplète d'ailleurs, des incidents qui ont nécessité de la part du ministre de l'Éducation nationale intervention ou décision.

Je voudrais bien vous suivre sur ce terrain.

Voilà deux exemples, deux faits-divers de la vie administrative : le fait-divers Alessandri, professeur de l'enseignement secondaire ; le fait-divers Freinet.

Vous allez tout de suite saisir la différence.

M. Freinet, instituteur à St-Paul-de-Vence, loué, exalté par un certain nombre de pédagogues étrangers, félicité, encouragé par — on peut bien le dire — des publicistes éminents, grisé, enivré par quelques lignes de louanges parues aux colonnes du journal « Le Temps », a fait dans cette école, non pas du communisme, mais du freudisme.

On l'a ignoré ; plus exactement ses chefs n'ont pas eu l'air de le savoir, ses chefs ne l'ont pas su, tandis que le savaient d'autres en France et hors de France, qui le félicitaient pour ces mêmes faits.

Freinet a été l'objet d'une enquête administrative. Au cours de cette enquête, il a excipé de ce fait qu'il n'avait pas été inspecté pendant trois années consécutives. La curiosité de ses chefs s'arrêtait aux frontières de cette commune, qui apparaissait, dans la littérature pédagogique, comme une véritable capitale de la nouveauté et de l'audace.

Enfin, il n'a pas été inspecté, ce qui, messieurs, enlevait, si je puis dire, une grosse part de sa responsabilité à ce maître.

M. André JOIN-LAMBERT. — Et la reportait sur d'autres.

M. LE MINISTRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE. — Sur qui ?

Plusieurs membres à droite. — Sur ceux qui ne l'inspectaient pas.

M. LE MINISTRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE. Aussi bien, son inspecteur d'académie a-t-il quitté Nice.

M. Freinet a donc été poursuivi dans des

conditions réglementaires, déféré devant le Conseil départemental. Il a été censuré pour des faits que motivait sa méthode, sa méthode particulière.

A cette question d'ordre interne, se sont ajoutés des conflits d'ordre externe et communautaire.

M. Freinet et le maire de sa commune sont en procès. Le procès va être porté devant la cour d'assises des Alpes-Maritimes. Ce sera un procès en diffamation. Mais, sans même attendre que le procès ait pris fin, que la décision ait été rendue, il est procédé à une enquête administrative sur les faits d'ordre pédagogique.

Les autres faits, je n'ai pas à en connaître.

C'est pourquoi, tout en regrettant que se situent dans un département frontière certaines jactances, certaines fausses coquette-ries de paroles de la part de professeurs ou instituteurs, qui sont en même temps citoyens, tout en regrettant que M. Freinet soit instituteur à Saint-Paul-de-Vence et M. Alessandri orateur à Menton, il y a une jurisprudence républicaine qui veut que le maître ait le droit d'être citoyen et d'exercer ses prérogatives de citoyen. — (Applaudissements à gauche et à l'extrême gauche).

Le lendemain, à la Chambre, à une demande précise de M. Camille Planche, le Ministre de l'Éducation Nationale a répondu : « Je vous promets que je ne céderai à aucun chantage ».

L'affaire semblerait donc arriver à son dénouement naturel si la réaction voulait bien s'avouer vaincue. Nous devons rester toujours vigilants, plus que jamais.

C. F.

Une lettre parmi tant d'autres, hélas !

Cher camarade,

« Depuis mon séjour dans la France méridionale, au printemps 1928, vous aviez la bonté de m'envoyer votre revue : « L'Imprimerie à l'École », ainsi que les Extraits de la Gerbe et *Enfantes*, que je lisais avec d'autant plus d'intérêt, que j'avais pu assister à vos leçons et à l'application de l'imprimerie à l'école par vos petits élèves dans votre classe.

Avec beaucoup de regrets, il me faut vous demander maintenant, de ne plus m'envoyer ces publications. Nous vivons maintenant en Allemagne dans l'ère de la révolution nationale. Or, on me suspecte de conspirer avec l'étranger contre le nouveau régime. A l'occasion d'une perquisition dans mon logement, la police a confisqué les *Imprimerie à l'École* et les *Gerbes*.

Les Amis de " l'ECOLE NOUVELLE "

réalisent à Lille une grande journée de propagande en faveur de l'imprimerie à l'École

Leur assemblée générale se tient sous la présidence d'honneur de Freinet.

Le matin...

Nos amis de la région du Nord ont pleinement réussi la journée de propagande qu'ils ont organisée en faveur de nos méthodes, le dimanche 2 avril 1933 à la Faculté des Lettres de Lille.

L'exposition

De 9 h. du matin à 7 heures du soir, ce fut un incessant défilé dans le grand amphithéâtre des cours publics. En toute sincérité, nos camarades imprimeurs de la région lilloise n'avaient pas espéré une telle affluence, due pensent-ils, à l'affaire Freinet et au désir de documentation, affluence de collègues, de docteurs, de professeurs, de personnalités politiques, de parents d'élèves, d'administrateurs, de curieux tous étonnés de telles réalisations et s'en retournant convaincus de la beauté de nos efforts.

Le centre de la salle était réservé aux démonstrations ; sur 9 tables, 9 presses d'écoles du Nord portant la composition de la veille étaient, pour le maniement, à la disposition des visiteurs qui ne se firent pas faute de tirer des épreuves. 4 fillettes de l'école de filles de Steenwerk, quatre garçons de Roubaix (rue Ternaux), trois tout-petits de Roubaix (rue du Collège) rédigèrent, montèrent et imprimèrent des textes librement composés et durent répondre aux abondantes questions posées par les visiteurs ; ces enfants, racontant leur joie, leur vie en classe, leur affection pour nos collègues furent pour une large part dans le succès de cette journée.

Des tables de cours alignées en un immense fer à cheval portaient des journaux, revues, *Gerbes*, *Enfantines*. Livres de vie, cahiers, réalisations diverses et les murs (nos camarades

tirèrent partie de tout) furent tapissés de photos d'élèves au travail, de tableaux synthétiques documentant sur la méthode globale par l'imprimerie, sur le travail scolaire basé sur la spontanéité d'enfants. Des dessins aux coloris vifs illustraient des textes. Et ce qui frappait, c'était la sincérité de cette exposition qui contrastait avec le fameux bluff de l'exposition du Cinquantenaire.

La conférence de Roger

A 11 heures, dans la salle de géographie, Roger entretient de nos réalisations un public nombreux et attentif ; bien des personnes ne trouvèrent à l'exposition, interroger les élèves et leurs instituteurs. Après avoir expliqué le fonctionnement d'une école, celui des échanges, la façon dont les diverses branches d'enseignement sont vues, la façon dont nos élèves se documentent et travaillent librement, Roger exposa la haute valeur éducative de notre technique, base extraordinairement puissante de la véritable école nouvelle. Il s'attacha surtout à développer deux idées : 1° *L'acceptation des guerres* a pour cause l'acceptation de l'information imprimée : notre technique est la seule qui habitue l'enfant, l'homme de demain, à savoir ce que vaut, exactement, l'imprimerie ; le *journal n'est plus tabou*, c'est un ensemble de compositions, pas forcément vraies, et dont les nombreuses erreurs sont dues à la mauvaise documentation aussi bien qu'à l'obligation de mentir ; 2° *L'acceptation des dictatures*, le besoin d'une dictature a ses racines dans cette école traditionnelle qui habitue l'enfant à n'agir que sous ses ordres, à n'accomplir que des travaux tracés à l'avance, à accepter sans discuter les ordres du monarque absolu qu'est l'instituteur. Au titre de « *maîtres de la jeunesse* » que tous les vrais éducateurs doivent haïr, ayons l'ambition d'être, selon la formule de Goethe les « *libérateurs de la jeunesse* ». C'est cela que nous permettent les innovations de Freinet, dont Roger fait applaudir les idées géniales.

René Hubert, doyen de la Faculté des Lettres tient à dire sa joie d'avoir

pu étudier attentivement notre exposition. « Je connaissais la passion avec laquelle vous travaillez, le sérieux avec lequel vous étudiez les diverses méthodes ; je viens de voir des faits, j'ai causé avec vos enfants, je les ai interrogés, j'ai admiré vos travaux et je me félicite d'avoir accordé aux « Amis de l'École nouvelle » la collaboration étroite de l'Institut pédagogique de la Faculté des Lettres ».

Il approuve totalement les conclusions de Roger, dont il a suivi avec intérêt la causerie, il va plus loin que notre camarade. Ce qui l'inquiète, c'est plus que la facilité avec laquelle la masse accepte la guerre, c'est plus que la facilité avec laquelle la masse accepte la dictature ; c'est la facilité avec laquelle la masse, LA FOULE ACCEPTE N'IMPORTE QUOI, AFFIRMÉ PAR N'IMPORTE QUI. Il dit sa crainte des catastrophes irrémédiables et adjure les auditeurs de se joindre à nos camarades pour que tous nous fassions notre devoir devant la nécessité urgente où nous sommes de devenir vraiment des éducateurs, des libérateurs de la jeunesse.

La matinée est terminée, l'enthousiasme est grand chez nos camarades imprimeurs de la région du Nord dont ce qu'ils ont appelé « une contre attaque nécessaire » n'a rencontré que de chaudes sympathies. Notons encore que de nombreux inspecteurs primaires ont passé la matinée dans l'amphithéâtre, et que le docteur Porez, médecin-inspecteur des écoles de plein air de Lille, a déclaré : « Voilà ce que je voudrais trouver dans nos établissements. »

L'après-midi...

A deux heures, les « Amis de l'École nouvelle » tiennent leur assemblée générale. Hulin, secrétaire du groupe, met aux voix la proposition — acceptée par le comité — de placer cette réunion sous la présidence d'honneur de Freinet. Cette proposition est acceptée à l'unanimité. Cette approbation de la position énergique prise par le Secrétariat du Nord des « Amis de l'École nouvelle » dans l'affaire Freinet a été particulièrement réconfortante pour nos camarades du Nord, impatientes

— comme l'avait été Mawet à l'assemblée générale du groupe belge — de connaître les réactions d'un groupe largement ouvert, comprenant des instituteurs de toute idéologie et dont la formule rappelée dans chaque numéro de la revue *L'École nouvelle* est :

« Le groupe est en dehors des groupements politiques, religieux et philosophiques, sans, cependant, les ignorer. Le bureau précise que chacun des membres doit affirmer courageusement son idéal, y conformer sa vie et désirer que les autres fassent de même, quoi qu'ils pensent... »

« En conséquence, « *L'École Nouvelle* a l'ambition d'être le groupe d'études psychologiques et pédagogiques le plus libre de France, le plus sympathique à toutes les recherches qui tendent à mieux comprendre l'enfant ».

De même, l'élection à l'unanimité, par correspondance, de Roger au Comité, prend tout son sens lorsqu'on sait que les articles publiés par *L'École nouvelle* sur notre affaire portent sa signature. Ceux qui auraient blâmé l'intervention du groupe avaient ici l'occasion de le manifester en le rayant de la liste des candidats. Nul ne l'a fait.

Hulin peut donc dire, au cours du rapport moral toute sa joie d'avoir pu constater avec quelle énergie le groupe tout entier entend défendre la liberté partout où elle est menacée, avec quelle unanimité, l'union la plus étroite s'est faite pour clamer l'admiration de tous les honnêtes gens devant l'œuvre de Freinet, qu'il ne faut plus défendre, mais faire connaître et développer : les chiens aboient, la caravane passe.

Mortreux donne ensuite lecture du compte-rendu financier.

La conférence Wallon

M. Châtelet, recteur de l'Académie de Lille qui a tenu à présider effectivement la réunion présente M. Wallon. La présence du Recteur prend toute sa signification lorsque l'on sait que le Comité des « Amis de l'École nouvelle » lui a fait connaître en l'invitant dans quelle atmosphère se déroulerait cette journée et l'a informée que Freinet en serait le président d'honneur.

Le recteur Châtelet, retenu à Paris, a tenu à venir, entre deux trains, présider réellement la réunion. Cela nous change de la pusillanimité des administrateurs qui abandonnèrent Freinet à la première alerte.

Le docteur Wallon, professeur en Sorbonne, avait choisi comme sujet : « La culture et le métier ». Cette conférence fut un exposé magistral, volontairement expurgé de toute considération d'ordre sentimental; l'homme de science parlait, non le partisan. Ce fut une démonstration sagement conduite, sans point faible et convaincante.

Après une longue étude sur les diverses acceptations du mot « culture » sur les diverses conceptions que les sociétés d'autrefois et d'aujourd'hui en ont eu, le docteur Wallon montra que la culture devait avoir à sa base, le travail manuel, le métier. Il examina de ce point de vue deux expériences : l'expérience Freinet en France, l'expérience russe dans le monde. Il dit ainsi son admiration pour l'Imprimerie à l'école et expliqua comment il était impossible qu'une telle innovation, grosse de tant d'espérances, ne suscite pas les haines de tous ceux qui s'opposent à l'émancipation de l'individu, à l'instauration d'une époque nouvelle où le travail ne sera plus une corvée imposée mais la satisfaction d'un besoin intérieur, travail dont les fruits seront les résultats de l'œuvre de tous et profiteront à tous. De cette conception Wallon montra comment elle était liée avec la lutte à conduire contre les guerres.

Plus longuement encore, Wallon — dans un silence absolu — montra la valeur de l'expérience russe. Là le travail de l'homme à l'usine, à la ferme, est à la base de l'éducation. Là, l'activité remplace la passivité des enfants. L'étude systématique des sciences est liée très étroitement à leurs applications pratiques. La valeur éducative des diverses activités humaines, la valeur éducative de l'effort de l'enfant non comprimé est hautement reconnue par les dirigeants de l'U.R.S.S. et l'initiateur en U.R.S.S. est plutôt un orienteur qu'un maître. A Nice, Wallon avait invité ceux de ses auditeurs,

prévenus contre la Russie, à faire leur « nuit du 4 août », dès qu'en conscience, ils reconnaîtraient combien une éducation basée sur l'effort joyeux pour le travail constructif était supérieure à notre système qui n'a conduit qu'aux catastrophes de plus en plus terribles et dont la dernière serait irrémédiable. A Lille, cet appel n'avait plus sa raison d'être. Chez tous, la conviction était faite: l'Union Soviétique est non seulement en tête des nations qui veulent réaliser l'éducation nouvelle, elle est le seul pays qui ait eu le courage de tout baser sur le travail et de ne pas couper intellectuels et ouvriers. *Qu'on aime ou qu'on n'aime pas le communisme, il faut saluer bien bas l'expérience russe, la seule dont le succès sauverait l'humanité.*

A 19 heures, la « Journée de l'Imprimerie à l'École » était close. Son succès avait dépassé les prévisions les plus optimistes.

Les imprimeurs du Nord.

Arrière les Canons !

(A. BRIAND)

Nous avons sorti l'an dernier, en mai, notre fascicule spécial, Chômage, qui avait eu un grand succès.

Nous donnons cette année un fascicule spécial : Arrière les canons ! que nous demandons à nos camarades de répandre avec le même soin.

Les textes soigneusement choisis par notre ami Gauthier, sont plus d'actualité que jamais au moment où le monde frémit à nouveau sous la menace d'une conflagration redoutable. Faisons entendre la voix simple et naturelle — et souvent émouvante — des enfants, la chair à canon de demain.

Le numéro sortira pour le premier mai.

Passez des commandes importantes supplémentaires sur lesquelles il vous sera fait une remise de 20 p. cent.

A CEDER « EDUCA » 504 vues géographiques France ; Stéréoscope-projecteur avec rhéostat, lampe de rechange, état neuf. Appareil complet : 600 francs. — Ecrire : Gaillard, à Fréteval (Loir-et-Cher).

L'IMPRIMERIE À L'ÉCOLE
SAINT-PAUL (SAINT-DENIS)

NOS FICHIERS

Fichiers Scolaires et Bibliothèque de Travail

Les événements graves de ces derniers mois nous ont mis dans l'obligation de tout faire pour la défense de l'œuvre menacée et de retarder anormalement un certain nombre d'éditions.

Maintenant que l'orage semble définitivement écarté, nous travaillons activement à rattraper le temps perdu.

Nous préparons les fiches de la chronologie mobile d'Histoire de France, qui seront prêtes courant mai, la fin de l'Histoire du Livre est éditée, la réédition des 50 premières fiches sur carton va être chose faite. Un certain nombre d'autres fiches sont en préparation.

Nous pensons liquider avant juillet la première série de 500 fiches, selon des modalités que nous ferons connaître, et nous étudierons alors les nouvelles séries à paraître, selon des formules nouvelles que l'expérience passée nous permet maintenant de préciser.

Nous allons éditer sur fiches également et sur grande feuille, un tableau général de température préparé par notre ami Charra (Hte-Loire) qui rendra de grands services pour les correspondances interscolaires. Nous donnerons des explications complémentaires dans un prochain numéro.

Notre prochain fascicule de la Bibliothèque de Travail, sera à la demande de plusieurs camarades, la *Chronologie d'Histoire* en livret. Nous donnerons ensuite les *Anciennes Mesures*, préparées par Guillard et Molmeret.

Enfin nous allons sortir incessamment un livre de A. Ferrière sur le naturisme. Nos camarades trouveront toutes indications utiles dans le prochain numéro.

Mais nous ne laissons nullement tomber nos autres entreprises amorcées l'an dernier et notamment :

- Le dictionnaire d'enfants ;
- Le fichier de calcul.

En attendant des notes plus précises sur le sens définitif de ces réalisations, nous demandons aux camarades de nous envoyer sans tarder leurs réflexions, leurs essais et réalisations. Cette discussion préliminaire est indispensable quand il s'agit d'entreprises aussi nouvelles et originales.

Plus de Manuels

La lecture du rapport de votre Inspecteur pédagogique et sa réfutation par vous, m'a rappelé un petit trait de ma vie d'instituteur dans une école

Passant le certificat d'aptitude pédagogique, avec une classe de lecture prévue, je fus dans une indécision cruelle : mon directeur avec lequel je ne voulais pas me brouiller, *vendait des livres de lecture faits par lui !* Mais l'Inspecteur primaire avec lequel j'avais aussi à compter, *vendait des livres de lecture faits par lui !* L'un avait telle « méthode » (si l'on peut dire, en parlant de cette pédagogie vieillotte !), l'autre avait telle autre « méthode ». Je devais choisir entre les deux *mercantis* : Je restai fidèle au directeur, mais je faillis échouer au C.A.P., car l'Inspecteur primaire critiqua ma méthode (celle du directeur). Je ne répondis pas un mot à ses questions et objections, malgré les exhortations pressantes du directeur. Mais je ne cessai de penser : « Brigadier, vous avez raison ! ». Je faillis bel et bien échouer. Il s'en fallut de peu !

Un peu plus tard, ayant eu la témérité d'ouvrir une discussion avec un Inspecteur général, celui-ci la termina immédiatement par cet argument irrésistible : « Qui est le chef ici ? ». Il ajouta : « Assez ! » sur un ton menaçant. Suave !

N'est-ce pas pitoyable que nous en soyons encore à un pareil régime, *trop souvent ?*



Pédagogie Coopérative

Encore un rapport modèle

Nos recherches d'éducation nouvelle, les sacrifices même que nous consentons pour faire avancer la cause de la libération de l'enfance, ne nous empêchent point de travailler toujours, avec conscience, dans le cadre des programmes et des règlements scolaires.

Nous ne demandons jamais à être jugés selon une norme spéciale, mais nous devons à notre dignité de fonctionnaires et d'éducateurs d'exiger que nos inspecteurs apportent dans leurs appréciations un esprit de justice et de dignité aussi.

On n'ose pas s'attaquer de front à l'imprimerie à l'École qui fait des progrès surprenants en France et à l'étranger. On essaie de nous prendre par des inspections d'une partialité révoltante, de prouver que les éducateurs qui travaillent selon notre technique ne sont pas de bons maîtres.

Nous ne nous laisserons pas grignoter et nous dénoncerons toujours avec vigueur des procédés qui n'honorent ni la pédagogie ni l'université.

INSPECTION DU 3 FEVRIER 1933

M. X...

Instituteur titulaire chargé de la classe, Cours Moyen première Année, division à l'école des garçons :

1. M. X... est un maître très digne, très droit, très sympathique, qui a des idées pédagogiques et des procédés personnels auxquels il est foncièrement attaché.

2. Il semble que son enseignement se libère un peu du métier de typographe ; l'emploi du temps réglementaire qui équilibre les disciplines paraît mieux suivi.

3. M. X... qui s'est affranchi du journal de classe, ne paraît pas pressé d'en reprendre l'habitude utile. L'ordonnance et la substance de ses leçons s'en ressentent.

4. On conseille de nouveau à M. X... une vigilance plus précise envers les travaux dont la tenue laisse toujours à désirer. L'ordre, le soin, l'application sont des vertus primaires parce que primordiales, notre collaborateur devra les enseigner par l'exemple, le précepte, l'exhortation.

5. Morale. Pas de leçon : une copie d'une phrase à sens moral, cueillie au vol et imprécise. Un instant d'attention eût suggéré les termes qu'il fallait y introduire pour la rendre claire, instructive, suggestive.

6. Grammaire. Exercice mécanique sur les pronoms qui se limite à une analyse abstraite, mais qui ne touche pas l'intelligence des mots, le sens réel des définitions.

On aimerait que l'éveil pédagogique de M. X... fut à la mesure de ses qualités de cœur

L'INSPECTEUR PRIMAIRE.

OBSERVATIONS ECRITES JOINTES AU RAPPORT D'INSPECTION DU 3-2-33

Je me permets d'appeler votre attention sur le rapport de M. Y..., inspecteur primaire, en date du 3 février 1933. Pour la seconde fois, ce rapport introduit dans mon dossier des appréciations tendancieusement inexactes, mettant en cause ma conscience professionnelle, ce que je ne puis laisser passer sans protester énergiquement.

Et d'abord, il faut restituer « l'atmosphère » de cette inspection. J'arrivais à l'école, ce matin du 3 février, avec l'intention de solliciter de mon directeur l'autorisation de m'absenter jusqu'à midi : mon père, un vieillard de 72 ans, venait d'arriver à Paris et je devais l'accompagner à l'hôpital Villemin chez M. le Professeur Jansion. Je trouvai dans le bureau du directeur Monsieur l'Inspecteur primaire. Je lui soumis ma requête et il me répondit : « Je vais vous inspecter le premier et vous pourrez partir après ». Je n'insiste pas sur les « qualités de cœur » que dénote une telle décision, mais vous pouvez imaginer comme, ayant fait asseoir mon père sous le préau en lui disant de m'attendre, j'étais dans de bonnes dispositions pour être inspecté...

Mon enseignement n'ayant jamais compris le « métier de typographe », n'a pas à s'en délivrer. J'ai simplement dit à Monsieur l'Inspecteur que devant parler après la leçon, je ne mettrais pas en train l'imprimerie comme les autres jours, bien que cela me gênât beaucoup pour ma leçon de français. Mais je suis, j'ai toujours suivi l'emploi du temps réglementaire (approuvé par Monsieur l'Inspecteur !) le même, comme l'année dernière, ni mieux ni pis.

Je trouve étrange que Monsieur l'Inspecteur me reproche de m'être « affranchi » du journal de classe.

Dans sa circulaire ministérielle du 14 octobre 1881, M. Jules Ferry disait déjà :

« Sur la demande presque unanime de MM. les Inspecteurs d'Académie, réunis récemment à Paris en conférence, j'ai décidé la suppression du journal de classe.

La tenue de ce journal avait sa raison d'être alors que, pour beaucoup d'instituteurs, la nécessité de préparer consciencieusement leur classe n'était ni clairement démontrée, ni impérieusement sentie. Mais nous n'en sommes plus là aujourd'hui : cette vérité pédagogique qu'il n'est pas de bonne classe sans une bonne préparation est reconnue et proclamée par les maîtres eux-mêmes ; l'habitude de cette préparation journalière des leçons est nerveusement entrée dans les mœurs scolaires.

On semblerait donc manifester à l'égard du corps enseignant une méfiance qu'il ne mérite pas et on lui imposerait sans profit un surcroît fastidieux d'écritures en exigeant plus longtemps la constatation matérielle de ce travail préalable ».

Au reste, à ma dernière inspection, Monsieur l'Inspecteur primaire lui-même, après m'avoir demandé mon Journal de classe, ne l'a non seulement pas signé, mais même pas entr'ouvert... J'étais fondé à croire qu'il le jugeait inutile. Et c'est pourquoi je m'en suis « affranchi »...

Je ne crois pas du tout que la tenue des travaux de mes élèves « laisse toujours à désirer ».

A l'appui de ma protestation, je vous joins les SEPT cahiers terminés le lendemain de l'inspection (pièces jointes N° 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7). Vous voudrez bien tenir compte que, en congé pour maladie, j'ai repris mon service le vendredi 20 janvier. Vous jugerez vous-même si ces cahiers ne correspondent pas au niveau d'un cours moyen première année et si leur tenue laisse tellement à désirer. Les devoirs, quels qu'ils soient, ne sont-ils pas TOUS lus et corrigés par le maître, en présence des élèves eux-mêmes (ce qui est je crois la meilleure correction).

Il y a bien aussi quelques cahiers

comme celui de l'élève A... (Pièce jointe n° 8). Mais j'en suis encore à me demander pourquoi un tel élève a été mis dans ma classe (à cause de son âge sans doute...)

Quant à la leçon de grammaire (révision des pronoms) elle fut faite sur le devoir de la veille, rédaction d'un élève :

UN DRÔLE DE RÊVE

« La nuit dernière, IL ME semblait que j'avais patiné sur la Seine. J'avais fait la traversée de Paris au patinage.

Tous les bateaux que JE voyais, JE LES sautais. Quand JE voyais un pont JE LE sauteis par-dessus les autos. Et JE criais de toutes mes forces ! JE ME disais en MOI-MEME : « Je suis le champion », car j'étais tout seul ».

Je persiste à croire que ce texte permet de toucher « l'intelligence des mots, le sens réel des définitions » tout aussi bien que la phrase choisie par Monsieur l'Inspecteur pour sa leçon modèle :

« Le maître a son bureau et MOI J'ai LE MIEN ».

Il y aurait au surplus beaucoup à dire sur les définitions données par M. l'Inspecteur (et notamment celle du pronom personnel) mais je ne veux pas instituer ici un débat oiseux.

Ces quelques notes ne prétendent pas répondre à tout. Je sais que je ne convaincrain personne. Et monsieur l'Inspecteur Primaire pourra de nouveau m'enlever un demi-point à ma note de mérite — ou un point ! — cela n'a guère d'importance.

Ce qui importe, c'est que je ne laisse pas sans protestation une tentative persévérante de m'attaquer sur le terrain scolaire, alors que jusqu'ici l'on ne m'avait brimé que pour mon activité extra-professionnelle...

Ce qui importe, c'est de marquer l'étrange revirement de M. l'Inspecteur Primaire qui me qualifiait (le 10-2-31) « un maître cultivé, très appliqué, dans une classe qu'il a su s'attacher » et qui, depuis — sous quelles influences ? — trouve médiocre et insuffisant tout ce que je fais, et en particu-

lier, ce qu'il qualifiait lui-même « une méthode originale » (le 10-2-31).

Je veux espérer encore que, Monsieur l'Inspecteur primaire étant mis à la retraite l'année prochaine, son successeur reviendra à une plus juste opinion de mon travail et que ses rapports, reprenant la tradition de tous les rapports précédents, qui figurent à mon dossier, reconnaîtront que, quelles que puissent être mes opinions politiques ou philosophiques, j'ai toujours accompli ma tâche professionnelle (même au prix de sacrifices pécuniaires non négligeables) avec conscience et dévouement.

Illustrations en plusieurs Couleurs par un seul tirage

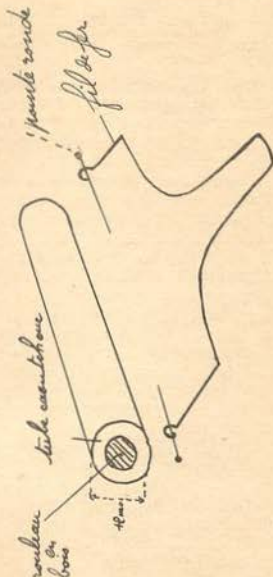
Il ne s'agit pas là d'une « découverte » ou même d'une trouvaille, la seule particularité de nos tirages en couleurs, réside uniquement dans l'emploi de petits rouleaux encrers faits par nous-mêmes. Il faut, bien entendu autant de rouleaux que de teintes. Autre chose: éviter que deux colorations trop rapprochées chevauchent; il est donc nécessaire de prévoir, grâce au dessin fourni par l'élève lui-même la répartition des masses de colorations différentes et faire en sorte de les séparer le plus possible, mais (j'insiste sur ce point), l'emploi de nos tout-petits rouleaux limite grandement les difficultés. Nous avons fabriqué des rouleaux de longueur variant entre 2 et 10 cm., et cette fabrication est des plus simples, la voici :

1° Tube de caoutchouc (le nôtre a 12 mm. de diamètre et 3 mm. d'épaisseur) ; 2° Rouleau en bois (dont le diamètre est légèrement supérieur au diamètre intérieur du tube) ;

3° Pointes rondes servant d'axe (le sabotier du village s'est fait un plaisir de nous les offrir) ;

4° Poignée en fil de fer se terminant par deux petites boucles.

Voici d'ailleurs un croquis simple qui mettra les choses au point.



Encrage. — Autant de plaques à encrer que de rouleaux et de teintes (nous employons pour cet usage des plaques de verres qui ne sont autres que de vieilles plaques photographiques).

S'il y a quatre teintes, par exemple, deux élèves, dont la tâche a été bien déterminée à l'avance, s'en chargeront un rouleau de chaque main. Un troisième encrera le texte en noir et, s'il y a lieu la partie de l'illustration qui doit être en noir également.

En quelques coups de rouleaux dirigés par des « spécialistes » le cliché est encré !...

Vous remarquerez, au cours du tirage qu'il n'est pas nécessaire d'encrer pour chaque imprimé.

Il est certain que nous n'obtiendrons pas la grande netteté d'illustration que doit donner la technique préconisée par le camarade Hulin (voir bulletin de novembre) mais je crois que notre façon de procéder gagne par sa rapidité et sa simplicité.

J. DUVERGER. *Goux (Vienne).*



ÉCOLES MATERNELLES

Avec l'enfant... Pour l'enfant...

Ma chronique m'a valu une intéressante correspondance dont je ferai part à mes lecteurs pour amorcer ici des discussions qui viendront alimenter j'espère, les opinions de toutes les Maternelles, pour le plus grand bien de l'enfant.

Je voudrais auparavant citer quelques réflexions de mes élèves et signaler quelques-unes de leurs attitudes afin de montrer que la liberté favorise l'auto-critique, et l'éducation mutuelle et que, sans « leçons », l'enfant parvient au raisonnement.

— Maurice vient de dessiner un bonhomme à la muraline :

— Qu'est-ce que tu as fait, lui demande Renée ?

— Mon papa !

— Eh ! il n'a point de ventre ton papa !..

Albert, qui depuis une demi-heure travaille avec la gravité d'un sage, satisfait de son ouvrage, m'invite à m'approcher :

— Venez voir, Madame, comme il est drôle mon renard !

Renée éclate de rire. Elle vient de dessiner à l'encre de Chine des chats jouant aux boules :

— Regardez, dit-elle, comme celui-là a bien l'air de pousser la boule !..

Georgette vient me chercher pour me montrer une petite fille « qui a l'air bien pressée » et une autre qui « saute à la corde pour tout de bon », et une autre encore qui « court après son cerceau »...

Janine, ravie de son œuvre me dit :

— Ce chien va mordre la petite fille, on voit qu'elle a peur, elle se sauve.

Il y avait, en effet, dans cette scène, une vie, un mouvement remarquables.

André décoore un vase et se dit tout haut à elle-même : « Cette couleur ne se voit pas bien sur ce fond ! »

Odette prend un compas et, d'elle-même, orne de motifs décoratifs la circonférence qu'elle vient de tracer.

Charlotte me dit un jour :

— Tiens, je ne mettais que deux patates à mes chèvres et elles en ont quatre !

Puis, plus tard, ironique :

— Regardez-donc, Madame, mes chèvres ressemblent à des chiens !..

Une fillette du bonhomme qu'elle venait de peindre, disait :

— Je lui ai fait les doigts trop longs. Huguette parlant des fleurs de sa prairie, achevée depuis plusieurs jours déclare :

— Je n'aurais pas dû mettre toutes les mêmes couleurs ensemble ; dans les prés ce n'est pas comme ça.

Denise ayant fait un paysage, annonce :

— Je vais faire la lune. De quelle couleur ? Jaune...

— Oh non, s'écrie Renée, elle est blanche !

— Ah ! oui, concède la première ; Maintenant je vais faire les hirondelles.

— Mais, rétorque Renée, on ne voit pas les hirondelles quand il y a la lune, puisque c'est la nuit !

— Oui, c'est vrai, reconnaît Denise, alors, je vais faire les étoiles...

Une discussion sur la couleur des étoiles s'en suivit.

Germaine s'écrie :

— Tiens ! tu fais tes pommes rouges, mais elles ne sont pas encore mûres !

— Les miennes sont mûres, répond Albert.

Et Janine, peignant une ronde, déclare :

— Les petites filles n'ont pas les cheveux de cette couleur, mais je les fais quand même comme ça.

Au lendemain du baptême de son petit frère, Albert, réclame de la peinture rose pour faire « la pièce montée » et, il revit si intensément cet épi-

sode de la journée, qu'il vient me demander « de la colle pour coller les dragées sur la pièce montée » qu'il vient de peindre.

Max vient de découper un chien dans du caoutchouc pour un cliché : « J'ai bien rééssé son dos », dit-il.

Des enfants travaillent au modelage. L'un d'eux s'empare de bâtonnets qui se trouvaient à sa portée pour construire une voiture, les bâtonnets suppléants aux essieux et aux brancards. Un autre se saisit d'une boîte cylindrique pour s'en servir d'emporte-pièce pour faire des roues dans la pâte à modeler.

C'est ainsi que d'eux-mêmes, mes élèves ont trouvé une utilisation plus large de la pâte à modeler. Ils ont fabriqué voitures, autos, fanèuses, manèges, etc... prouvant par là leur esprit inventif et leur besoin de se rapprocher de la vie.

Un garçon, un matin, fabriqua une batteuse ; à 11 heures, avant de partir, il me recommanda de veiller à ce qu'on ne lui démolisât pas son ouvrage et, il était si profondément heureux que, voyant mon mari dans l'escalier qui monte à notre appartement, il l'appela pour lui dire sur un ton d'extase :

— On est bien à l'école, M. Darche !

Depuis lors, les enfants ont à leur disposition pour leurs travaux de modelage : des roues, des planchettes, des bâtonnets, des boîtes qui répondent à leur besoin de créer selon la vie.

Il faut aux tout-petits une ample provision de pâte à modeler qui leur permette d'entreprendre un travail par groupe, de longue haleine, et qui permette aussi de conserver les travaux auxquels les enfants tiennent particulièrement sans qu'ils soient privés de cette occupation qu'ils affectionnent tant.

Mes bambins ont entrepris en commun diverses réalisations : trains avec gare., enterrement, ferme, déménagement (chacun avait sa tâche : ustensiles, meubles, camion avec remorque) etc..

Et, la précision de certains détails de leurs travaux prouve bien que l'enfant, de lui-même, sans guide, exerce et affine son sens de l'observation.

Pour le modelage, mes élèves disposent d'une table de 2 m. de long, sur

1 mètre de large recouverte d'une feuille de zinc.

J'ai adopté définitivement cet aménagement après quelques tâtonnements. C'est ce qu'il y a de plus pratique et plus propre, la pâte à modeler n'adhérant pas au zinc.

Paul lit : « Le petit chat qui ne veut pas mourir », il en est au milieu du fascicule ; il s'interrompt brusquement pour me dire :

— Madame, je sais faire les livres, je regarde si les feuilles sont bien comme ça (du geste il m'expliquait qu'il ajustait les feuillets) et puis, poursuit-il, je tords une épingle et je l'enfile, (il voulait parler des agrafes à poser).

Ceci me suggéra l'idée d'acheter une agrafeuse pour la fabrication de carnets et de boîtes (je n'avais jusque-là qu'une perforatrice pour relier les livres de vie).

Un enfant un jour s'empare de la perforatrice qui se trouvait sur mon bureau et, avec joie perfore du papier. Ce fait me suggéra un jeu de calcul qui plaît même aux réfractaires.

Max travaille seul à l'établi. Il a commencé une « armoire ». Je me pose la question : « Mettra-t-il une porte et comment l'agencera-t-il ? Je pensais qu'il y avait là, pour lui, un problème pratiquement insoluble.

Or, quelle ne fut ma stupéfaction lorsque mon bonhomme m'apporta son armoire achevée. La porte était bel et bien posée. Ayant découvert, sur l'établi, un morceau de carton, il l'avait déchiré en deux bandes pour faire les charnières ! cette armoire est pour moi une précieuse relique.

Après l'armoire, il fabriqua le buffet, seul encore à l'établi ; un buffet à deux corps, avec portes, à deux bords ; une merveille d'ingéniosité car, Max avait dû lui-même scier les planches et les adapter à ses propres conceptions, sans l'aide de personne.

Tous ces faits me prouvent combien justes sont ces paroles d'Arthur Petronio :

« Il n'y a pas de cerveau plus actif que celui de l'enfant, et la plupart des méthodes pédagogiques, sous l'apparence de chercher à tirer profit de cette activité en l'éveillant à l'intérêt des choses par un excès d'attention et

une abondance déraisonnable de matières qui n'apporte que la fatigue, n'aboutit, au contraire, qu'au ralentissement des facultés de perception mentale, à l'inhibition des centres sensoriels et à un refoulement affectif...

Vouloir faire toucher du doigt à l'enfant l'apparence même d'une réalité, c'est détraire cette réalité... »

Ainsi donc la liberté assure à l'enfant une puissance d'assimilation qui est la pierre angulaire de toutes les connaissances qu'il aura à acquérir.

(à suivre).

Lina DARCHÉ,

St-Jean de Bournay (Isère).

La Vie de notre Groupe

ADHESIONS NOUVELLES

— Mlle Palmans, institutrice, école primaire N° 7, 255, rue Haute, Bruxelles.

— Roux, directeur du Collège berbère, Azrou (Maroc).

— Mayet, I. à Terjat (Allier).

— Gellon, I. à Yenne (Savoie).

Pour faciliter les services de la Coopérative, nous serions heureux que nos camarades veuillent bien adresser dorénavant la correspondance concernant exclusivement l'administration de la Coopérative, à :

L'Imprimerie à l'École

Saint-Paul (Alpes-Maritimes)

en ne mentionnant le nom de Freinet que pour les correspondances personnelles.

Faire toujours les commandes sur feuilles séparées.

APPAREIL « Educa » avec 504 vues géographiques, à vendre : 450 fr.
— S'adresser Honoré BOURGUIGNON, Instituteur, Saint-Maximin (Var).

Occasion

A VENDRE pour cause retraite, PANOPTIC, état de neuf : 350 francs. Mademoiselle GILLY, école, place Leverrier, Marseille.



« Quand ils se comprendront, »
« les peuples s'uniront. »

Les camarades qui désirent approfondir l'étude de l'Esperanto pourront suivre le COURS PAR CORRESPONDANCE organisé par le

SERVICE PÉDAGOGIQUE ESPERANTISTE

83, Rue de Vaucoeurs - Orléans (Loiret)

Cette organisation donne des adresses de correspondants, de revues et tous renseignements utiles pour l'application mondiale de l'Esperanto.

Pour tout ce qui concerne l'Espéranto et la correspondance interscolaire internationale, s'adresser à :

H. BOURGUIGNON
SAINT-MAXIMIN (Var)

Des faits à l'idée

Autour d'une controverse ou question de supériorité

Il s'agit, en l'occurrence, de cette nouvelle querelle — ou querelle renouvelée — qui oppose à cette heure à la masse de plus en plus imposante des esperantistes, les partisans plus ou moins convaincus, ou plus ou moins sincères, de la langue « internationale » nommée « Occidental ».

Nous le répétons, ce n'est là, en somme, que la réédition, dans les mêmes règles, des assauts de l'Ido contre l'esperanto qui provoquèrent, il y a une dizaine d'années, des polémiques regrettables entre partisans des langues internationales, polémiques qui intéressèrent directement notre fédération Unitaire, et dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elles entravèrent

rent singulièrement le développement de l'idée maîtresse, à savoir la vulgarisation de la langue internationale et sa pénétration rapide dans les milieux prolétariens, directement intéressés à sa diffusion.

A cette heure, c'est l'*Occidental* qui tente une diversion. Notons tout de suite que c'est précisément à l'heure où, forts de l'appui raisonné de certaines de nos camarades, nous étions en train de mettre au point une méthode de travail susceptible de rallier, dans un avenir très rapproché, la grande majorité de nos adhérents à la cause de l'esperanto.

Il existe très certainement deux procédés propres à réduire les inconvenients d'une... offensive que nous persistons à considérer comme tout à fait inopportune. Le premier consiste à accumuler immédiatement contre les assertions du voisin une somme minimum d'arguments-massues de taille à renverser les conditions d'équilibre. Il a son effet dans certains cas. Dans d'autres circonstances, il est inopérant, tout au moins partiellement, n'aboutit qu'à réduire la plaie et laisse par surcroît place à des interprétations nettement défavorables. « Qui veut trop prouver... » Enfin, elle n'est pas dans notre manière !

L'autre procédé, c'est celui que nous avons employé à plusieurs reprises dans cette revue, à propos de questions semblables. Fidèles à nos principes de rigoureuse information tout objective, nous restons persuadé qu'une décision ne peut être saine que si elle est consécutive à une conception également saine de la question.

La méthode du libre arbitre et de la discussion raisonnée s'adapte tout particulièrement au sujet que nous attaquons aujourd'hui. Nous savons pertinemment qu'elle a aussi ses inconvenients. Mais seuls les sceptiques pourraient s'en embarrasser. La suite de l'histoire montrera que nous sommes allés, dans les scrupules de conscience, jusqu'au fond des possibilités. Nous nous adressons aujourd'hui tant aux espérantistes quelque peu chevronnés comme aussi à tous ceux de nos camarades entrés depuis peu dans nos rangs.

Il se peut que la controverse que nous engageons nous fasse perdre quelques voix. Nous n'avons pas craint d'y songer dès l'abord. Combien rassurante, réconfortante est par contre la pensée que nous n'aurons pas travaillé en vain, que cette besogne nécessaire soldera tôt ou tard ses résultats tangibles par un accroissement de nos forces, accroissement constitué par un noyau de jeunes volontés pleinement conscientes, en définitive, de l'importance de notre mouvement espérantiste, et solidement documentée pour faire face aux difficultés possibles ces difficultés, auxquelles il nous faut aujourd'hui parer par des moyens restreints.

Est-il permis de penser enfin que nous aurons peut-être, en définitive, réussi à toucher certains de nos camarades, anciens espérantistes, qui s'étaient déjà détournés de nous, pour leur démontrer le faible crédit dont ils disposent ?

C'est sans optimisme exagéré, mais avec la certitude solidement établie du passé hautement positif de l'esperanto, dont l'acceptation quasi universelle est le fait capital, indéniable de l'heure présente, que nous abordons le problème. Nos esprits d'infatigables chercheurs y trouveront somme toute leur compte ; nous n'aurons donc pas perdu tout notre temps.

Nous pensons être en accord complet avec nos camarades en proposant la méthode d'investigation comme première étape de notre travail. Ainsi, dans une sorte d'exposé des motifs, prendraient tour à tour la parole ici même, ceux parmi les plus autorisés des *eminentuloj* de notre vaste mouvement.

Nous entendons faire le tour complet de la question.

C'est pourquoi nous estimons nécessaire de produire ici, successivement, toutes les opinions des diverses tendances qui se réclament de l'Esperanto. Ce souci de documentation n'est pas besogne vaine. Si ces exposés ne satisfont pas toujours notre esprit et notre idéologie de prolétaires, du moins serons-nous obligés de reconnaître que les diverses tendances du mouvement sont parties à l'origine, d'un même fondement.

Et ce ne sera pas le moindre profit d'une telle confrontation que d'examiner, en marge de nos préoccupations maîtresses, sur l'écran de la critique, la place donnée à l'esperanto dans les divers milieux, son acclimatation aux tendances des classes sociales qui l'adoptent simultanément, pour tirer en définitive, les conclusions qui s'imposent, à savoir — selon nous — qu'en premier lieu la classe prolétarienne a seule été capable d'imprimer à l'idée son véritable sens, le sens profond qu'elle renferme et qui se dégage plus nettement chaque jour, en fonction étroite de l'intérêt de plus en plus marqué, passionné même que lui portent les masses travailleuses du monde.

Une autre conclusion, dont la valeur a été brièvement exposée dans un récent article, jaillira immanquablement de notre esprit de novateurs, en permanence à l'affût de tout ce qui peut apporter à nos enfants des moyens d'expression étendus, élargis en fonction de leurs possibilités. C'est la valeur pédagogique de la langue internationale, sur laquelle nous nous proposons de revenir en détail au cours d'exposés spéciaux dont la discussion qui s'ouvre constitue le nécessaire prologue.

Partant de ces conclusions, que nous résumerions sobriement dans un raccourci nécessaire à la suite des informations, il nous serait alors possible de présenter à nos camarades la « thèse » des partisans de l'*Occidental*, soit par l'exposé des documents qui nous ont été communiqués par des « occidentaux » de conversion plus ou moins récente, soit par un article original, si l'un des C-des « occidentaux » voulait bien en rédiger un à l'intention de tous, sur le *leit-motiv* qui semble constituer, tout bien pesé, le cheval de bataille des partisans de la langue auxiliaire nouvelle.

Nous n'en serions que plus à l'aise, ensuite, pour traiter des deux derniers points du problème, dont l'un aurait l'avantage appréciable de situer très exactement l'*Occidental* sur les divers plans où son activité pourrait avoir à s'exercer... à l'avenir.

Nous prions, en terminant, nos ca-

marades que cette étude ne peut manquer de passionner, de considérer que notre intention première, notre volonté maîtresse ont été d'apporter à nos informations la seule objectivité de rigueur en la circonstance.

Nous ne voulons pas donner à notre travail l'allure d'une polémique. Mais il nous appartient de situer les faits dans leur précision et leur relativité, pour dégager la véritable atmosphère, conséquente au choc des idées librement exprimées. Il nous appartient de poser les conclusions qui sont en harmonie à la fois avec la ligne idéologique que s'est imposée notre revue, le sentiment des camarades qui sont la force de notre Groupe et notre point de vue personnel. Nous croyons servir ainsi hautement et dans le sens idéal la cause de l'esperanto vers lequel concourent tous nos efforts, et le point de vue de la classe dont nous sommes issus et à laquelle appartiennent les enfants qui nous sont journellement confiés.

Nous sommes persuadés par avance que nous agissons dans les limites de la logique. L'expérience que nous possédons de la question nous permet de poser cette affirmation. Répudiant cependant tout sectarisme, habitués à donner aux mots leur valeur propre, nous nous plaisons à noter ici que nous accepterions et examinerions volontiers toute argumentation étayée par des faits précis et contrôlables. La logique sévère qui est une des qualités maîtresses de notre langue internationale esperanto et sa puissance dialectique sont pour nous des raisons suffisantes d'espérer en un jugement conforme de la part de nos camarades.

Les positions n'en seront que plus solides.

H. BOURGUIGNON.

— A vendre : PROJECTEUR Pathé-Baby, état neuf, obj. Krauss, double griffe, lampe de rechange allumeur-extincteur. Prix demandé : 450. — Ec. PESSEAUD, 7, r. du Pont, Vesoul (Hte-Saône).

LINGVAJ DEMANDOJ

L'abondance des matières dans les trois derniers numéros de notre revue ne nous a pas permis de poursuivre régulièrement cette rubrique. Nous la reprenons aujourd'hui avec un article d'un intérêt manifeste. C'est l'occasion pour nous de rappeler que toutes les informations rassemblées dans cette chronique ne constituent en aucune manière une sorte de cours pour autodidacte. Cette documentation ne se trouve dans aucun cours d'esperanto, on comprend aisément pourquoi. Nous n'avons adopté aucun plan suivi, laissant à chacun le soin d'adapter ces documents à ses besoins personnels.

Comme nous avons en vue une idée assez arrêtée cependant, il peut arriver que nous laissions de côtés certaines informations que certains camarades souhaiteraient posséder dans ce domaine. Nous répétons à ce propos ce que nous avons dit lors de la création de cette rubrique, à savoir que ce sont nos camarades eux-mêmes qui doivent être les animateurs principaux. Leurs questions, leurs suggestions nous seront précieuses pour faire de notre chronique une page bien vivante.

H. B.

Conseils aux traducteurs

Tous ceux qui ont étudié l'esperanto ont senti de bonne heure ce désir de traduire dans cette langue des œuvres conçues dans leur langue maternelle. Ce désir est un stimulant précieux et nous n'hésitons pas à dire qu'on ne peut, en aucune façon, mieux apprendre la langue. Rappelons cependant qu'il est beaucoup plus facile d'exprimer ses propres pensées que de traduire la pensée des autres.

Un traducteur habile doit être en quelque sorte une manière d'homme universel. Il doit non seulement posséder parfaitement les deux langues en question (esperanto et langue mère), mais, s'il veut être un traducteur consciencieux, il doit avoir des con-

naissances assez étendues aussi bien en littérature, histoire, commerce, sciences, qu'à propos de la mythologie, le folklore, la politique, etc... Si son bagage de connaissances n'est pas étendu et varié, il fera inévitablement de nombreuses erreurs quand il se mettra à traduire d'une langue dans une autre.

Je pense ici à certaine traduction en esperanto d'un livre anglais « *Mother Goose* ». De quelle manière devrait-on, par exemple, traduire le nom : « *Mother Goose* » ? Cela semble très aisé. Pour nous, esperantistes qui parlons l'anglais, nous savons tous, certainement, que la traduction en esperanto du mot *moter* est *patrino* (mère), et *goose* en esperanto devient *anserino* (oie). Ainsi *Mother Goose* devient en esperanto *Patrino Anserino*. C'est tout à fait simple, évidemment, si l'on s'en tient au point de vue linguistique pur. Mais approfondissons quelque peu la chose et voyons si elle ne renferme pas éventuellement, d'autres problèmes importants.

Les historiettes contenues dans *Mother Goose* sont très anciennes. Elles ont été chantées dans les pays du nord de l'Europe pendant plus d'un siècle, et presque toutes sont d'origine germanique. Elles furent introduites aux Etats-Unis par Elisabeth Foster, qui se maria à 27 ans avec un veuf de Boston nommé Isaac Vergoose. Ils eurent des enfants, puis plus tard sept petits-enfants. Ces derniers venaient souvent à la Maison de Vergoose pour écouter les contes extraordinaires de Mme Vergoose. Les enfants ne l'appelaient jamais M^{lle} Missis Vergoose, mais toujours Mother Vergoose (maman Goose).

Et maintenant que nous connaissons l'histoire, est-ce qu'on peut traduire le Mother Goose ? Pas du tout ! C'est un nom propre et non un nom d'oiseau.

— J'ai un ami qui se nomme Wood, un autre s'appelle Boyes, un troisième Robinson. Tous trois sont esperantistes. Eh bien, quand je plaisante avec eux, le nom Wood devient en esperanto *Ligno* (bois), *Boyes* devient *knaboj* (garçons) et *Robinson*, *Rubekolfilo* (petit rouge-gorge)... Esperan-

tismes risibles, mais auxquels on peut faire crédit sur le terrain de la plaisanterie. On comprendra cependant, que lorsque je cause sérieusement avec mes amis, ce serait une injure que de transposer leurs noms en esperanto.

Partant de cette idée, de quelle manière traduirions-nous le mieux « Mother Goose » ? Tout simplement par « Patrino Goose », conservant l'orthographe d'origine pour le mot Goose.

Dans le même ordre d'idées, illustrons par un autre exemple la *nécessité de traduire les idées plutôt que des mots isolés*.

Dans un roman suédois, j'ai lu le portrait d'une vieille dame qui joue dans l'histoire un rôle important. L'auteur dit que la vieille a « *une chevelure d'un blanc de craie* » (*kretblankan hararon*). De quelle façon traduirions-nous cette expression en anglais par exemple ?

J'ai pu, fort heureusement, comparer la traduction anglaise du roman en question avec l'original, et je me suis préoccupé de savoir de quelle manière le traducteur avait exprimé en anglais l'idée « *kretblanka hararo* » du fait qu'en anglais on dit toujours « *negblanka* » (blanc de neige) et non *kretblanka*. J'ai constaté que le traducteur avait retenu la manière anglaise et « *negblanka hararo* ».

La question se pose donc maintenant de savoir de quelle manière on devrait transposer la même idée en esperanto. Est-ce qu'on devrait dire *kretblanka* ou *negblanka* ? Cela dépend de l'internationalisation. Si, dans la plupart des langues, on dit *kretblanka*, on doit agir de même en esperanto ; si, au contraire, *negblanka* a un sens plus universel, il faut employer cette expression en esperanto.

Un deuxième aspect du problème maintenant. On a souvent posé que tout esperanto est acceptable s'il est conforme à la logique et à la syntaxe grammaticale, et compréhensible partout en même temps. De ce point de vue, *kretblanka* et *negblanka* sont également acceptables. Ainsi donc, si l'original dit *kretblanka*, disons de même en esperanto. Si au contraire, l'original préfère *negblanka*, traduisons

ainsi en esperanto. En somme, nécessité de suivre le plus fidèlement possible l'original.

En conclusion, répétons que la traduction d'une langue maternelle en esperanto est une excellente gymnastique d'apprentissage de la langue. Et aucun de ceux qui étudient l'Esperanto ne devrait négliger l'occasion d'apprendre de cette manière. Qu'il pèse cependant soigneusement chaque mot, chaque idiotisme, chaque phrase avant de l'exprimer en esperanto. Sinon, ses traductions seront pauvres de style, illogiques, difficilement assimilables et semées d'idiotismes absurdes.

Lehmann WENDELL.

Minneapolis (Etats-Unis).

(Traduit de l'Esperanto).

Vient de paraître...

Un Phonographe et des Disques pour votre classe

par Y. et A. PAGES

Cette brochure contient la description de nos appareils C.E.L., une sélection de disques d'enseignement, le règlement de notre discothèque circulante et des renseignements techniques sur le fonctionnement du phonographe.

Des croquis, des photos illustrent agréablement cette brochure. Elle est indispensable à tous ceux qui emploient le phonographe à l'école. Elle est expédiée contre 1 franc.

S'adresser à PAGES, instituteurs, à St-Nazaire (Pyr.-Or.). — C.C. postal Toulouse 260-54 (ou à Freinet).

LE CINEMA



Et les films de 16 mm.

Des camarades, des correspondants compétents et autorisés, nous ont écrit au sujet du film réduit de 16 mm.

Nous avons précédemment donné les raisons d'ordre financier qui nous ont conduit à adopter le film de 9,5, comme la solution provisoirement la plus avantageuse du problème de la projection animée à usage scolaire.

Il semble pourtant que nous marchions à grands pas vers l'adoption du format 16 mm. comme format international de film réduit.

Et quelles que soient les difficultés auxquelles va nous acculer cette adoption, il est d'ores et déjà prudent de l'envisager.

D'abord il faut bien le reconnaître objectivement le 16 mm. n'a pas que des inconvénients. A projecteur de qualité égale, il doit permettre une projection de qualité supérieure. Et puis, si le prix du film est nettement plus élevé que le 9 mm., nous devons constater que son entraînement par un double jeu de perforations latérales rend sa durée beaucoup plus grande et diminue parallèlement le calcul de l'amortissement. L'absence de ces horribles encoches doit aussi permettre d'éviter un des gros inconvénients du 9 mm., 5, inconvénient qui, comme chacun le sait, réside dans la destruction rapide soit par échauffement excessif soit par arrachement des perforations à la reprise de l'entraînement, des titres et images encochés.

L'utilisation du 16 mm. n'est donc pas incompatible avec les possibilités de notre Coopérative. Mais deux obstacles d'envergure se dressent devant nous. Le premier réside dans notre

approvisionnement. De même que pour les films de 9,5 nous sommes pratiquement tributaires de la seule firme Pathé-Baby, pour les films de 16 mm., nous n'avons pour l'instant que la Cinémathèque Kodak susceptible de nous approvisionner. Il est vrai que dans un avenir prochain nous pourrions aussi nous procurer des films étrangers de qualité, édités dans ce format et en particulier quelques belles éditions de films soviétiques. Mais nous demeurons dans ce domaine en face des probabilités et ce sont des certitudes qui nous conviendraient.

La deuxième pierre d'achoppement en ce qui concerne le 16 mm. est le problème de l'utilisation des centaines de projecteurs de 9 mm., 5 qui sont entre les mains de nos adhérents et le problème aussi de l'utilisation de notre stock considérable de films Pathé-Baby.

Pour ce qui est de cette dernière préoccupation, nous pouvons déjà dormir tranquilles. Il existe sur le marché des projecteurs bi-films passant indifféremment le 9 mm., 5, le 16 mm., et même des bifilms y ajoutent le 35 mm. Le prix de certains de ces projecteurs d'excellente qualité ne dépasse pas le prix d'un Pathé-Lux. Il est donc accessible aux bourses de nos coopératives scolaires ou de nos caisses des écoles, et c'est peut-être vers un choix de ce genre qu'il faudra orienter dans l'avenir les adhérents ayant à leur disposition une mise de fonds de 2 à 3 billets de mille francs, subvention comprise.

Quant aux usagers du 9 mm., 5, il ne peut être question de les contraindre pratiquement à mettre en sommeil leur fidèle petit projecteur. Donc, jusqu'à nouvel ordre, nous restons attachés au 9 mm., 5 mais nous pourrions pour ceux qui voudront utiliser des appareils bi-films procurer des 9 mm., 5, comme films récréatifs et les mettre en relation pour les films scolaires avec une cinémathèque beaucoup plus intéressante que la Cinémathèque Kodak, puisque pratiquant des

prix 50 % meilleur marché et s'efforçant de faire des éditions vraiment pédagogiques. Il s'agit du Centre régional de production et de location de films étroits d'enseignement en formation à Toulouse, 48, rue Roquelaine sous la direction de René Vincens.

Au moment d'expédier mon article, je m'aperçois que j'ai fait dans l'exposé qui précède deux omissions à sensation. La première c'est qu'on peut monter des installations parlantes pour 16 mm., la seconde, c'est que le cinéma en couleur serait trouvé, j'entends le cinéma qui n'augmenterait en rien le prix de la pellicule, mais nécessiterait seulement l'adjonction d'un petit dispositif d'un prix abordable aux appareils de projection.

...Et les films pour la la projection fixe...

La Cinématographie en couleur va certainement donner un gros regain de faveur aux films standard de projection fixe. En dépit de leur teinte uniforme nous devons reconnaître que ces films photocopiques ont d'ailleurs une grosse valeur pédagogique que la projection animée complète sans doute, mais ne concurrence pas. Et puisque il existe actuellement des projecteurs fixes, projecteurs d'un prix abordable et subventionnés tel le photoscope qui permet une belle projection en salle claire, nous allons nous décider à éditer des films pédagogiques dignes de ces appareils. Nous avons décidé de lancer à titre d'essai avant la fin de la présente année scolaire deux monographies comportant chacune cinquante à soixante vues soigneusement sélectionnées et accompagnées des questions ou des légendes que le souci pédagogique le plus rigoureux a permis d'établir. Ces deux monographies sont : « La vigne et la vinification » ; le pin et la résine ». Chacun de ces films ne coûtera pas plus cher qu'un film Pathé-Baby ordinaire et nous pouvons déjà prévoir une remise pour les cent premiers souscripteurs.

Notons aussi qu'un simple adaptateur permet de les utiliser dans les anciennes lanternes magiques dont on aura rénové l'éclairage par un procé-

dé quelconque, notamment en utilisant celui indiqué au numéro de novembre de l'Éducateur Prolétarien.

Puisque nous avons ouvert un concours de scénarios, nous ouvrons parallèlement un concours de montage de films pour projections fixes. Chaque film retenu se verra attribuer un prix important. Allons, que chacun se mette à la besogne et la Coopé pourra bientôt sortir dans ce domaine une collection sans rivale.

R. BOYAU.

Vers le "CINÉMA COLLECTIF"

Dans le N° de février de la Revue Internationale du Cinéma Educateur, un article mérite tout spécialement de retenir notre attention. C'est « Un dans l'innombrable », par Eugène Giovannetti.

Là encore, c'est l'expérience russe qui a montré la voie. Le cinéma russe, exclusivement éducatif, ne pouvait s'accommoder des scénarios conventionnels montés à grands frais autour des vedettes en vogue. Il a cherché à saisir dans la foule même, dans le travail et la construction socialiste, ce qu'il pouvait y avoir d'émouvant, d'enthousiasmant et de beau. Ces films ont connu le succès tandis que s'épuisaient les montages artificiels français et américains.

Aussi la tendance est-elle très nette maintenant à sortir des studios et à s'en aller dans la vie, pour filmer les gestes véritables dans leur cadre normal, avec les ouvriers ou paysans eux-mêmes. « Quiconque figure dans les films est pris directement dans la rue, dans les salons, à l'usine ou dans la mine, et ne représente que ce qu'il est, ainsi que les caractéristiques morales, mentales et physiques de son monde. Il doit vivre dans le film comme il vit tous les jours. On ne lui demande pas autre chose ».

Le cinéma se rapprocherait donc de la réalité... il deviendrait dans une certaine mesure ce qu'il est — ou devrait être — par essence : un art profondément révolutionnaire.

Ne nous aventurons pas trop pourtant : on peut puiser de tout dans la

vie, surtout lorsque l'image la modifie sans cesse et la transfigure. Peut-être cependant sera-t-il plus difficile de mentir, hors des décors en carton-pâte, peut-être le peuple se retrouvera-t-il plus souvent avec ses peines et ses soucis, dans les films nouveaux ? Ce qu'il y a de certain, c'est que les masses ne sauront atteindre à l'émouvant et au sublime que si elles sont animées par un idéal puissant qui les élève au-dessus de la morne tâche quotidienne. Oui, le cinéma collectif peut rénover le drame populaire, l'art supérieur des cathédrales ; mais ce ne sera que si le peuple peut vraiment s'exprimer par le cinéma, s'il peut s'extérioriser.

Qu'il le veuille ou non, le capitalisme est contraint d'aller chercher dans le peuple même les thèmes puissants susceptibles de vivifier une technique décadente. Cela pourrait bien avoir ses dangers aussi pour nos maîtres.

En attendant nous ne pouvons que nous réjouir de voir les cinéastes se rapprocher du peuple, s'imprégner de son âme. Il y a là une collaboration qui pourrait bien porter quelques fruits dont les éducateurs seraient bien heureux de bénéficier un jour.

C. F.

Pour 700 francs...
un
phonographe portatif électrique de grand luxe

Nous avons fait construire une série de machines parlantes C. E. L., munies de moteur électrique. Ces machines, d'une précision et d'une sonorité remarquables, sont livrées franco de port et d'emballage pour 700 francs.

Adresser les commandes à PAGES, instituteur, à Saint-Nazaire (Pyr.-Or.).

— Coopérative scolaire, Ecole des garçons, Domme (Dordogne) : quartz meuller, silex variés, stalactites, pierre à ciment, etc... Vente, échange avec coopérative scolaire. — Demander liste, prix, conditions, contre 50 centimes.



T. S. F.
ou
Phono ?

C'est le titre d'un article du dernier numéro de Cinédocument, signé J. Roger. La conclusion de cet article est la suivante : le disque est préférable à la T.S.F. pour beaucoup de raisons ingénieusement découvertes par l'auteur. En voici, les principales.

L'éducateur, dit J. Roger, reste maître de son temps, de son programme et de ses moyens pédagogiques ».

De plus, il peut donner une séance de disques à tel moment qui lui plaît, « interrompre » à volonté une audition, peut donner « des commentaires », peut « répéter » plusieurs fois le même disque, et mettre ainsi en lumière des détails intéressants, « intensifier, amortir » les sons. Le phonographe offre des « auditions courtes, sélectes, et un attrait magique considérable ».

« Pas de parasites locaux ou autres ». La « philosophie du phono » (Jacques Chabannes) estime que la magie du phono réside dans la « cassette enchantée » d'où une fée nous dispense les meilleures productions des « potentats du chant et de la musique ».

A réfléchir un peu, que peut donc envier un bon récepteur de T.S.F. à un phono médiocre ? Pensons un peu que souvent les auditions de T.S.F. ne sont autre chose que des disques. Mais mettons ceci de côté.

Qui empêche un éducateur de rester maître de son temps, de régler la durée d'une audition jamais supérieure en aucun cas à une heure, de l'interrompre en tournant un bouton, d'intensifier, d'amortir l'émission avec son récepteur, cassette tout aussi enchantée que le phono, et qui possède elle aussi sa fée ?

Ce qu'un maître ne peut obtenir avec la T.S.F., c'est de constituer lui-même un programme et de faire ré-

péter ce qui lui semble le mériter, mais l'émetteur n'est peut-être pas un parfait ignorant de la pédagogie. Il suffit d'avoir pris Bordeaux-Lafayette le samedi de 3 à 4 heures et d'étudier avec lui un chant, un morceau de récitation pour compter au minimum 20 répétitions, ce qui peut satisfaire pas mal d'exigeants.

Je suppose aussi que la T.S.F. n'élève pas au maître ses « moyens pédagogiques » — la question des « commentaires » fera spécialement l'objet d'un autre article — elle mérite d'être étudiée (à part) et aussi que les émissions scolaires sont sélectes autant que pas mal de disques. Celles-ci encore une fois utilisent ceux-là pour bon nombre de leurs numéros.

L'attrait magique de la T.S.F. vaut celui du phono ; elle est, en tout cas, plus neuve, plus mystérieuse, et ces deux facteurs ne sont pas négligeables dans nos classes, en majorité isolées.

Quant à la question des parasites, c'est certes plus délicat — mais toute médaille a son revers. Pensons que l'achat d'une discothèque personnelle — qui seule permettra la confection d'un programme à la minute précise où nous en aurons besoin et dont la sélection répondra entièrement à notre exigence — représente un respectable total, qui peut bien aussi passer pour un sérieux revers.

Les chances se balancent donc sensiblement. L'avis personnel de chacun peut différer pour bien des raisons, souvent issues de circonstances matérielles — et même économiques —, aussi serait-il vain de conclure aujourd'hui à l'envers de J. Roger. Je me bornerai à extraire des « dossiers de coopération intellectuelle » réunis dans un volume « la Radiodiffusion scolaire » l'avis d'experts en la matière, et qui ont condensé en quelques lignes, les résultats d'essais faits dans vingt cinq pays différents.

« C'est ici que joue avec le plus de force la question de l'influence de la radio sur les esprits ; influence beaucoup plus directe, violente et gardant un aspect singulièrement plus humain, et par conséquent plus susceptible de provoquer des passions, que l'influence du disque et même du cinéma.

« Il est évident qu'un pamphlet gravé sur disque aura infiniment moins de force persuasive qu'une allocution prononcée devant le microphone. L'orateur seul dans un studio, se trouve doué de la puissance de propagande d'un groupe d'orateurs, d'une association...

« L'emploi du disque oblige les élèves à entendre toujours les mêmes morceaux présentés d'une façon mécanique et en quelque sorte figée. Si on désire renouveler un répertoire, les disques finiront par coûter beaucoup plus cher que les auditions de T.S.F. La radiodiffusion permet au contraire de donner davantage aux élèves l'impression d'assister à une conversation vivante et naturelle qui traduit pour ainsi dire le mouvement même de la pensée. On sent que le conférencier vous parle au moment de l'audition... En réalité, le disque et la radiodiffusion se complètent. Il est même actuellement possible de réunir les avantages du phonographe et d'un appareil récepteur radioélectrique dans un même instrument : le radiophonographe. »

Finissons-en par la parole d'un vieux professeur souvent tourmenté par ses élèves (c'était à l'École normale) : « Messieurs, il n'y a pas de dogme en pédagogie ! »

M. et S. LALLEMAND.

*Les Eglises d'Argenteuil.
(Charente-Inférieure)*

Les Pratiques folkloriques du Jour des Rois

à Radio-Bruxelles
par Fernand DUBOIS

Nous avons déjà signalé plusieurs fois avec la plus grande sympathie, l'initiative prise par notre ami Fernand Dubois qui, un des premiers, a porté devant le micro les œuvres des enfants eux-mêmes.

Malgré les déficiences de l'organisation radiophonique et les tares monstrueuses des conceptions capitalistes, les émissions pour enfants se multiplient et se perfectionnent.

L'exemple de Dubois aura été certainement précieux : il y a actuellement une tendance très nette à donner la parole aux enfants. Pas toujours, pour nous dire leurs propres œuvres, hélas ! c'est que, comme nous l'avons montré bien des fois, les œuvres d'enfants susceptibles d'intéresser d'autres enfants ne courent point les rues : l'ancienne pédagogie ne sait ni ne peut les produire car elles sont toujours le fruit de la spontanéité et de l'activité enfantines.

Fernand Dubois a cherché à susciter ces œuvres et nous avons encarté dans le numéro de décembre l'appel qu'il lançait aux écoles. Félicitons-nous que celles-ci aient été si nombreuses à envoyer des documents divers et intéressants qui ont été lus le 27 février dernier et que nous réunirons peut-être un jour prochain en brochure.

Nous approuvons entièrement cette utilisation éducative de la Radio et nous sommes en complet accord avec Dubois lorsqu'il écrit :

Les suggestions que nous ne cessons de faire à propos du radio et du cinéma tendent à susciter le maximum d'effort et d'entraînement dans les classes.

Ce qui importe chez nous, ce n'est pas le quart d'heure de réception, devant le diffuseur, c'est tout le travail de documentation, de recherche, d'observation, de rédaction, de discussion qui prépare, d'une manière absolument directe, cette courte séance. Comme ce qui compte, bien plus que la vision d'un film, c'est la façon dont ce film est amené, choisi, acheté, projeté, et même parfois la prise de vues, par les élèves eux-mêmes.

Le radio et le film sont des outils, maniés et forgés dans un grand effort collectif par ceux qui, virilement doivent se faire artisans de leur éducation.

Nous sommes aux antipodes, n'est-ce pas des méthodes faciles qui alimentent les gosses avec une cuillère à café ?

Fernand Dubois propose comme sujet de la nouvelle émission :

N'existe-t-il pas, dans votre localité, un endroit pittoresque : quartier populaire, château, vieille ferme, ruines, lieu-dit, chapelle, monument, source, grotte, site agreste..., auquel s'attache une coutume, une légende... ou qui donne lieu à des réjouissances, pèlerinages, visites d'étrangers...

Décrivez, racontez et envoyez-nous votre texte.

Des émissions semblables ne seraient-elles pas possibles en France ?

Seule organisation en France — et dans le monde — possédant une masse imposante de documents enfantins, et susceptible d'obtenir de ses adhérents des textes spontanés, nombreux et intéressants, nous nous mettons à la disposition de ceux que l'expérience pourrait tenter.

Et nous croyons même qu'il serait utile, possible et logique d'élargir la conception pédagogique de ces émissions.

Il n'y a pas que le folklore qui puisse intéresser tout à la fois enfants et adultes. Nos publications *La Gerbe et Infantines*, dans leur variété, montrent que les sujets possibles sont nombreux et engageants. Ce serait, à notre avis un danger et une erreur de nous en tenir au folklore : l'enfant ne fait souvent que répéter ce qu'il a entendu dire autour de lui. Écoutez davantage l'enfant parler, faisons-le parler, laissons-le tout entier s'extérioriser. On sera stupéfait des résultats.

En attendant, et à défaut de toute enquête nouvelle, nous sommes persuadés que la lecture au micro de la plupart de nos éditions d'enfants serait susceptible de passionner les jeunes auditeurs et de les engager à s'exprimer à leur tour en toute liberté.

Car, c'est là, et non dans une publicité quelconque, le but profond que nous poursuivons.

C. F.

UN GROUPE D'INSTITUTEURS AU PAYS DES SOVIETS. — *Ce qu'ils ont vu.* — Préface de G. Friedmann.

C'est le titre de la relation de voyage de quelques instituteurs français qui, en août dernier, sont allés en U.R.S.S., et ont visité des écoles, des usines, des crèches, des jardins d'enfants, des prisons, des œuvres de redressement, etc... Ils en sont revenus avec le désir de populariser les magnifiques réalisations soviétiques, dans le domaine de l'instruction populaire, et le domaine culturel en général.

Tous ceux qui s'intéressent à l'enseignement et à l'édification du socialisme en U.R.S.S. liront avec profit cette brochure.

Passez les commandes accompagnées de leur montant, à : BARNE, 58, avenue Daumesnil, Paris (12^e) C.-C. Paris 1491-14.

Prix : la brochure illustrée, 1 fr. ; jusqu'à 5 exemplaires, 0 fr. 90 le N° ; de 5 à 10 exemplaires, 0 fr. 80 le N° ; au-dessus de 70 exemplaires, 0 fr. 70 le numéro.

Le Phono

Quelques exercices éducatifs à l'aide du phonographe

« Parlophone » a enregistré des chants d'oiseaux : grives, cailles, charbonnerets, rossignols, canaris, etc... particulièrement réussis. « Gramophone nous a donné « Un matin à la campagne ».

Voici le printemps ! accompagnez vos élèves en promenade scolaire. Asseyez-vous sur l'herbe... silence... écoutez de toutes vos oreilles les bruits de la forêt : le chant des oiseaux, le clapotement de l'eau, le froufrou des feuilles. Recommandez alors à votre petite troupe deux ou trois bruits caractéristiques qui se détacheront nettement du murmure de l'ensemble, et que vous pourrez rapprocher facilement des disques précités.

Quelques jours après, en classe, déroulez le disque qui répètera le bruit ou le chant d'oiseau retenu. Interrogez vos élèves, par écrit si possible : « Quel bruit (ou chant) vous rappelle le disque entendu ? Où l'avez-vous déjà entendu ? Quel jour ? Quelle différence pouvez-vous relever entre le bruit (ou chant) enregistré et le bruit (ou chant) naturel ? »

Vous recueillerez à coup sûr des réponses curieuses, vous pourrez reconnaître la mémoire auditive de vos élèves, peut-être découvrirez-vous quelque « dur d'oreille ».

« Pathé » a enregistré un disque : « Train au départ, à l'arrivée, en pleine vitesse ». Ceux qui exercent à proximité d'une gare, peuvent se livrer à la même expérience que ci-dessus en utilisant ce disque qui contient des bruits nets et puissants.

D'autres disques se prêtent à un exercice fort intéressant pour le maître et les élèves.

Il s'agit de faire découvrir aux au-

diteurs le titre d'un morceau de musique. Chaque élève est muni d'une feuille de papier : la classe écoute l'addition d'un disque, le phonographe est ensuite fermé et chacun écrit sur la feuille le titre qu'il donnerait au morceau.

Si vous n'avez pas les disques indiqués ci-dessous pour cet exercice.

Pour effectuer les premiers exercices, prendre dans notre catalogue : E 3 ou E 5.

Pour le deuxième exercice, nous recommandons par ordre de difficulté : B-28 ; A-43 ; A-20 ; A-35.

Y. et A. PAGÈS.

CATALOGUE

Série A

- 95* Le drapeau rouge - Non pas ça la guerre.
96* L'Arlésienne (A-B).
97* —
98* Mignon (A-B).
99* Carmen (A-B).

Série B

- 45 Allocution de Maryse Bastié.

Série C

- 53 Naissance de Bécassine - Le double baptême.
54 Les œufs de Pâques - L'alphabet vivant.
55 L'oncle Corentin - Les cent métiers de Bécassine.
56 Berceuse pour endormir Lolotte - J'apprends l'Anglais.
57 Les petits plats de Bécassine - Le Noël de Bécassine.
58 Mes voyages - Zidore et Bécassine.
59 Meunier, tu dors - Nous n'irons plus au bois.
60 Le roi Dagobert (A-B).
61 Le père Lustucru (A-B).
62 Monsieur de Malborough (A-B).
63 L'invalidé à la tête de bois (A-B).
64 Cadet-Roussel (A-B).
65 Don Quichotte (A-B).
66 Zig et Puce luteurs - font de la T.S.F.
67 En auto - Arrivent à New-York.
68 Dans la brousse - Ce n'est pas là que nous allons.
69 Chanteurs de rues - Au cirque.
69 Chez les nègres - Sur la Cannebière.
71 Deux aventure - La fête chez Dolly.

Série E

- 6* Le cirque Bilboquet (A-B).

— A vendre : PATHE-RURAL état neuf, avec tous accessoires et en ordre complet de marche. — Equipé pour 110 ou 220 volts au choix. — S'adresser à Boyau à Camblanes (Gironde).

DOCUMENTATION INTERNATIONALE

L'école de TAMI CELFKEN à Berlin Lichterfelde (1)

IV. - LA LIBERTÉ LA RESPONSABILITÉ

Dans le champ sentimental, le grand souci de Tami Celfken semble être de donner à l'enfant, aussitôt qu'il est conscient, à la fois le sentiment de sa liberté, et celui de sa responsabilité.

La vie en groupe favorise et facilite, dit-elle, la semence et l'épanouissement de ces deux notions, absolument essentielles, et indispensables à un heureux et plein développement, de chaque petite personnalité, dans le cadre collectif.

La vie commune est tout.

Mais chacun des enfants doit savoir, et ressentir, qu'il en est un élément nécessaire, et qu'il doit, de lui-même, à chaque instant, s'ordonner et s'harmoniser, pour pouvoir s'intégrer en permanence, dans la vie collective.

La liberté, il la mesure, en quelque sorte, négativement, par la notion, petit à petit appréhendée, de *ce qu'il ne peut pas faire*.

Et sa responsabilité, il la ressent, dans la certitude une fois pour toutes acquise, qu'il supportera toujours les conséquences de ses actes, *dans le meilleur comme dans le pire*.

La limite la plus aisément sensible de sa liberté, l'enfant la trouve dans les besoins des autres ; sa responsabilité ; la vie commune la lui représente imitoyablement.

Ainsi, celui des enfants qui n'a pas voulu se laver les mains avant le repas, ou qui l'a oublié, ne pourra pas déjeuner avec les mains sales : les autres le lui défendront en lui disant : « Tu me dégoûtes, lave-toi et quand tu seras propre, tu reviendras ».

A travers toute la journée, dans le travail comme dans les jeux, se croisent comme de bonnes balles, les critiques dont l'enfant atteint finira bien par faire son profit : Tu es trop désordonnée. — Toi tu veux toujours commander. — Tu cries trop fort. — Tu démolis tout. — Tu parles trop bas : je ne peux pas t'entendre...

Dans la mesure du possible, Tami Celfken veut que l'enfant soit aussi responsable de ses vêtements, de son linge, que de son caractère : *Pas de subalternes*, dit-elle !

Enfin, elle reconnaît qu'il n'est ni possible, ni souhaitable, de laisser faire aux enfants tout ce qu'ils veulent ; car ils ne sont ni assez expérimentés, ni assez clairvoyants.

Mais elle ne veut pas chez eux d'obéissance passive ; et elle insiste beaucoup sur ce point : l'enfant doit écouter les ordres qu'on lui donne, pour en saisir les nuances, et connaître le sentiment de la personne qui lui a parlé, pour en déduire comment il doit réagir. Cette personne est-elle pressée, inquiète, tendre ou méchante ? Comment le saurait-il si on le contraint à prendre l'habitude d'exécuter automatiquement les ordres aussitôt qu'il les a entendus ?

Quand toutes les modulations de l'ordre l'ont atteint, il a encore, n'est-ce pas, le droit de parler et, éventuellement, de critiquer cet ordre ? Il faut lui laisser ce temps.

Est-ce que cette éducation doit conduire l'enfant à l'anarchie ou à l'arrogance ? — Non, puisqu'elle évite les révoltes ou les instincts de compensation que contiennent toujours, en puissance, les contraintes. Et que, d'autre part, la vie collective a habitué l'enfant à tenir compte des besoins des autres, et à s'y adapter, à y céder, s'il ne doit pas en souffrir lui-même.

V. - LE JOURNAL QUOTIDIEN (Controlbuch)

Pas de notes pour les leçons. Pas

d'examen au cours de l'année. Pas de sanctions.

L'émulation est ici purement sentimentale et ne résulte, le plus souvent, que de l'instinct d'imitation qui est si puissant chez l'enfant.

« Faire comme les grands » est la fructueuse loi des petits.

Pour les grands, joue le désir de faire aujourd'hui mieux qu'hier, et de se dépasser soi-même continuellement ? Dans le concret, réussir une performance sportive à laquelle on n'était pas encore arrivé, s'exprimer enfin dans une langue jusqu'alors étrangère, ou épingle au mur un dessin harmonieux, sont autant de joies très soulevantes, qui valent, pour ces enfants entraînés au besoin d'être contents de soi, toutes les notes, classements, ou couronnes de laurier.

De même, pour tout travail mal fait ou omis, il n'y a pas de sanction, mais seulement la réprobation, ou la surprise de la communauté ; et le mouvement naturel de tous les enfants pour attirer, très fort, dans la vie du groupe, celui qui cherche à se mettre à l'écart de la « loi de la jungle » ; enfin, la personnelle inquiétude de l'enfant qui s'aperçoit soudain qu'il n'a pas fait aussi bien, ou qu'il n'a pas fait du tout, le travail des autres.

Le développement de l'enfant peut être suivi, chaque jour, par Tami Eifken, et une fois dans l'année par les parents, d'après un journal quotidien. « Le Controlbuch », sur lequel l'enfant consigne lui-même ce qu'il tient à retenir des acquisitions du jour.

Il peut illustrer son journal de la représentation des images qui l'ont particulièrement frappé ou séduit.

Il peut y raconter ses rêves, si l'un d'eux l'a inquiété, ou s'il l'a ravi, soit pour s'en délivrer, soit pour s'en réjouir et s'en souvenir.

Il peut, enfin, en confiance, y noter s'il le veut, ce qui provisoirement le tourmente, et dont il tient à trouver la solution, ou l'apaisement.

On imagine quel prix peut avoir, pour le pédagogue, un tel document, indiscutablement plus vrai et plus expressif que tous les bulletins mensuels

ou trimestriels du monde. C'est l'enfant lui-même qui se fait, sans le savoir, sa propre réputation !

A ses observations psychologiques sur le « Controlbuch », Tami Eifken ajoute d'attentives observations graphologiques et pratique ce qu'elle appelle la thérapeutique de l'écriture (Therapie der Schrift).

A partir du moment où l'enfant sait dessiner les lettres de l'alphabet, et les reconnaître, elle lui laisse absolument le droit, selon la méthode de Kühlmann, de déformer ces lettres et de les assembler comme il lui plaît, rêvant ainsi, de bonne heure, de précieuses indications de son caractère, d'après les lois graphologiques.

Tami Eifken observe donc la formation et la déformation progressive de l'écriture de l'enfant sur son « controlbuch ». Et si cette déformation n'est pas un signe d'évidente fantaisie, mais de possible maladie, elle fait analyser l'écriture inquiétante par un graphologue compétent (Anys Mendelsohn) pour se renseigner, et éventuellement aviser les parents, isoler l'enfant, ou le changer de milieu.

VI. - LA VIE DE FAMILLE

Une partie des élèves de Tami Eifken étant des externes, celle-ci a, bien entendu, l'occasion de poser que tout ce qui est vrai à l'école demeure vrai dans la famille. Et elle s'évertue toujours à arbitrer avec la plus grande impartialité les conflits entre les enfants et leurs parents.

Elle sait que les enfants sont les plus impitoyables des juges de leurs parents, devant lesquels ils vivent dans un perpétuel balancement d'amour et d'agression. Et elle n'ignore pas combien les révoltes des petits sont souvent justifiées.

Elle essaie d'obtenir des parents qu'ils accordent à l'enfant ce droit de jugement et de révolte, et à ce qu'ils l'acceptent, en eux-mêmes et dans leur vie, très loyalement. Car de toute façon, ils seront obligés de tenir compte des réactions personnelles de l'enfant, s'ils veulent en faire une « personne » et non une sorte de prolongement, ou de dépendance, de leur vie à eux.

VII. - LA VIE SOCIALE ET PUBLIQUE

Enfin, Tami Celfken est opposée à toute éducation qui tend à protéger l'enfant contre les difficultés matérielles de la vie et ses brutales épreuves.

Elle pense que d'un enfant qui est continuellement élevé à la campagne, on ne peut jamais savoir s'il est aussi robuste et bien armé qu'il en a l'apparence, car il n'a pas essayé ses forces dans toutes les conditions.

La vie dans la grande ville, au contraire, est hérissée de si nombreuses complications qu'il n'est jamais trop tôt pour apprendre à l'enfant à conquérir sa hardiesse et sa sécurité dans le bruit et dans le mouvement.

A moins de sept ans, les élèves de Tami Celfken s'embarquent seuls dans un tramway qui les conduira de leur banlieue jusqu'à Berlin, reconnaissent leurs stations, et se débrouillent s'ils se sont égarés ; à dix ans, ils doivent faire de grandes excursions et campements en plein air, sans guide adulte, etc.

On devient un robuste nageur, n'est-ce pas, qu'après s'être mesuré avec les vagues qui risquent de vous noyer ?

D'autre part, la diversité de la ville et le nombre incroyable d'images sans cesse renouvelables qu'elle propose à l'enfant sont de précieux apports à la naturelle poésie de son esprit. Les cinémas, les musées, les jardins zoologiques, amènent le monde devant ses yeux ; la vie des foules dans les rues, posent une fois de plus, pour lui, les problèmes des types, des langues, des coutumes, des religions, des modes, de l'amour et même de la mort.

VIII. - ET L'IDEAL ?

Tami Celfken, ainsi, après avoir assuré à ses élèves une vie physiquement des plus saines, comportant de nombreuses heures de vie en plein air, des exercices de gymnastique, de bonnes batailles en costumes de guerriers indiens, et des constructions dans le sable, tout cela alterné de causeries en commun, de lectures, de visites à

la ville, et parfois d'excursions, peut avoir l'espoir que son groupe d'enfants instruits et joueurs ne secrète, dans le présent, que du bonheur.

Dès qu'elle pressent une inquiétude, elle lui apporte son apaisement, après avoir provoqué les confidences. Un gros garçon découragé, dit à sa mère devant Tami : « Tu me fais toujours des reproches, tu ne me vois que des défauts ». — « Eh bien, le console Tami, moi je te trouverai des qualités ».

Mais elle croit fructueuse à semer l'inquiétude de l'avenir qui présente à l'enfant le problème de ses dons, de ses limites, et de ce que Tami Celfken appelle l'économie des besoins (*Bedürfniswirtschaft*).

Nous ne savons plus, de nos jours, dit-elle, ce que c'est que l'économie des besoins. Nous confondons la joie de vivre et l'amour de l'acquisition ! Ce n'est pas bien !

Il faut, de bonne heure, faire exprimer à l'enfant l'étiage instinctif de ses besoins : et qu'il ne s'en tienne à cette définition que si elle correspond vraiment à la force et à la fantaisie spirituelles qui lui seront nécessaires pour se réaliser. Pas de vain dépouillement, mais pas de vain luxe non plus. Entre les deux est la véritable économie des besoins qui soutient sans encombrer.

Mais dans cette expression des exigences de l'enfant, Tami Celfken remarque combien l'enfant est tourmenté par la notion de « gagner sa vie », « gagner de l'argent », dont on a souvent, dans la famille, tendance à l'obséder.

Un jour où l'on a parlé de la « vocation », une petite fille a dit qu'elle aimerait bien arroser des fleurs pendant toute sa vie. Mais elle sait que sa maman ne lui permettrait pas de faire cela, car, dit-elle, ainsi elle ne gagnerait pas assez d'argent.

— Bien, réplique Tami Celfken, et si je te promets de te donner, moi, tout ce qu'il te faut pour vivre, quel métier feras-tu ? Arroseras-tu toujours des fleurs ?

— Oh non, répond l'enfant, car maman m'a dit que ce n'était pas un mé-

tier. Ce sont les enfants qui arrosent les fleurs...

— Alors, demande à ta mère qu'elle arrose elle-même les fleurs, elle verra que c'est un métier pour les grandes personnes, qu'il est très joli et très délicat et qu'il faut apprendre beaucoup de choses pour le savoir faire. Et elle voudra bien que tu sois jardinière ».

Enfin, Tami Oelken tient à ce que chaque enfant contienne à lui seul tous les élans vers son but secret, et que toutes ses impulsions partent bien du dedans, que rien ne le tire du dehors. *Pas d'idéal fixé*, ou provisoire ou définitif.

Que tous les héros du monde soient bien, dans l'esprit de l'enfant, simplement des êtres qui ont jusqu'au bout du succès, ou de la catastrophe, accompli leur intime destinée. Mais pourquoi les imiter ? Il faut être *soi-même*, et pas autre chose.

Et avec ce que l'on porte en soi de tout neuf et fort et particulier, faire progresser la vie, la grande vie. Ne pas se contenter de ce qu'elle était à notre naissance. Ne pas s'y être acclimaté. La vouloir différente et meilleure. La changer. Et, si cela se peut, dans l'explosion de nos forces et de notre faitaisie, aux heures ardentes, la recréer.

Tami Oelken a ainsi fondé une école de la vie en commun qui est aussi une *école de la vie* où chaque enfant peut, non seulement se faire les griffes et les ailes, mais où il peut jouir sans danger des grands biens qui lui ont si longtemps manqués : le sens de sa liberté et celui de sa responsabilité, et en jouir de la meilleure façon : activement, dynamiquement, en vivant avec ces notions.

Cela peut changer, n'est-ce pas, dès qu'on a six ans, tout le *sens de la vie* ?

Et je suis avec émotion le trajet de ces nouveaux biens dans l'âme de mon fils qui a six ans, et que j'ai confié à Tami Oelken.

Louise LACOLEY,

(Berlin, Mai 1932.)

en U. R. S. S.

La dialectique et la méthode du travail pédagogique Korneïtchix

Nos méthodes d'enseignement doivent être basées sur la méthode du matérialisme dialectique, du marxisme-léninisme qui est le fondement de notre école polytechnique. Une séparation entre les méthodes d'enseignement et les principes de la théorie marxiste, aboutit inévitablement à la scholastique, au dogmatisme, c'est-à-dire à une parenté avec des méthodes idéalistes, aboutit à une défiguration complète du contenu communiste de l'école. « La méthode des projets » empruntée à la bourgeoisie américaine, étant une variété de l'idéalisme subjectif, est foncièrement étranger aux buts et au contenu de l'école polytechnique soviétique, et au marxisme-léninisme.

La nécessité d'étudier les méthodes d'éducation en liaison avec la dialectique, avec la méthode marxiste, est soulignée à travers tous les écrits de Lénine concernant la pédagogie, et à travers toutes les décisions et les résolutions du parti communiste. Toute notre économie, politique, culture, toute notre édification et notre lutte, toute la vie de la société socialiste ont un caractère scientifique, un caractère dialectique matérialiste, reflétant les lois objectives du développement naturel et social et permettant au prolétariat de diriger en conscience son histoire. Notre pédagogie est une pédagogie d'un parti, c'est-à-dire une pédagogie scientifique, aux buts scientifiques, aux méthodes dialectiques-matérialistes. Lénine exigeait que notre science basée sur le matérialisme dialectique « se transforme en élément organique de notre vie ». Nous devons arriver à ce stade — où les méthodes scientifiques du travail scolaire ne seront plus lettre morte ou phrase à la mode (Lénine) mais une réalité vivante.

Dans la théorie et dans la pratique, nous n'avons pas rempli nos tâches. Sans parler de Rubinstein, Raïkov, etc... qui en toute conscience apportent des conceptions idéalistes et mé-

canistes des méthodes de l'enseignement, nous nous arrêterons sur ceux qui tâchaient et continuent de tâcher de donner une explication dialectique, matérialiste des méthodes soviétiques de l'enseignement.

Nous trouvons chez O. Trachtenberg un essai de donner une explication dial-mat. aux méthodes pédagogiques. C'est un essai sans succès. Son article « Méthode - Méthodique - Methodologie » est plein d'une phraséologie « dialectique » embrouillée. Comme résultat de ces exercices rationnels, Trachtenberg aboutit à une classification désordonnée des méthodes ; nous avons ici aussi bien la méthode des cours que d'illustration, de séminaires, de production, etc...

Encore plus embrouillée et scholastique est le traité d'Avouchov qui traite des méthodes pédagogiques du point de vue de la pédagogie bourgeoise-idéaliste.

Beaucoup plus intéressante et sérieuse est l'étude de N. Nociélov sur « les méthodes de travail à l'école ». Nociélov donne quelques observations absolument nécessaires à la pédagogie soviétique. L'auteur démontre que devant nous se pose le problème non seulement du contenu de classe du travail scolaire, mais aussi des méthodes de classe, et de formes de classe de ce travail. L'enseignement à l'école — basé sur la dialectique n'est pas seulement un enseignement — c'est aussi la connaissance scientifique, dialectique du monde extérieur. Donc les méthodes et les formes de l'enseignement doivent être telles que l'enseignement assure en même temps une connaissance scientifique du milieu et une activité consciente et révolutionnaire des élèves. Malheureusement l'auteur ne s'est pas arrêté plus longtemps sur ce problème. Il est juste de dire que la méthode de l'enseignement doit être aussi une méthode de la connaissance du monde extérieur. Les élèves, en acquérant des lois objectives, acquièrent plus ou moins la connaissance des lois objectives, des formes du mouvement de la matière qui se reflètent dans telle ou telle matière.

Mais ce serait une simplification

impardonnable et une déformation du matérialisme dialectique de dire que la méthode de l'enseignement est la méthode du matérialisme dialectique. Le matérialisme dialectique est la seule et l'unique méthodologie des sciences, méthodologie qui reflète les lois réelles, objectives du développement de la nature et de la société. Les méthodes de l'enseignement présentent le champ d'activité spécifique et concret de la science pédagogique. Ce n'est qu'une partie déterminée du travail pédagogique, qu'il faut étudier consciencieusement pour y découvrir — dans chaque cas déterminé — des éléments de dialectique.

« La dialectique matérialiste n'est pas une formule magique qui — apprise par cœur donne la clef à tous les mystères de la nature, et à toutes les sciences. (Stetgen. « De la simplification du matérialisme, et des simplificateurs »). Pour bâtir n'importe quelle science sur la base de la dialectique, il faut étudier profondément les différents phénomènes dans leur développement, liaisons et contradictions — et non pas s'occuper des jeux de mots. Pour que les méthodes de l'enseignement soient basées sur le matérialisme dialectique — il faut étudier les phénomènes du caractère pédagogique et méthodique dans leur développement et modifications.

Les méthodes de l'enseignement ne se posent pas comme tâche de découvrir de nouvelles vérités ou de découvrir par des voies nouvelles des lois déjà connues. La méthode d'enseignement, c'est tout d'abord le moyen de réalisation des buts concrets et du contenu de l'éducation communiste, c'est le moyen d'acquérir la connaissance des bases de la science. Cette acquisition ne peut être séparée du processus dialectique de la connaissance ni lui être opposée, mais il est impossible de les identifier.

Les méthodes de l'enseignement — comme une partie concrète de la pédagogie — sont conditionnées par une série de particularités spécifiques au processus pédagogique. — Premièrement, un rôle extrêmement important force dans cette question l'âge des élèves, leur développement général, leurs conceptions, leur expérience de

classe, les particularités du processus de la pensée de l'élève, dans les différents stades de l'enseignement.

L'enfant du premier groupe de premier degré, a des notions très limitées, des connaissances encore plus limitées, il ne pourra pas tirer des conséquences, distinguer le général dans le particulier. Exiger de cet enfant que dans chaque cas, il distingue des lois générales de la dialectique, serait inepte et ridicule.

Cela ne veut pas dire, que même dans la limite de ses connaissances — nous ne devons pas amener l'enfant, à une compréhension naturelle de la dialectique et des lois naturelles, sur la base des faits concrets. Seulement, la mesure et la portée de cette compréhension seraient différentes suivant les années de l'enseignement, c'est pour cela que les méthodes de l'enseignement doivent être différentes, appropriés à l'âge de l'enfant, reflétant différemment les exigences du matérialisme dialectique.

Les méthodes de l'enseignement subissent aussi l'influence de la quantité et de la qualité des matières enseignées, de leurs particularités spécifiques. La méthode de l'enseignement mathématique et celle de l'enseignement biologique, reflètent de manière différente les exigences de la dialectique matérialiste.

De même la méthode de l'enseignement subit l'influence du *temps* consacré à telle ou autre matière, de la quantité et qualité des livres à la disposition des élèves, etc. etc...

L'essentiel, le plus important, c'est la préparation du pédagogue en tant que facteur principal à l'école. Le pédagogue doit bien connaître la matière enseignée, son histoire, ses nouvelles acquisitions.

Par conséquent, la méthode d'enseignement dépend de toute une série des conditions concrètes d'organisation du processus pédagogique. Etant un moyen de réaliser les buts et le contenu de l'éducation communiste, il a ses qualités spécifiques.

Quelles sont donc les méthodes d'enseignement, contrôlées par l'expérience, qui doivent s'appliquer dans notre travail pédagogique ? Quelle est

la classification des méthodes de l'enseignement ?

Pour prouver que la méthode d'enseignement est liée dialectiquement avec la méthode de connaissance de l'homme, il est nécessaire de montrer comment historiquement s'est développée la connaissance par l'homme du monde extérieure, à l'aide de quels moyens et quelles armes l'homme a appris à agir sur le milieu naturel et social. La réponse à cette question se trouve dans les œuvres des fondateurs du marxisme.

Engels écrit dans l'article « Le rôle du travail dans l'évolution et la formation de la race humaine » : « Ce sont le travail d'abord et le langage ensuite, qui ont été les stimulants essentiels sous l'influence desquels le cerveau du singe s'est transformé graduellement en cerveau humain, qui tout en étant le même par sa structure fondamentale, dépasse l'autre par ses dimensions et sa perfection. Parallèlement au développement du cerveau, s'est fait le développement des sens. Comme le développement du langage est suivi par le développement de l'ouïe, de même le développement du cerveau est suivi par le développement général de tous les sens. Ce processus ne s'est pas arrêté du moment qu'il y a eu une séparation définitive entre les hommes et les singes. Il a continué, poussé en avant par un facteur puissant : la *société*. »

« Grâce au travail coordonné des mains, des organes du langage et du cerveau, non seulement les individus séparés, mais la société en entier ont acquis la possibilité de réaliser des opérations de plus en plus compliquées se posant des buts de plus en plus éloignés et les atteindre. » (Dialectique de la nature).

« Parallèlement au développement de la main s'est poursuivi le développement de la tête, est née la conscience dans l'utilité de certaines autres pratiques de la société. Le développement des forces de la production, des rapports de production, la technique, la lutte des classes, le développement des sciences, déterminent le caractère essentiel de ces attributs, leur donnant toujours un contenu de classe.

Comme les méthodes d'enseignement sont en même temps des méthodes de connaissance, il est naturel que la méthode du travail scolaire doive être propre à s'appliquer aux caractères et attributs de l'individu inconscient, ces caractères et attributs étant les moyens par lesquels l'individu arrivera à connaître les lois du monde extérieur. Ces méthodes sont les suivantes : la *méthode narrative* (la langue, la parole, comme moyen d'expression, de communication d'homme à homme), méthode d'observation (impressions du monde extérieur, matériel, objectif) *Méthode de recherche* (basé sur les impressions et notions reflétant les lois des différentes formes du mouvement de la nature).

La parole, l'impression, la conscience ou la pensée forment une unité dialectique. Il n'y a pas de pensée sans impression, chaque impression contient des éléments de conscience, et le langage est impossible sans impressions et pensée.

Mais la forme supérieure de la connaissance est atteinte par les différentes formes du mouvement de la pensée différentes formes du raisonnement. » (Engels)

« Les fourmis ont des yeux différents des nôtres. Elles voient des rayons chimiques » (Sebeck) Mais dans notre connaissance de l'existence de ces rayons invisibles pour nous nous sommes allés beaucoup plus loin que les fourmis, et le fait que nous pouvons prouver que les fourmis voient des choses invisibles pour nous, et que cette preuve est basée sur les expériences de notre œil — ce fait prouve que l'organisation spéciale de nos organes n'est pas une limite à notre connaissance.

Lenine dit « Donc la pensée humaine, par sa nature est capable de nous donner une vérité absolue : formée par la somme des vérités relatives. »

Donc les différentes formes de la pensée, les impressions, la parole — voilà quelles sont les qualités, les capacités de l'individu dans le processus de la connaissance du monde extérieur. A ces qualités correspondent les méthodes d'enseignement : narrative, d'observation, de recherches.

Le laboratoire est-il une qualité de l'individu dans ce processus ? La question est stupide. Le laboratoire n'est pas un sentiment « subjectif » humain. La même chose par rapport à l'excursion. C'est-à-dire qu'on ne peut pas classer ensemble les méthodes d'excursion et de laboratoire avec les trois méthodes spécifiées. Elles ont une base différente. Les méthodes de laboratoire et d'excursion ne sont que des formes *organisationnelles* de l'application des différentes méthodes.

Ces méthodes — narratives, d'observation et de recherches doivent être des méthodes essentielles du travail scolaire. Ces méthodes se sont formées dans l'évolution historique et correspondent au développement historique du processus de la connaissance. Mais le critérium supérieur de l'exactitude de la connaissance est l'activité pratique, le travail, qui, selon Engels a créé l'homme. Il semblerait donc que nous devons avoir une quatrième méthode d'enseignement — celle du travail. La pratique entre dans le processus de la connaissance, sans pratique, il n'y a pas de connaissance, pas de modifications du monde environnant, pas de société humaine. Lenine écrit « La vérité comme processus, traverse dans son développement trois phases : 1° la vie ; 2° Processus de la connaissance par l'homme qui contient la pratique humaine et la technique ; 3° la phase de l'idéal absolue (c'est-à-dire vérité complète.)

Lenine a souligné également la différence fondamentale entre la « pratique » matérialiste et idéaliste.

Pour le matérialiste « le succès » de la pratique humaine prouve la correspondance entre nos conceptions et la nature objective des choses. Pour un solipsiste, le « succès » est tout ce qui lui faut dans la pratique qui peut être considérée séparée de la théorie de la connaissance.

Du point de vue de gnosséologie, il faut distinguer entre la pratique dans la conception idéaliste et dans la conception dialectique-matérialiste. La dialectique matérialiste considère la pratique comme un critérium objectif de la vérité. La pratique est partie intégrale de la connaissance humaine, elle forme une unité avec la théorie, et

par conséquent la méthode de travail ne peut pas constituer une méthode à part. Ceci aboutirait à une séparation entre la pratique et la théorie. Les méthodes de recherche, d'observation et la méthode narrative doivent être organiquement liées avec la pratique révolutionnaire du prolétariat, avec le travail socialiste. Le Comité central du parti communiste russe dit qu'il faut subordonner le travail socialement productif aux buts pédagogiques de l'école.

1° Les méthodes d'enseignement énumérées déjà se sont formées, comme nous l'avons déjà dit, historiquement et leur développement correspond à l'histoire du développement de la pensée et de la connaissance humaine.

Nous devons analyser ces méthodes avec beaucoup d'attention car sous telle autre forme elles s'appliquent dans les écoles bourgeoises aussi. Prenons la *méthode de recherche*. Cette méthode est considérée par les pédagogues bourgeois, comme une méthode de connaissance par voie d'induction, chez les uns cette induction a un caractère purement passif formel et logique, recherche « pour l'art », chez d'autres (américains et quelques-uns de nos théoriciens russes) cette recherche inductive a des buts pratiques, utilitaires. Elle est active. Mais dans les deux cas, la compréhension de la méthode de recherche est étrangère aux buts et au contenu de l'école polytechnique, et à la dialectique matérialiste. Il est impossible de séparer l'induction de la déduction, l'analyse de la synthèse. Engels dit : « Aucune induction au monde ne nous aurait permis de comprendre le processus de l'induction elle-même. C'est seulement l'analyse de ce processus qui nous l'a expliqué. L'induction est une méthode infallible. Ceci est faux : Des résultats les plus sûrs de l'induction sont maintenant contestés par des découvertes modernes ».

« Grâce aux succès de la théorie de développement, toute la classification des organismes est réduite à la « déduction » et à l'étude de l'origine.

Notre recherche scolaire doit contenir les différentes formes de la pen-

sée, l'induction, la déduction, l'analyse la synthèse.

De l'observation à la pensée abstraite, et de la pensée abstraite à la pratique « car », c'est là la voie dialectique de la connaissance de la réalité objective ». (Lénine)

Mais les auteurs de la brochure : « Méthodes de l'enseignement dans l'école primaire et secondaire », sont d'avis différent. Le contenu de la méthode de recherche, élon eux, consiste en ce qu'à la base de l'enseignement se trouvent non pas des connaissances dogmatiques, mais des recherches indépendantes. Cette définition est ridicule. Le contenu de la méthode de recherche est la recherche. Voilà comment les auteurs de cette brochure appliquent leur méthode : expérience physique démontrant la pression de la vapeur. Cette expérience montre aux enfants comment la vapeur pousse le bouchon de la bouteille. L'expérience répétée plusieurs fois a pour but d'apprendre aux enfants que le couvercle du Samovar ne tombe pas sous la pression de la vapeur, parce qu'il y a un trou par lequel passe la vapeur. Et c'est tout. Il fallait aller beaucoup plus loin et lier cette expérience avec la loi générale de modification dans la pression de la vapeur sous l'influence du volume, température, etc...

Expliquer aux élèves la loi Boyl et Mariotte dans son application à la vapeur, etc... Des lois générales physiques, il fallait passer à l'application pratique de la vapeur : à la locomotive, au travail à l'usine, etc... C'est comme ça qu'on aurait suivi les directives de Lénine : « de l'observation, de l'expérience séparée à la pensée abstraite, et de la pensée abstraite à la pratique. »

Il est certain qu'il ne faut pas identifier la recherche comme méthode d'enseignement. Cette dernière est un des moyens de réalisation du contenu et des buts de l'école polytechnique. Mais il n'est pas séparé en principe de la méthode de la connaissance.

Pour bien appliquer la méthode de recherche scolaire, il faut une connaissance large et profonde de la matière enseignée, pouvoir appliquer la méthode de la dialectique matérialiste, bien connaître la pédagogie, la pédo-

logie et la technique du travail pédagogique.

La méthode de recherche est incontestablement une des méthodes d'enseignement les plus actives et doit avoir sa place dans l'enseignement de n'importe quelle matière, tout en surpassant aux autres méthodes d'enseignement.

La méthode d'observation reçoit aussi un contenu différent dans une école soviétique que dans une école bourgeoise. L'observation entre dans la recherche, et elle doit servir, comme la recherche, au développement de la pensée dialectique. Nous devons apprendre à l'élève à voir juste, à entendre, à sentir juste, à concevoir justement le monde extérieur. L'observation doit stimuler l'élève à une activité créatrice. Il faut que ses impressions soient exactes, nettes et profondes. Il faut que l'élève apprenne à distinguer derrière l'apparence, l'essentiel, le principal, qu'il apprenne à découvrir l'indépendance entre les différents phénomènes. L'observation dans l'école bourgeoise, était une observation des objets isolés, interchangeables, ce caractère étant souvent expliqué par des raisons religieuses, morales ou esthétiques. L'observation avait un caractère métaphysique, statique. Même un pédagogue de talent comme Pestalozzi, théoricien de l'enseignement par observation ennuyait ses élèves par des leçons de ce genre :

« Enfants, que voyez-vous là-bas ? » Les enfants devaient répondre : « Je vois des dessins sur le mur. Je vois des dessins noirs sur le mur. Je vois des dessins ronds, noirs, sur le mur », etc...

Cette observation tuait toute activité des élèves.

Maria Montessorri veut développer jusqu'à la perfection les organes des sens extérieurs. Elle enferme les enfants dans une chambre noire, où l'enfant concentre toute son ouïe. Pour développer la vue, elle met les enfants dans des chambres silencieuses, etc...

Toutes ces méthodes bourgeoises d'un développement artificiel nous sont étrangères. Pour nous la perfectionnement des organes des sens n'est pas un but en soi, mais un des moyens d'une juste réflexion du milieu. Nous nions l'observation pour l'observation.

L'observation peut être classée en trois formes :

1° Pleine observation — observation des phénomènes de la nature — dans un milieu naturel ou à l'école.

2° Observation non complète — observation des images des phénomènes (modèles, dessins, cartes, globes).

3° Observation intellectuelle — consiste en ce qu'à l'aide de la parole on provoque dans l'imagination de l'élève des images des personnes, objets ou phénomènes inaccessibles à l'observation directe.

L'école soviétique doit utiliser toutes les formes de l'observation. Il faut savoir utiliser toute usine, tout sovkoze, tout tableau, toute carte, pour montrer aux élèves les objets dans leur transformation et mouvement perpétuel. Il faut lutter contre ceux qui veulent transformer l'observation en une contemplation passive. Notre observation doit être liée à l'activité créatrice de l'élève.

Une des méthodes actives d'enseignement doit être la *méthode narrative*. La lutte avec la scholastique, la parole morte, la parole menteuse, doit être sans pitié.

Mais la parole, la vraie, la révolutionnaire, la prolétarienne doit prendre sa place dans notre enseignement. La parole entre comme élément organique dans toutes les méthodes d'enseignement. Il ne faut pas sous-estimer la méthode narrative (les gauches) mais il ne faut pas non plus exagérer dans son application et transformer notre éducation polytechnique en une série des cours dogmatiques (les droitiers).

Voici donc quelles sont les méthodes fondamentales de l'enseignement. Quant aux formes organisationnelles de leurs applications nous ne pouvons pas nous arrêter longuement sur elles étude en classe, laboratoire, excursions, séminaires, cercles spéciaux, etc

Ces méthodes doivent nous permettre d'atteindre nos buts et d'éduquer des constructeurs actifs et énergiques de la société socialiste.

Traduction C.E.L.



TECHNIQUES ÉDUCATIVES

La Peinture en grand

Grâce à la collaboration empressée de Mlle Guinepied, et aux résultats déjà obtenus, il nous est possible d'apporter des explications et des suggestions nouvelles.

Le premier dessin a permis à tous les enfants de me révéler, mieux que par tout ce qu'ils avaient tenté auparavant, leurs défauts et leurs aptitudes. Quelques-uns donnaient déjà un travail très supérieur. Le deuxième a marqué un progrès très important pour la moitié des élèves. L'un d'eux surtout a réussi ses coloris à merveille alors que sa première peinture était manquée.

Nous pouvons déjà faire circuler les dessin obligamment donnés comme indication par l'auteur. Ils ne sont pas léchés, qu'on se rassure, pour éblouir la galerie, mais pour montrer : 1° les progrès d'un même enfant ; 2° les réalisations individuelles d'un même sujet par plusieurs individus.

J'étudie une encre très économique assez noire pour nous permettre de remplacer l'encre de Chine. Je vais la mettre à l'essai pour le dessin. De sorte que les enfants qui voudront dessiner au pinceau et en noir n'auront qu'à utiliser un matériel de cinq francs environ, pour une année de travail.

J'ai mis mes poudres dans des boîtes de phoscao. D'anciens pots à colle blanche en verre seraient l'idéal : ils se débouchent plus rapidement même qu'un tube de peinture ordinaire. On

peut choisir des flacons réduits. En promenade, chaque enfant en met un dans sa poche.

L'auteur pense fournir les poudres dans des sachets de cellophane. Ces sachets existent déjà pour l'emballage des bonbons ou des fruits. Le fournisseur s'attardant, les camarades connaissant une maison intéressante et rapide devraient nous la signaler. Nous allons nous adresser à la fois à elle et à la Coopérative E.L. pour une entente permettant de fournir même les couleurs rares pour les camarades logés dans de petits trous.

Il est avantageux de mettre une goutte d'alcool (inodore) ou de formol, par exemple (on signale aussi l'alun) pour la conservation de la colle d'une séance à l'autre.

Passons aux diverses applications de la peinture couvrante et permettant de grandes surfaces d'utilisation ; j'en citerai quelques-unes au passage : décoration directe sur le mur ; cartes géographiques géantes à grandes surfaces colorées en teintes claires ; plans, tableaux de toute sorte, que l'on peut peindre sur de vieilles cartes défraîchies ; coloriage de tout petits ou de très grands objets, constructions, modelages, etc...

Terminons maintenant par le dessin d'art qui nous occupe surtout. Nous avons parlé de la reproduction de végétaux, surtout de fleurs, d'après nature. Ce travail n'est pas exclusif, mais *nécessaire*. Les petits surtout peuvent dessiner les poupées, bonshommes, trains ou bateaux dont ils rêvent. De tels travaux sont très précieux à la fois pour l'enfant, qui libère ses tendances les plus profondes et peut extérioriser ainsi sa personnalité très tôt, et pour l'éducateur qui peut le connaître plus intimement. Nous ne nous étendrons pas sur ce sujet, traité dans notre bulletin par L. Darche.

Au surplus, de tels dessins mettent en œuvre la mémoire et l'imagination. Ils valent beaucoup plus par les tendances qu'ils manifestent que par le talent et la richesse qu'ils mettent en œuvre. Pour donner à l'enfant de plus grandes ressources, pour lui permettre par là un art plus docile à leur disposition, en un mot pour enrichir la

mémoire et l'imagination, il n'est qu'un moyen : l'observation. C'est là une constatation d'expérience mise en lumière par Mme Montessori. *Sans observation, pas d'expression possible.* C'est pourquoi l'enfant sera orienté (ou même s'orientera spontanément si la liberté lui est laissée) vers la reproduction d'après nature de sujets qui lui plaisent. Une partie de son activité artistique s'emploiera à cette observation passionnée et scrupuleuse.

Si nous avons parlé de végétaux comme modèles, c'est que ceux-ci justement autorisent une certaine interprétation du modèle. L'un de mes enfants a rendu l'allure d'une branche de houx en fruits d'une façon si frappante que son dessin était une véritable création. Cette fois encore le vrai était plus et mieux que le réel. En outre, Mlle Guinepiéd fait remarquer que la reproduction des fleurs est moins ingrate que celle d'objets. Les petits défauts ne sont pas apparents, étant données les formes très variées du modèle. Un objet géométrique, au contraire, ne souffre pas la plus petite déformation.

Les vases à fleurs ne sont donc données que comme annexes, mais un enfant peut, s'il le veut, dessiner n'importe quel objet d'après nature. Ce qui importe c'est de ne pas le rebuter avec des modèles de reproduction trop ardue.

Enfin, la nature végétale offre la plus grande richesse de formes et de coloris.

Quoi qu'il en soit, pour le dessin d'après nature comme pour le dessin d'imagination ou la décoration, il ne faut aucune limite dans la dimension, dans la couleur (couleurs couvrantes) ni dans le tracé (fusain). Plus de crayon à tailler toutes les 5 minutes ; plus de couleurs qui s'usent trop vite ... *Toutes ces conditions sont réunies ici.*

Dernière question : l'Instituteur peut-il dessiner aussi ? Pourquoi pas ? L'auteur craint seulement que les enfants ne se sentent abandonnés. Nous n'avons pas ce scrupule. M. Cousinet, dans un article de la N.E., faisait remarquer que le maître parlait toujours, n'agissait jamais. Il est, en fait le plus paresseux de la classe. Nous

connaissons l'effet moral puissant d'une participation active de l'éducateur au travail des enfants. Il sait mettre la main à la pâte, au lieu de critiquer éternellement. L. Darché ne craint pas que les enfants copient les uns sur les autres ; Mlle Guinepiéd non plus, pas plus qu'elle ne craint qu'ils copient sur le maître. Nous voici d'autant plus rassurés que pour d'autres activités nous avons assisté à un travail très personnel, à la condition toutefois que la contrainte ne les domine pas.

Nous pouvons donc, nous aussi, prendre le fusain, l'encre de Chine, les poudres et les pinceaux-brosse, ce qui est, à la vérité, bien tentant, pour ceux surtout qui ont gardé ce caractère « gosse » que la civilisation tend à nous enlever.

Roger LALLEMAND.

EXPOSITIONS

Dans de nombreux départements des expositions de la Coopérative de l'Enseignement laïc sont organisées par nos camarades à l'occasion d'Assemblées générales ou réunions diverses.

Nous ne saurions qu'encourager ces manifestations qui, au moment actuel, servent particulièrement notre cause.

Nous adressons avec plaisir à tous les camarades qui nous en feront la demande des documents à exposer et à distribuer en même temps que des éditions à vendre.

Nous écrire au moins 15 jours à l'avance.

— Grâce à l'intervention de notre camarade Poujet (Marne) nous avons pu nous procurer dans d'excellentes conditions un stock important de beau linoléum pour gravure.

Jusqu'à épuisement de ce stock, nous livrerons ce linoléum au prix de 0 fr. 50 le dm² (au lieu de 0,75).

Nous rappelons que nous échangeons toujours gratuitement contre du lino neuf tous les linos gravés qu'on veut bien nous faire parvenir pour utilisation dans nos éditions.



Journaux et Revues

Manuel général, 8 avril. — A côté de la composition française, par André Ferré. — La cause de la rédaction libre gagne incontestablement du terrain dans la pédagogie officielle française. Voilà que le Manuel Général en parle. Oh ! bien timidement, en parlant seulement de bonnes phrases sur des cahiers d'honneur. Mais l'auteur paraît ignorer encore totalement notre mouvement et nos réalisations.

Revista de Pedagogia, Madrid (N° de mars). — Publie un article de M. Cluet avec description de la presse.

Circoli (Gênes) Janvier 1933. — Reproduit quelques-uns des textes d'enfants publiés récemment par la Nouvelle Revue Française.

L'Affaire Freinet dans la Presse. — Nous remercions les camarades qui ont pu, par des articles dans des revues amies, nous aider dans notre campagne. Pour ne pas allonger inutilement cette chronique, nous ne citerons pas les nombreuses notes et articles parus.

Un groupe d'Instituteurs au Pays des Soviets : ce qu'ils ont vu, Numéro spécial du Travailleur de l'Enseignement, Paris, 1 fr., en vente à la Coopérative.

Nous recommandons tout spécialement à nos camarades la lecture de cette brochure qui complète heureusement l'abondante et profonde documentation que nous nous efforçons de donner dans cette revue.

Aucune théorie dans ces pages, mais la simple relation de ce que nos camarades ont vu, non seulement à l'intérieur des écoles, dans les crèches, les jardins d'enfants, les écoles d'usine, les technicums, mais aussi dans les œuvres diverses pour le sauvetage des enfants et des adultes, pour le redressement des diminués sociaux, dans les prisons, dans les musées, etc...

Les relations de voyage ont toujours ceci de précieuses qu'elles vous replongent dans une atmosphère, vous font comprendre une vie que quiconque n'a pas vue et sentie, la grande fièvre créatrice de la Russie Soviétique sera impuissant à imaginer.

Mais nous pensons que les éducateurs doivent aller plus avant : ils doivent chercher à comprendre la pédagogie nouvelle de l'U.R.S.S. — mouvante encore et richement dynamique — pour en imprégner au maximum la pédagogie populaire capitaliste. C'est pour les y aider que nous faisons rechercher et traduire nous-mêmes, dans les diverses revues pédagogiques russes, les documents susceptibles d'aider nos lecteurs dans cette compréhension et dans cette marche en avant.

C. F.

LIVRES

Ch.-H. SCHNEIDER : La Formation des mœurs de l'Enfant, 1 br. de 32 p., en vente chez l'auteur : 166, avenue d'Eysines, à Caudéran (Gironde).

En nous envoyant cette brochure, l'auteur nous écrit :

« Si après lecture, vous estimez devoir faire un compte-rendu, pourrais-je vous demander, dans le cas où vous seriez un adversaire, non d'une église, mais du *sentiment religieux*, et où vous seriez choqué par la préoccupation religieuse si nette de ces pages, d'essayer cependant de dégager ce qu'il peut y avoir de bon dans ces conseils, en dehors de la question religieuse ? »

Quelle que soit notre opposition aux églises et au sentiment religieux, à cause sans doute de cette opposition qui exclut toute restriction mentale et toute hypocrisie, nous accordons une importance primordiale à la question sexuelle que, par timidité ou fausse éducation on sous-estime toujours.

Il n'est certes pas difficile de montrer la nécessité d'une éducation sexuelle des enfants. « Le silence voulu des éducateurs abandonne l'enfant à ses impulsions intimes, aux révélations de la vie publique et des camarades. Infailliblement, l'éducation s'effectuera, mais dans de mauvaises conditions pour la moralité. Les garçons paraissent atteints les premiers et le plus profondément, mais on ne sait pas toujours ce qui se passe dans les bandes de fillettes et dans l'âme enfantine ».

Qui doit faire cette éducation, selon quels principes doit-elle être entreprise, par quelles méthodes ? L'auteur essaye de répondre à ces questions avec la prudence qui s'impose lorsqu'on s'adresse à des croyants — protestants il est vrai.

Nous ne donnerons pas ici un compte-rendu détaillé des chapitres nous appliquant plutôt à dégager les principes qui, à notre avis, doivent guider parents et éducateurs prolétaires.

L'enseignement préconisé par M. Schneider est beaucoup trop verbal, trop intellectuel, trop raisonnable. L'auteur n'a pas su se dégager des tares de la vieille pédagogie qui, partant toujours d'un point de vue moral, néglige presque totalement les réalités humaines, matérielles et sociales.

Nous ne disons pas que cet enseignement ne puisse parfois avoir son utilité là ou

rien de profond n'a été tenté. Nous voulons seulement marquer qu'il ne saurait être une solution naturelle et définitive du grand et complexe problème sexuel.

Nous savons la portée des prêches et nous nous en abstenons en toutes occasions. Nous essayons de faire mieux : d'agir sur les réalités physiques ou sociales qui permettront à l'instinct sexuel d'évoluer normalement et harmonieusement.

Nous ne prétendons pas épuiser la question dans ces courtes notes ; nous marquons à grands traits les principes.

D'abord la plus grande honnêteté et la plus grande franchise — et pour cela, dans la plus large mesure possible, la nudité totale, au moins pour les enfants, si on ne peut toujours la réaliser pour tout le monde. Qu'y a-t-il de plus émouvant que la pureté de ces corps d'enfants et la pureté de ces pensées, curieuses certes, mais si candides.

Le mystère de la création, de l'accouplement, de la fécondation ? Que l'enfant vive dans la nature, qu'il surveille les plantes, nourrisse des animaux et il fera de lui-même sans aucun verbiage, l'apprentissage pratique de la vie.

Mais les dangers, dira-t-on ? Et les enfants pervers ? Et les curiosités malsaines ?

A cela, deux remèdes préventifs efficaces : 1° une nourriture saine et une thérapie appropriée. Presque tous les enfants sont des excités rendus tels par l'alimentation trop riche en viandes, œufs, lait. Le livre de Ferrière que nous allons éditer et dont nous parlerons dans notre prochain numéro, donnera des renseignements précieux à ce sujet.

2° Une activité libérant le subconscient, répondant aux besoins fonctionnels des individus. Il serait sans doute possible de prouver que toutes les mauvaises habitudes sexuelles ont à l'origine un complexe qu'une éducation plus naturelle aurait sans doute évité.

Personnellement, sans parler d'autres expériences, nous nous croyons en mesure d'affirmer que l'école nouvelle telle que nous la comprenons, basée sur les besoins, l'intérêt et l'activité des enfants, tonifie considérablement leur sexualité. Nos classes sont relativement bien plus saines et plus morales que les classes traditionnelles. Nous serions heureux si nos camarades voulaient bien nous transmettre leurs observations à ce sujet.

Il arrive certes que des anormaux, des malades compromettent gravement cette éducation naturelle. Une thérapie spéciale est nécessaire pour ces malades ; mais ce n'est jamais, on le voit, par la semence et la morale que nous dénouons les situations.

Quand viennent la puberté, puis l'adolescence, la question sexuelle est gravement compromise par la société dans nos régimes capitalistes. Seul un régime libérateur comme en U.R.S.S. peut jeter hardiment les bases du nouveau comportement sexuel, de la nouvelle morale sexuelle, qui rendra inutile

toutes les considérations par lesquelles on tâche d'atténuer le mal dans nos sociétés anormales.

C. F.

— Edwin Hærnle : *L'Éducation Bourgeoise et l'éducation prolétarienne* (Editions sociales Internationales, Paris, collection Problèmes, 7 fr. 50).

Si vous voulez réfléchir à ces problèmes, confronter des thèses et des possibilités, lisez ce livre riche, fouillé, documenté, qui ne répondra pas à toutes les questions d'actualité, mais qui vous stimulera dans la recherche de la vérité pédagogique et sociale.

Dans un premier chapitre : *Éducation, Société, Classe*, l'auteur fait un rapide historique pour montrer que l'éducation, devenue une fonction sociale de classe dès qu'eut disparu la société communautaire primitive, s'est développée non pas par philanthropie, comme veulent le dire nos gouvernants, mais par nécessité économique. L'école démocratique elle-même est, plus que jamais, une école de classe.

Comment a évolué la conception éducative de la famille prolétarienne selon les formes diverses de l'exploitation ; comment le capitalisme désagrège la famille, laissant l'enfance dans le plus grand désarroi moral ; comment la société nouvelle doit hardiment adapter l'éducation de l'enfance aux conditions socialistes du travail et de la vie, voilà le thème du second chapitre.

Et voici maintenant le centre véritable du livre : Le système et l'appareil capitaliste, avec ses formes multiples et insidieuses d'éducation, depuis l'enseignement dogmatique jusqu'à l'institution des boy-scouts ou la multiplicité des journaux corrupteurs de la jeunesse.

Il y aurait des pages entières à citer dans cette partie critique du livre. Il faut louer l'auteur d'avoir bien mis en relief cette caractéristique de l'enseignement de classe de la bourgeoisie, que, sauf dans les pays où s'affirme aujourd'hui la dictature fasciste, la domination bourgeoise est toujours habilement camouflée pour faire croire aux prolétaires qu'on se préoccupe de l'éducation de leur progéniture : école laïque, école unique, enseignement professionnel sont des rouages de cette escroquerie, de cette « hypocrisie » selon le mot de Lénine. « Le capitalisme n'a pas besoin de lois et d'ordonnances spéciales pour empêcher les travailleurs d'accéder à l'instruction, les lois économiques s'en chargent elles-mêmes entièrement ».

La partie constructive, *Principes d'éducation Prolétarienne* couronne l'œuvre. Elle puise ses éléments tout à la fois dans l'expérience allemande et dans la construction socialiste soviétique. Celle-ci notamment progresse à tels pas chaque année que cette partie du livre mériterait notamment d'être reprise et modernisée pour en tirer les enseignements qui s'imposent.

Et pour terminer, nous formulons le vœu qu'un livre d'une inspiration semblable voie le jour prochainement, mais plus spécialement destinés aux parents prolétaires, donc

plus simple, plus systématique, plus frappant — montrant d'une part l'esprit de classe de l'enseignement que subissent leurs enfants et d'autre part les espoirs réconfortants qui naissent de la révolution triomphante.

— Jean Dupertuis : *Vers l'École Unique*, col. Education, Ernest Flammarion, éd. Paris, 12 francs.

La littérature pédagogique concernant les réalisations scolaires autrichiennes après la guerre est assez abondante, même en langue française et nous devons rappeler notamment le beau livre que notre ami Robert Dottrens écrivit en 1927 après une enquête sérieuse : *L'Éducation nouvelle en Autriche* (coll. d'Act. Pédag., Delachaux et Niestlé).

Nous supposons que la collection Education a tenu à publier un livre sur la réforme autrichienne comme elle en publiera sans doute un sur les réalisations russes quand la mode l'exigera. Ce livre vient même au moment où le fascisme qui menace ouvertement l'Autriche est sur le point d'aneantir les réalisations « marxistes ».

Ceci dit, nous considérons ce livre solidement documenté, clairement présenté par un pédagogue qui a su voir et comprendre. Il mérite d'être lu par tous ceux qui s'intéressent aux questions d'éducation.

Le véritable intérêt du livre n'est d'ailleurs pas tant ce qui se rapporte à cette soi-disant « École Unique » que les techniques nouvelles de travail expérimentées avec succès et l'esprit lui-même de réforme.

Il y a eu certes, à Vienne, un effort incontestable pour :

— Assurer à la base une bonne santé et une solide éducation primaire à tous les enfants à quelque classe qu'ils appartiennent ;

— Sélectionner de bonne heure, selon des méthodes profondes d'investigation, les individus qui sont vraiment en mesure de gravir les divers échelons scolaires ;

— Permettre à tous les élèves ainsi choisis de se développer, quelle que soit sa situation sociale.

C'est certes là une conception juste de l'école unique. Dans la pratique, la réalisation n'a pu être que partielle et quelques centaines seulement d'élèves pauvres ont pu poursuivre leurs études dans les « internats ». Question d'argent uniquement, qui conditionne le développement de l'expérience. Mais, on oublie aussi de le dire : question d'argent qui est avant tout question politique. Un pays qui peut l'éducation intégrale des enfants trouve toujours les fonds nécessaires.

Or, les pédagogues conformistes n'ont jamais voulu considérer cet aspect spécial de la réforme viennoise : c'est parce que la social-démocratie est venue au pouvoir que cette expérience a pu se développer hardiment. Mais la social-démocratie n'a pas su prendre tout le pouvoir et l'intérêt porté à la réforme a été comme le baromètre de son influence politique. Stationnaires depuis des années, les écoles nouvelles autrichiennes, sombreront, hélas ! avec la démocratie.

Nous tirons d'autre part les conclusions nécessaires de cet événement.

Cette timidité politique explique aussi d'ailleurs une certaine timidité pédagogique : on peut dire que les pédagogues autrichiens ont développé au maximum l'éducation bourgeoise du peuple. On ne sent pas, dans leur effort, comme en Russie Soviétique, l'action puissante et réaliste des ouvriers s'appropriant ingénument et parfois génialement cet instrument de libération. Certes on visite les champs, la rue, les usines, à Vienne ; mais le peuple ne forge pas la pédagogie. C'est pourquoi nous avons toujours considéré que l'école viennoise était la dernière étape bourgeoise avant les réalisations prolétariennes.

C'est aussi parce que cette réforme reste bourgeoise dans son essence qu'elle est souvent plus près des pédagogues occidentaux, plus compréhensibles pour eux que la chaotique construction russe. Raison de plus pour réagir contre cette facilité pour montrer les faiblesses d'une œuvre tant de fois louée.

Ces réserves faites, nos camarades trouveront dans ce livre nombre d'idées intéressantes, dont nous ne pouvons citer que quelques-unes :

La technique d'apprentissage de la langue maternelle est, avec l'imprimerie en moins, tout près de nos réalisations — cela nous l'avions déjà signalé à la publication du livre de Dottrens :

« L'expression orale de l'enfant doit être enfantine ou ne pas être ». Il est essentiel que les mots que l'enfant doit grouper viennent tout droit du domaine de la vie... les phrases doivent sourdre de la réalité immédiate ou des images concrètes. Le procédé de la dictée est définitivement abandonné parce qu'il demande aux élèves la concentration de leur attention sur la forme et l'écriture extérieure des mots et non sur leur contenu et leur sens... Aux yeux de la réforme viennoise, la connaissance des règles est sans valeur pour les élèves parce que ce n'est pas d'après ces règles qu'ils parlent ou écrivent correctement, mais avec le sens.

« L'essentiel est de faire naître chez les cours de leur sentiment de la vie... enfants des intuitions nombreuses, de mettre en jeu de vifs mouvements de pensée et d'accroître en eux la force créatrice qui a produit les langues et les littératures comme elle doit dominer les grammaires et les rhétoriques ».

« Vouloir à tout prix imposer à l'enfant un schéma, un plan, un moule, un modèle pour l'amener le plus tôt possible aux idées, aux formules et aux expressions de l'adulte, c'est lui faire brûler l'étape biologique du langage figuré, si nécessaire à son développement harmonieux... »

Qu'on ménage à tout prix ce privilège sacré de l'enfance de voir et de sentir la nouveauté du monde, car ceux qui en sont doués portent en eux un trésor de joies inépuisables ».

Pour le dessin — et on connaît les noms et l'influence de Rothe et de Cizek : « Le sens décoratif peut être comparé au sens grammatical ou syntaxique. Pas plus que

les règles de grammaire, les lois de la décoration, de la proportion, de la stylisation et de la symétrie ne sont l'affaire des élèves de 12 ans ».

« L'éducation esthétique de l'enfant ne sera intégrale que lorsqu'elle comprendra à la fois le dessin, la peinture, le chant et la danse, et que, par conséquent, la culture naturelle du rythme spontané sera à la portée de chaque élève sans qu'aucune technique spéciale intervienne ».

On le voit, nos « paradoxes » ont reçu ailleurs aussi un commencement de réalisation. Raison de plus pour continuer avec confiance et hardiesse notre expérience de rénovation scolaire.

C. F.

— R. Le Masson : Philosophie des nombres. Desclée de Brouwer et Cie, Paris.

Cet essai, dit l'introduction, se propose d'étudier la nature philosophique des nombres à la lumière de la métaphysique tomistes. Étude trop spéciale et trop richement mathématique pour que nous puissions la recommander à nos camarades, sauf à ceux qui s'intéressent tout particulièrement à cette science.

Gymnastique Féminine

(I. Psychologie et physiologie) par Elli Bjorksten, traduction de Ketti Jentzer. — Delachaux et Niestlé, éditeurs, 25 francs.

La collection d'actualités Pédagogiques des éditions Delachaux et Niestlé est l'ensemble d'ouvrages les plus complets et les plus précis consacrés à l'école active. On y trouve les plus grands noms de la pédagogie nouvelle : C. Baudouin, Dr Decroly, Alice Descoeurs, Robert Dottrens, A. Ferrière, Mlle Hamaidé, etc... Les sujets les plus divers y sont abordés par des spécialistes et des praticiens.

L'ouvrage de Mme Elli Bjorksten est digne de figurer dans cette série.

La gymnastique n'a jamais eu la place à laquelle elle a droit à l'école. Et le plus souvent quand elle est appliquée, elle est très mal comprise.

Mme Ketti Jentzer, traductrice, déclare :

« Personnellement nous avons eu à la fois le privilège et l'angoisse de sentir petit à petit une grande désharmonie entre notre enseignement de l'éducation physique tel que nous l'avions pratiqué avec conviction et l'élan vital qui anime aujourd'hui la psychologie de l'enfant ». Cette angoisse fut éprouvée, je crois, par beaucoup d'éducateurs.

Le problème se pose :

— Satisfaire aux lois de la pédagogie fonctionnelle et laisser le besoin inné de l'activité s'exercer librement ;

— Limiter cette activité physique pour éviter le surmenage et la discipliner pour

améliorer l'équilibre des grandes fonctions physiologiques.

L'ouvrage de Mme Elli Bjorksten répond à ce problème.

« Elli Bjorksten ne veut pas que le gymnaste devienne une sorte de « mécanique » qui répète les mouvements comme une machine ; elle ne veut pas que la gymnastique recherche seulement un effet circulatoire par le mouvement à alternance de contraction. Elle veut que, s'élevant au-dessus du plan physiologique qui reste la base dont les lois de progression et d'alternance ne doivent pas être transgressées, elle veuille le mouvement gymnastique soit rythmé et recherche l'harmonie entre les possibilités mécaniques du mouvement et son accentuation rythmique ; elle atteint ainsi à la jouissance psychologique que du rythme qui élève l'être humain au-dessus de lui-même ».

L'éducation a pour but de développer les enfants physiquement et spirituellement. Or l'école, jusqu'à ce jour, s'est occupée surtout de la formation spirituelle de l'enfance, perdant de vue que ce développement est incontestablement en relation directe et influencé par le développement physique du sujet.

Le but de l'éducation physique « est de fortifier et de développer le corps et par cela même de rendre l'être humain plus résistant au point de vue physique et spirituel ».

L'école n'a rien fait, ou si peu, pour une éducation physique de l'enfant dont le libre développement est rendu plus déficieux encore par la famille : alimentation insuffisante ou mal comprise, propreté douteuse, vêtements et habitation non hygiéniques.

Aussi l'éducateur devra « aussi bien dans la famille qu'à l'école, employer avec bon sens tous les moyens qui contribuent au développement et au bien-être de l'enfant : le soleil, l'air pur, une nourriture saine, l'endurcissement au froid, la propreté, le mouvement, les habitudes régulières, par quoi l'on sous-entend une juste alternance entre le travail, les récréations et le repos, entre le travail intellectuel assis et le mouvement ordonné ».

Enfin, il devra donner une « place importante au travail musculaire qui exerce systématiquement le sens musculaire et contribue ainsi fortement au développement de la pensée et de la volonté ».

Voici brièvement résumés, les buts de la gymnastique.

- Satisfaire le besoin de mouvements du corps ;
- Développer la bonne tenue et la souplesse ;
- Développer la force et la résistance au travail ;
- Créer dans les mouvements une atmosphère harmonieuse ;
- Préciser les sentiments et les tendances qui poussent à l'action, et par là lutter contre la mollesse.

Pour que ces buts soient pleinement atteints, il faut à l'éducateur une sérieuse formation. Il doit posséder de bonnes connaissances techniques, de pédagogie générale, de psychologie, d'esthétique.

Il faut donc changer radicalement les principes directeurs de la gymnastique, faire éclater les cadres étroits dans lesquels elle est restée emprisonnée jusqu'à ce jour. Les réformes sont plus nécessaires dans l'application pratique de la gymnastique que dans la théorie. Il faut consacrer plus de temps à la gymnastique. Il faut y introduire la joie inspiratrice puissante de mouvements légers, souples, gracieux. *Le principe de joie se fonde avec le principe de la vie.* La nature est inspiratrice de joie. Aussi la gymnastique doit être une « traduction d'images », senties par l'enfant. Un enseignement libéré peut seul permettre à l'enfant une observation utile de la vie, de la nature.

Dans le premier chapitre de son ouvrage, Elli Bjorksten analyse une leçon de gymnastique sous les quatre aspects suivants :

1. Plan de la leçon.
2. La didactique.
3. Le commandement.
4. La maîtresse.

1. Le plan de la leçon :

La leçon de gymnastique doit former un tout visant au développement complet et harmonieux de l'être.

Chaque exercice doit posséder une qualité propre.

« Ce qui est utile et sain (but physiologique) est en plein accord avec la beauté de la forme, la liberté de mouvement, la grâce, la souplesse (buts morphologique et esthétique) ce qui est utile au corps contribue aussi à la santé de l'âme (but psychologique) » Mme Elli Bjorksten examine séparément chacun de ces buts.

a) But physiologique :

La suite des exercices, ordonnés rationnellement, alternés quant à leur valeur, adaptés au sexe et à l'âge doivent s'adresser à toutes les parties du corps et provoquer un travail musculaire suffisamment varié, obtenir l'entraînement du corps entier.

b) But morphologique :

Les exercices doivent donner « une tenue, une allure pleine de noblesse » et « entretenir une mobilité normale des articulations. Ils doivent corriger les mauvaises tenues habituelles. Si « les leçons seront marquées d'une individualisation très complète », « l'exercice doit se terminer par une attitude finale à forme précise ».

c) But esthétique :

La culture de la beauté correspond à une pureté de forme (exécution des exercices avec sûreté) une économie des forces musculaires et nerveuses que l'on obtient par une coordination nerveuse, une amélioration du sens musculaire et le sens du rythme. De chaque exercice doit se dégager une beauté provenant d'une exécution sentie.

d) But psychologique :

Les exercices physiques contribuent au développement de la force de volonté, de l'énergie, d'où leur importance psychologique.

e) Du plan type :

Mme Elli Bjorksten donne ensuite une longue étude sur le plan-type d'une leçon dont elle examine chaque exercice, sa va-

leur physique et psychique, physiologique et esthétique, son commandement et son exécution. Excellent travail qui sera très utile à tous les camarades s'intéressant particulièrement à la gymnastique.

2. L'Enseignement.

Après avoir exposé les lignes directrices de l'éducation gymnastique, résumées plus haut, Mme Elli Bjorksten écrit :

« Tout cela ne servira pas à grand-chose si la maîtresse ne le rendait pas vivant par son enseignement, son commandement, sa personnalité ».

Dans la pratique on ne peut séparer ces trois éléments.

L'enseignement de la gymnastique ne doit pas viser à former uniquement des êtres sains et forts.

Imprégné de vues humaines, il doit apprendre la « maîtrise de soi » comme domination du corps et discipline morale. Il doit donner aux élèves la sensation de nouveau de vie.

L'enseignement est imprégné et coloré par l'idéal que la maîtresse veut atteindre. On retrouve sa personnalité non seulement dans le plan de sa leçon mais dans son exécution, dans sa discipline et ses explications, dans ses démonstrations et ses corrections.

3. Le commandement.

Le commandement exprime l'âme, le but principal de chaque exercice. Par là il est l'expression de la façon dont la maîtresse sent l'exercice.

« Un bon commandement dépend d'une juste accentuation des mots, de la sensation mesurée du rythme de la parole, de la force du son et du timbre de la voix ».

Il doit être simple, sans affectation.

Il doit s'adapter au rythme et aux nuances plastiques des exercices.

4. La maîtresse.

Elle doit être une directrice vivante et réfléchie, la compagne aimée des élèves.

Elle doit posséder une forte culture générale, de solides connaissances techniques, une aptitude marquée à l'art d'enseigner, une habileté pratique à démontrer, certaines notions scientifiques (anatomie, physiologie, pathologie).

A ce sujet il y a de grandes réformes à faire dans la formation des maîtresses. Enfin « n'oublions pas que plus un être humain donne sincèrement et simplement, plus la force et la capacité de réaliser ce qu'il désire donner grandissent en lui ».

Le chapitre II de l'ouvrage est consacré à la gymnastique aux différents âges. Quelques pages seulement (et c'est regrettable) pour les enfants d'âge scolaire.

« Un enfant normal est l'expression de sa joie et recherche l'action... L'enfant s'intéresse à ce qui vit autour de lui. Déjà tout petit, il examine tout ce qui lui tombe sous la main... Plus il grandit plus le désir d'aventures augmente. Le cercle de la famille et du foyer devient trop étroit, il a besoin de voir du nouveau dans le pays des rêves où le jeu est la vie même.

Chacun sait que la force vitale se manifeste souvent par toutes sortes de gamineries et de polissonneries. Si nous, adultes, nous comprenions que cette force (ce besoin d'action) est bonne en elle-même. [chaque tendance au jeu est comme l'aube d'un instinct sérieux (Stern)], qu'elle ne doit pas être réprimée, mais au contraire encouragée, et canalisée dans la bonne direction, les proches que nous faisons aux enfants se tourneraient contre nous-mêmes ».

Voilà de nouveau posé le problème de l'éducation vivante : la liberté d'action et d'expression de l'enfant, en dehors de laquelle tout enseignement est artificiel et creux.

Pour les jeunes enfants, le jeu imprégné de la plus grande fantaisie et de la plus grande imagination, doit être le point de départ de la gymnastique, car il permet peu à peu de « jouer » la gymnastique. (Contes, jeux, rondes, exercices, jeux.) On arrive ainsi à des exercices exécutés sous l'influence psychique de la fantaisie et qui sont l'expression spontanée d'un état d'âme heureux.

Chez les enfants de 8 à 11 ans on retrouve les mêmes caractères que chez les petits. Les exercices devront être orientés vers une lutte contre les mauvaises habitudes et achever les enfants vers la gymnastique pure, que comprennent et qui intéressent les enfants de 11 à 13 ans.

Pour Mme Elli Bjorksten, la coéducation a une grande influence sur les filles. L'esprit entreprenant, courageux, énergique des garçons est un grand stimulant pour elles.

L'œuvre de Mme Elli Bjorksten est remarquable. D'une haute pensée et d'une grande documentation elle rendra de grands services à l'école nouvelle. Quant à une application pratique... ?

À l'heure actuelle est presque irréalizable en France (sauf dans un pensionnat de luxe pour jeunes filles riches). Trop d'obstacles se dressent devant le maître. Le milieu dans lequel vit l'enfant est peut-être le plus grand. Combien avons-nous dans nos classes de pauvres enfants qui traînent tout le long de l'année de gros sabots de bois, qui ont hiver comme été des tricots et des bas, qui se lavent... à l'école, qui à part une soupe matin et soir, se contentent dans la journée de « beurrée de rilles », qui, l'école finie, aident le père ou la mère, qui partagent un petit lit avec un frère ou une sœur dans une pièce jamais aérée ou vivent cinq ou six personnes.

Les idées de Mme Elli Bjorksten, comme toutes celles qui animent les pionniers de l'école nouvelle ne pourront avoir un plein épanouissement et une réalisation féconde que dans une société au service de l'enfance.

Marcel FAUTRAD.

— Venez en aide à Coopérative scolaire en demandant à J. Laplaud, St-Priest-Ligoure (Hte-Vienne), pochette 15 vues choisies du Limousin (franco, 1,60).

Revue de la Presse Pédagogique à l'Étranger

en U. R. S. S.

L'orientation professionnelle à l'école

Par LEVITOV

COMPTE-RENDU. — *Caractéristique de l'élève.* — Les caractéristiques des élèves ont une grande importance sur le travail de l'orientation professionnelle. Ces caractéristiques faites par les pédagogues doivent être des documents vivants, résultant de l'observation pédagogique ; et non des définitions sommaires comme p. ex., « actif, mais paresseux ». Ces caractéristiques doivent tout d'abord contenir des données sur les succès de l'élève en étude et en production. Nous connaissons des élèves qui ne sont actifs que dans l'une de ces deux branches. D'autre part il faut indiquer aussi dans quelle matière spécialement, l'élève donne-t-il son maximum (p. ex., mathématique — ou littérature). Tout ceci aura une grande importance en ce qui concerne le choix de la profession. La caractéristique doit aussi spécifier les causes et les raisons de ces différentes données : ces causes seront recherchées soit dans l'individualité de l'élève, soit dans les conditions sociales dans lesquelles il vit.

Exemple. — L'élève du 6^e groupe. Le père-typographe. La mère-couturière. Conditions de vie : non favorables. Ne réussit pas en mathém., chimie, biologie, allemand. N'est pas appliqué. Inattentif. Pas de capacité spéciales. À la production, travaille d'une façon satisfaisante. Désorganisateur. Nerveux. Affecté. Traits saillants : assurance, brutalité. A été remarqué en conduite anti-sociale, chahut, débauche).

Ceci est un exemple assez difficile. En décidant sur l'orientation professionnelle de cet élève, il faut prévoir les conditions nécessaires à l'amélioration de son caractère à l'aide de la production. Voici une statistique des traits caractéristiques de 141 élèves du 3^e groupe.

Sociables : 43, 9 p. cent ;
Moins sûrs d'eux-mêmes : 13,4 p. cent ;
Brusques : 11,9 p. cent ;
Fermes, équilibrés : 53,7 p. cent ;
Gais : 21,9 p. cent ;
Entêtés : 4,5 p. cent ;
Enfermés : 28,2 p. cent ;
Hésitants : 19,7 p. cent ;
Timides : 19 p. cent ;
Mous : 14,2 p. cent ;
Sombres : 3,50 p. cent ;
Faibles : 19,7 p. cent.

Il y avait des cas compliqués : p. ex. un élève sociable et timide. Il n'a pas de courage pour se lier complètement avec la collectivité. Il voulait être agronome. Pourrait-il l'être ? L'école doit trouver moyen de le guérir de sa timidité pour le rendre capa-

ble à la vie active et collective d'un agronome.

Toutes ces caractéristiques données par le pédagogue doivent tenir compte des changements, des modifications survenant dans le caractère de l'élève. A la fin de chaque caractère, le pédagogue doit indiquer quelle est, selon lui, la branche d'activité la plus compatible avec le caractère de l'élève.

Le travail de l'orient. prof. doit aussi et surtout être un puissant facteur dans les processus de l'éveil des intérêts de l'élève, de la culture de ses capacités. Et à cet effet il est nécessaire d'organiser à l'école l'enseignement professionnel qui consistera : a) Dans le fait d'enseigner aux élèves les contenus de différentes professions dans la production ; b) d'organiser l'enseignement professionnel spécial et systématique. Cet enseignement peut être organisé sous forme de cercles : discussions, excursions, travail à l'atelier. Voici, p. ex. le programme exécuté par un de ces cercles professionnels « à l'école de l'usine » « Transmission ».

Discussions. — 1. Sur l'importance d'un choix juste de la profession ; 2. Plan d'étude d'une profession ; 3. Le fer dans la nature, et les modes de sa transformation ; 4. Qu'est-ce qu'un économiste ? ; 5. La profession de menuisier ; 6. La locomotive et le personnel du chemin de fer.

Excursions. — 1. Musée polytechnique ; 2. Usine « Transmission » ; 3. Dépôt de chemins de fer ; 4. Union Républicaine de constructions de machines.

Conférences. — 1. Formes de l'acier ; 2. Technologie de la métallurgie ; 3. Electro-métallurgie ; 4. Classification des objets fabriqués avec le fer.

Le Cercle avait aussi une bibliothèque. Pour déterminer les opinions des élèves vis-à-vis de différents ouvrages on a établi une enquête suivante :

1. Auteur.
2. Nom de l'ouvrage.
3. De quelle production et de quelles professions parle l'auteur ?
4. Le livre a-t-il plu ? Pourquoi ?
5. Qu'a-t-il donné de neuf ?
6. Est-il difficile ? a) par son contenu ; b) par son langage ; c) par son volume ; d) par la multitude ou au contraire par le manque de dessins ?
7. Quels sont les passages les plus intéressants ? les plus faciles ?
8. Sur quelles questions désires-tu obtenir des renseignements supplémentaires ?

Un psychotechnicien pourra faire passer aux élèves ce qu'on appelle des « tests ». Ce « test » consiste en un travail écrit ou verbal donné aux élèves. Exemple :

Sujet de tableaux. — Vous devez dessiner plusieurs tableaux sur le même sujet. Avant de dessiner, trouver leurs contenus, et inscrire-les brièvement. Par exemple le sujet est : *Changement d'équipe*. Vous dessinez mentalement les tableaux suivant : 1) membre du parti, jeune communiste ; 2) Changement des gardiens ; 3) changements d'équipes à l'usine, etc...

Ne dessinez pas, indiquez brièvement le contenu des tableaux.

Voici deux exemples profondément différents de deux écoles. Sujet : *Tempête de neige* :

L'élève G.

1. Un voyageur meurt de froid. De loin on voit des feux du village.
2. Marche des soldats rouges dans la tempête.
- 3) L'armée napoléonienne.
- 4) Un chien sauve un homme sur les Alpes.

L'élève S.

1. Les enfants gèlent.
2. Une vieille femme marche dans la neige.
3. Mon oncle pris par la tempête.
4. Nous allons dans la ville en tempête.
5. Un Kolkosien dans la tempête.

Trad. C.E.L.

AUTRICHE

— Le numéro de septembre du JOURNAL DE LA CROIX ROUGE DE LA JEUNESSE AUTRICHIENNE est dédié à la classe d'art du Professeur Gizek. A différentes reprises nous avons attiré l'attention sur cette classe où les enfants dessinent librement, et où certains créent de véritables œuvres d'art, non en imitant des adultes, mais en extériorisant leurs propres idées et sentiments. Les résultats de Gizek sont si magnifiques que nous comprenons l'incrédulité de personnages officiels qui n'ont jamais vu que l'enseignement du dessin traditionnel. Ce que racontent les élèves du pédagogue viennois, les tout petits et les grands, évoque bien la liberté et la cordialité de ces cours. Gizek lui-même nous montre les principes de son activité. « Depuis 1880 j'avais l'occasion d'observer des enfants qui dessinaient et faisaient des gribouillages. J'avais toujours remarqué que ces dessins suivent des lois particulières conformément à l'âge de l'enfant et que ces lois sont les mêmes partout...

Un dessin ou un autre travail d'enfant est bon lorsqu'il correspond à l'âge de l'enfant et à son degré d'évolution et présente les caractères de l'unité, lorsqu'il est sincère et probe jusque dans ses moindres détails. Il est tout à fait mauvais si l'enfant veut travailler comme les adultes... Je ne corrige jamais... Aux élèves peu doués je fais parfois remarquer, au cours de la causerie, certains détails... ». — Une collaboratrice du Gizek écrit : « ...C'est le dieu des enfants. Avec sa compréhension infiniment délicate il suit les désirs les plus secrets de ses élèves ; il leur donne l'impulsion qui les incite à créer dans la joie et ils attendent avec une impatience inimaginable le samedi, jour des séances ».

DIE QUELLE. — Numéro d'octobre. — La préparation de l'instituteur à l'école active (Fritz Vith). — La nouvelle éducation demande une préparation sérieuse de longue date. N'ayant pas observé cela, beaucoup d'adeptes de l'école active ont subi des

échecs et sont revenus à l'école traditionnelle. La préparation détaillée faite la veille est insuffisante et même inutile dans la plupart des cas. Les matières paraissent les plus simples : la table de multiplication, l'apprentissage de la lecture et du calcul et surtout l'enseignement complexe supposent rien ne soupçonne point. — Le meilleur ins-des études fondamentales que le non-instituteur est celui qui réveille le mieux les intérêts et l'activité de l'élève. Mais lorsque l'instituteur voit que les élèves gaspillent leur temps sans raison et sans utilité, il doit prendre la direction de l'étude. — L'instituteur, selon son caractère et ses aptitudes, et aussi selon les matières et les études, fait confiance à sa propre faculté créatrice et obéit à la loi du moment, ou il prévoit la leçon dans toutes ses phrases possibles, ou il soigne particulièrement l'introduction afin de mettre les élèves dans de bonnes conditions de réceptivité et de travail. — Le travail personnel de l'élève doit toujours être conforme à la matière. Modèles des haches et des vases n'a pas de sens lorsqu'on parle du vase de Soissons. Si l'instituteur a le don de l'invention et de la création, il lui est assez facile d'introduire l'école active. Si ce don lui manque, il doit assister parfois à l'enseignement d'un camarade doué pour ce genre de travail et fréquenter des cercles d'études qui travaillent en ce sens.

Comment les élèves préparent la séance radiodiffusée (Malecek). — On a reproché à la Radio de ramener la leçon passive et de briser la solidarité entre le maître et les élèves. Cet écueil est évité si la séance correspond à peu près au niveau de la classe et si elle est préparée par les élèves mêmes. Voilà d'ailleurs un extrait du programme scolaire de l'émetteur de Vienne. Vendredi : La musique nous parle (fête et deuil) ; Mardi : La pêche maritime ; vendredi : la fête nationale, Lundi : Petites pièces de J. S. Bach. (Faisons remarquer que Vienne a évité l'erreur de la plupart des émissions scolaires françaises qui donnent trop de choses en trop peu de temps et rendent toute préparation sérieuse impossible ou inutile). Dessin : La sortie de l'usine (Ehm). Les élèves doivent représenter des groupes d'hommes. (Sujet analogues : l'excursion, l'enterrement, le cortège, la rentrée ou la sortie de l'école). L'instituteur donne le sujet : « Nous dessinons des ouvriers qui sortent de l'usine. Au fond on voit l'usine avec ses cheminées, peut-être aussi la porte. Les ouvriers en avant touchent le bord de la feuille en haut et en bas ». Le premier dessin est fait sans intervention de l'instituteur. Puis les dessins sont examinés et un deuxième sujet, semblable au premier, est donné.

La peinture au papier de couleur (Becker). Les contours sont dessinés sur un grand carton. Les papiers de couleur sont déchirés en morceaux plus ou moins grands et collés sur le carton. Les tableaux ainsi obtenus sont très décoratifs, vifs dans les couleurs et ont un peu le caractère des peintures à l'huile.

Autres articles : La correspondance commerciale (lettres, commandes, quittances, demandes, imprimés des P.T.T.). Un voyage pédagogique en Suisse. Affiches illustrées faites par les enfants. L'éducation antialcoolique. La « machine » dans le dessin des tout petits.

Numéro de novembre : La profession et l'éducation dans la crise économique, par Anna Siemsen, professeur à l'université de Jena, révoquée. — Des époques de crise ont ceci de bon qu'elles réveillent notre conscience. Les moments qui marquent un pas en avant dans l'histoire de l'humanité ont toujours été des époques de crise. Par contre toutes les époques de crise ne marquent pas un progrès. Si l'on n'arrive pas à voir clairement les causes de la crise et si on n'a pas la volonté ferme de la surmonter, la décadence culturelle et la régression économique en résultent. Ces dernières années ont beaucoup parlé de l'autonomie de la pédagogie. A certains points de vue cette autonomie est nécessaire ; mais on a voulu la pousser trop loin et séparer l'éducation de la vie sociale. En même temps on avait la prétention de rapprocher l'école autant que possible de la vie réelle. Ce paradoxe fut caché par la tendance de la pédagogie philosophique de trouver les lois éternelles de la nature humaine et de créer un espace clos où l'éducation se ferait d'après ces lois. Cette conception est basée sur l'individualisme de la pédagogie classique qui ne nie pas l'action de la vie sociale sur l'individu, mais la met avant tout au service de la formation de l'individu. Sous le signe de l'individualisme, la profession prend une importance particulière ; elle doit être choisie librement et correspondre aussi parfaitement que possible au caractère et aux talents de l'individu. Mais actuellement la profession comprise en ce sens et assurant à chacun une sphère d'action personnelle, une position sociale et économique convenable, devient l'exception. Il ne suffit plus d'étudier les dons de l'individu et de rechercher l'équilibre entre l'instruction générale et l'instruction spécialisée en vue de donner à chacun le métier qui lui convient le mieux. La loi de l'économie capitaliste conduit nécessairement au travail mécanisé et normalisé à un point tel qu'il devient indépendant de l'effort individuel. Chacun, à chaque moment et dans chaque occupation, peut être remplacé par un autre. — Le danger existe qu'on tâchera de supprimer les symptômes les plus criants de la crise sans s'attaquer aux racines du mal. Puisqu'il y a trop d'ingénieurs, trop de médecins, trop d'avocats, on cherchera peut-être à rendre plus difficile l'accès, on poussera à une spécialisation encore plus grande. Mais il ne faut pas oublier tout le mal que cette spécialisation poussée à l'absurde a déjà fait, car elle a pour conséquence fatale l'incompétence dans la plupart des questions vitales.

CRAYONS COOPÉ

Nous avons en magasin aussi un important approvisionnement dont nous rappelons les prix du catalogue:

Crayons C.E.L., noirs, la douzaine: 2 fr. ; la grosse : 22 francs.

Crayons Gilbert : la douz., 7 fr. 50; la grosse : 80 francs.

Crayons couleurs C.E.L. : la boîte de 12 couleurs ass., 3 fr. 50.

Porte-plumes C.E.L. : la douz., 1 fr. La grosse : 11 francs.

Nous passer commande.

Abonnez-vous

à LA GERBE

ENCORE UN PETIT EFFORT
ET NOUS SERONS

à 3.000 ABONNÉS

A partir de ce jour, nous ferons pour la vente au numéro une remise de 20 p. cent sur

La Gerbe

et

Enfantines

— Organisez donc la vente de ces publications !

— Collaborez par envoi de textes et de dessins !

VIENT DE PARAÎTRE

A. CARLIER

VOYAGES

*Un beau volume élégamment
relié contenant les trois opus
cules ci-dessus 9 »*

Prix spécial pour nos adhérents 7 50

— Collègue désire échanger cartes et documents en vue fichier, pourrait fournir carte région provençale : Camargue, Nîmes, Arles, Pont du Gard. Les Baux de Provence, Orange, Vaison la Romaine, les monuments romains.

Donnerait gracieusement renseignements très précis sur reliure amateur.

S'adresser à Louis GAUTHIER, St-Cécile-Vignes (Vaucluse).

LISEUSES

Nous avons enfin reçu notre approvisionnement en liseuses — et il est important.

Nous sommes donc en mesure de livrer par retour du courrier le matériel suivant :

— Liseuses aluminium fort (format 21 × 27 seulement) face rhodoïd, l'une : 7 francs.

— Liseuses métal rigide face rhodoïd :

Format fiche 13,5 × 21, l'une : 3 fr.

Format double-fiche (21 × 27) l'une : 5 francs.

— Rhodoïd nu, en plaques de 1 m2 environ ou coupées aux dimensions indiquées, le m2 : 42 francs.

— Plaques rhodoïd nu, prix provisoire :

Format fiche : 1 franc.

Format double fiche : 2 francs.

LES COLLECTIONS

“ Pour l'Enseignement Vivant ”

- Éditées spécialement pour l'Enseignement ;
- Offrent un maximum de documentation pour un minimum de frais ;
- Enrichissent musées et fichiers !

Demander spécimens gratuits et prospectus à :

- L. BEAU, Instituteur — Le Versoud, par Domène (Isère)

== PANOPTIC ==

R. C, Bordeaux 4597 B

REALISE ENFIN L'IDEAL POUR
L'ENSEIGNEMENT PAR L'ASPECT

A tout instant,

*Sans autre difficulté que celle de prendre un feuillet,
vous donnez,*

**En plein jour, à une classe entière,
en grandeur, couleur et reliefs naturels**

L'illusion merveilleuse de la réalité.

Prix de lancement : 475 fr.

Pour tous renseignements et commandes d'appareils,
— s'adresser à BOYAU, à CAMBLANES (Gironde) —



Une Revue hebdomadaire à l'avant-
garde du mouvement pédagogique :

L'ECOLE EMANCIPEE

Saumur (Maine-et-Loire). — Un an :
30 francs.



LES EDITIONS DE LA FEDERATION DE L'ENSEIGNEMENT

Nouvelle Histoire de France : 9 fr.
P.-G. MUNCH :
Quel langage 9 fr.

LES EDITIONS DE LA JEUNESSE

Saumur (Maine-et-Loire). — Brochu-
res mensuelles pour les enfants, 1
an : 8 francs.

PATHÉ-BABYSTES !

Adhérez à la

Cinémathèque Coopérative

Il suffit de verser 2 actions de 50 francs à notre Trésorier CAPS,
pour bénéficier de nos services



Location de films à 0 fr. 40 l'un
— Location de films super —
Appareils de prises de vues Camera



Tous renseignements administratifs et pédagogiques

— S'adresser à BOYAU, à Camblanes (Gironde) —

Fichier Scolaire Coopératif

500 fiches sur papier 30 fr.
500 — carton 70 fr.

Livraison immédiate de 310 fiches

(Une nouvelle et importante livraison
est en cours d'édition)

Le numéro d'ENFANTINES de ce
mois est :

Un DÉMÉNAGEMENT DIFFICILE

Le fascicule 0 50

Abonnez-vous immédiatement à
la revue 25 fr.

Fichier de calcul

200 demandes 200 réponses
sur papier 5 frs
sur carton 13 frs

Commandez...

- Collection complète d'Extraits de
la Gerbe, 42 numéros, à 0,50
l'un 21 »
- Livre de Vie (Extraits 29-30) 8 »
- A la Volette (Extraits 30-31) 8 »
- Les amis de Pétole (Ex-
traits 31-32) 8 »
- Voyages 9 »

Passer commande au plus tôt.

Livraison à la date fixée.

Remise : 10 p. cent.

A VENDRE Magnéto avec socle, dernier
modèle, achetée en 1931, état complètement
neuf ; cause électrification. Prix intéressant.
— S'adresser à Caillon, instituteur à St-De-
nis-d'Orques (Sarthe).

A VENDRE Magnéto-Pathé pour cinéma
Pathé-Baby, fonctionnant aussi bien qu'une
neuve, très bon état. Prix : 300 fr. franco
gare. — A. Michel, Ecole de Moissac (Lozère).

DISQUES ET FILMS

de Propagande
CONTRE LA GUERRE ! POUR LA LAÏQUE !
POUR LA JUSTICE SOCIALE !

La Société ERSA est la **seule** firme qui édite des disques de propagande laïque, pacifiste, républicaine, socialiste.

Les plus grands orateurs du **Parti Socialiste**, de la **C. G. T.**, de la **Ligue de l'Enseignement**, les plus grands artistes (Firmin GÉMIER, Madame DÉMOUGEOT de l'Opéra, Madame MALORY-MARSEILLAC des concerts Colonne, le ténor GRATIAS, les barytons Marcel CLÉMENT, VIBERT, HENRION, BENHAROCHE, etc.), les plus beaux chœurs de Paris (Chœur Mozart, Chant Choral, etc..., Direction : H. RADIGUER, professeur au Conservatoire) et l'orchestre symphonique A. GALLAND, sont enregistrés sur disques ERSA.

La **Voix des nôtres**, la **Voix du travail**, les **Chants républicains** (de 1789 à nos jours), les **Chants du monde du travail** (en France et à l'étranger), les **Chants d'aujourd'hui** (Clovis Hugues, Aristide Bruant, Maurice Bouchor, A. Holmès, Chapuis, etc... etc...)

Et tous les DISQUES de toutes les marques
A PRIX DE CATALOGUE.

MACHINES PARLANTES
DE PRECISION ET DE LUXE. AU PRIX DE GROS.

La Société ERSA vient, en outre, de commencer une série de **films de propagande** (*Guerre à la Guerre - La vie et la mort de Jaurès - L'union des travailleurs fera la paix du monde - L'école laïque et ses adversaires, etc... etc.*) films pour projections fixes par *Photoscope*

et tous films d'enseignement et de récréation

— Grand choix de « PHOTOSCOPES » —

PAIEMENTS PAR MENSUALITES

et remise aux membres de la *Coopérative de l'Enseignement laïc*.

Ecrire : Service E. L. Société ERSA, 14, boulevard des Filles du Calvaire
PARIS (XI^e). - Chèque Postal 1464.25. —

Perfectionnez votre PATHÉ-BABY

*Pour vous en servir en demi obscurité, en plein air,
à longue distance*

Munissez-le de l'**objectif à long foyer** de la Coopérative Interscholaire du Jura (breveté, vendu aux membres de l'enseignement public seulement). — Prix fixé (lunette au choix) : 100 fr.

Demandez notice spéciale et références au délégué à la propagande et à la vente : MAGNENOT, instituteur, MONTHOLIER, par Aumont (Jura).

MOBILIER SCOLAIRE

Matériel Didactique Hygiénique

(Système Oscar Brodsky)

COMMODITÉ

LEGERETÉ

Système préservant Scoliose et Myopie

Bancs-pupitres pour Ecoles primaires, secondaires, professionnelles, plein-air ; Tables de dessin pour Ecoles normales et moyennes ; Bureaux pliants ; Tablettes pliantes pour artistes, étudiants, militaires, voyageurs de commerce, etc.. ; Liseuses pliantes ; Toises pliantes pour médecins, écoles ; Tableaux muraux, etc..



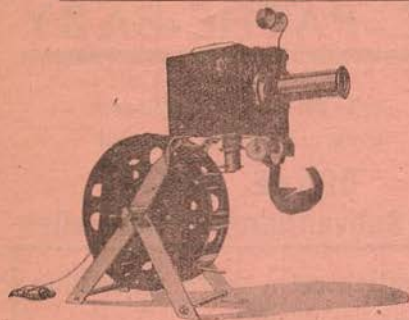


Heintze &
Blankertz

Dépositaire: F. Darnay, Paris XIII^e 7 Rue Coynel

bien présenté...
pratique...
avec rhéostat...

LE DIDACFILM



vous donnera toute satisfaction pour vos projections cinématographiques

865 fr.

*Remise de 30 p. cent
— à nos adhérents —*

SERVICE RADIO

— DESIREZ-VOUS acquérir un récepteur de T.S.F. de n'importe quelle grande marque ?

— ADRESSEZ-VOUS à nous ; nous vous le livrerons avec une remise de 10 à 15 p. cent.

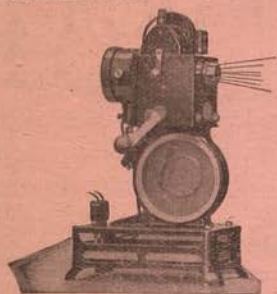
— MAIS N'OUBLIEZ pas que nous pouvons vous livrer un excellent poste-secteur fonctionnant sans cadre ni antenne aérienne, avec haut-parleur électrodynamique, comprenant 4 lampes et une valve, pour : 1.500 francs.

Nous pouvons vous fournir également tous les appareils ménagers électriques dont vous pouvez avoir besoin.

— En utilisant notre service, vous fortifierez notre Coopé et vous bénéficierez de remises importantes.

FRAGNAUD.
St-Mandé (Char.-Infér.)

Appareils prise de vues et projections = **PATHÉ-BABY** =



simple - pratique - maniable
par des enfants

LE PATHÉ-BABY

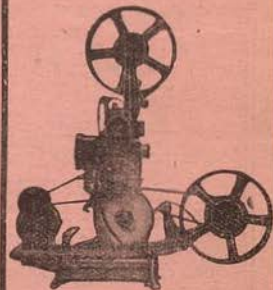
*est un des meilleurs
appareils d'enseignement*

DONNE DROIT
aux Subventions Ministérielles

La Cinémathèque Coopérative est à votre disposition
pour la location de Films



et l'achat
de
tous
accessoires



Avec la CAMÉRA

*vous pouvez filmer vous même autour de
vous et constituer, concurremment avec les
films Pathé-Baby, la plus vivante et la plus
originale des cinémathèques.*

LE SUPER PATHÉ-BABY

passé des films de 100 mètres (en location à
la cinémathèque) et vous permettra de don-
ner des séances extra-scolaires qui, au dire
des usagers eux-mêmes, rivalisent avec les
projections Standard.